

PTR

TRISTAN
LE PARASITE

| B. M. Limoges | | |
|---------------|----------|--------|
| Entrée | 182036 | 24 2 |
| Inv. | 52260/27 | X D |
| Cot. déc. | ex. 4 | X |
| Secton | ETUDE | um 71 |

19 cm

LH
52260/D, 27
α. 4

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

TRISTAN

LE PARASITE

COMÉDIE

ÉDITION ANNOTÉE

PAR

JACQUES MADELEINE



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ

25, RUE DE TOURNON, 25

1934



THE PARASITE



INTRODUCTION

La Mariane, Panthée, La Mort de Sénèque, La Mort de Chrispe ou les Malheurs domestiques du Grand Constantin, Osman, cinq tragédies échelonnées de 1636 à 1647, de valeur évidemment inégale, mais dont aucune ne démérita du grand renom qu'avait acquis d'emblée à leur auteur la triomphante réussite de sa première œuvre; une tragi-comédie, *La Folie du Sage*, pièce assez étrange, d'allures souvent presque shakspeariennes: tel était le répertoire dramatique de Tristan l'Hermitte. Pourquoi, vers la fin de sa vie, en 1653, y fit-il entrer une comédie, *Le Parasite*? Fut-ce, bien à l'avance, pour autoriser plus encore Ernest Serret et N.-M. Bernardin à voir en lui « un Précurseur de Racine »¹, de Racine qui, entre *Andromaque* et *Britannicus*, se divertit à traîner sur la scène *les Plaideurs*? Non! même un poète ne peut prévoir si loin. Ce fut, plus simplement, tout simplement, parce qu'il lui tomba sous les yeux un livret, plutôt qu'un petit livre, déjà vieux d'environ soixante années, qui lui parut lui fournir un agréable sujet à mettre en vers français, et même en vers burlesques: l'*Angelica* de Fabricio de Fornaris².

1. ERNEST SERRET, *Un précurseur de Racine, Tristan l'Hermitte*, dans la revue *Le Correspondant*, livraison du 25 avril 1870. — *Un précurseur de Racine, Tristan l'Hermitte*, sieur du Solier (1601-1653), sa famille, sa vie, ses œuvres. Par N.-M. BERNARDIN, Paris, 1895, in-8 de XII et 632 pp. (Sur *Le Parasite*, pp. 299-301, 504-526).

2. *Angelica* | Comedia | de Fabricio de Fornaris Na- | politano detto il Capitano Coccodrillo | Comico Con- | fidente. || In Parigi, | Appresso Abel l'Angelier | alla prima colonna della | gran sala del Palasso. | M.D.LXXXV. Petit in-12, iv et 61 feuillets.

On trouve à la Bibliothèque Nationale jusqu'à trois exemplaires de l'*Angelica* (cotes: Yd. 4109, 4020 et 4021), et de plus une réimpression: Venetia, F. Bariletti, 1607, in-12, 144 pp. (Yth. 50023). Par contre, la Bibliothèque Nationale ne paraît pas posséder un seul

Ce Fornaris faisait partie de la troupe des Comédiens *Confidenti*, rivale ou concurrente de la troupe des *Gelosi*, et qui vint aussi à la cour de France : il tenait l'emploi du Capitaine. Dans sa dédicace au duc *di Gioiosa* (de Joyeuse), il dit que cette comédie lui fut donnée par un gentilhomme de beaucoup d'esprit, et qu'il l'embellit, grâce à sa pratique du théâtre, en y introduisant le rôle du capitaine Coccodrillo, dont il s'acquittait si bien : de fait, que Fornaris assurât le succès d'une pièce en y déclamant force « rodomontades », c'est la seule raison pour que le soupirant de la jeune Angélique ne fût pas tout uniment un noble et riche Vénitien, comme il devait l'être dans l'original.

La dédicace ajoute que l'*Angelica* fut représentée d'abord, en France, aux fêtes du baptême de la fille du duc d'*Umena* (du Maine, *alias* de Mayenne), en présence de la Reine Mère et de beaucoup d'illustrissimes Princes et Princesses, puis en l'hôtel du comte *di Sos* (de Saulx).

Pour rendre sienne cette comédie italienne, Tristan ne se fit pas plus de scrupule que ne s'en faisaient la plupart des poètes ses contemporains, notamment Molière qui a tiré *L'Étourdi* de *L'Inavvertito* de Nicolo Barbieri dit Beltrame, et qui lui-même aussi s'est souvenu un moment, ou plusieurs, de l'*Angelica*.

Afin que l'on puisse juger de l'adaptation de Tristan, il est nécessaire de longuement « raconter la pièce », telle que l'avait déjà adaptée Fabricio de Fornaris.

Dans la première scène de l'ACTE I, la *Balia* (nourrice) d'*Angelica* dit à sa commère *Anassira* que la jeune fille, ayant passé quelque temps à Padoue, fut remarquée par un certain *Fulvio* venu de Naples pour étudier à la célèbre université de la petite ville proche de Venise. Et ils s'énamourèrent l'un de l'autre. Mais, pendant cela, *Mabilia*, mère d'*Angelica*, avait eu des pour-

exemplaire d'une traduction, dont l'unique trace est cet article du Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne : « *Angelica*, comédie de F. de Fornaris, napolitain, dit le Capitaine Coccodrillo... Mis en français des langues italienne et espagnole, par le s^r L. C., Paris, Abel l'Angelier, 1599, in-12. »

I. Cf. ARMAND BASCHET, *Les Comédiens Italiens à la Cour de France*, 1882, et LOUIS MOLAND, *Molière et la Comédie Italienne*, 1867.

parlers, pour un mariage, avec l'opulent et valeureux *Capitan Cocodrillo*, espagnol ; et elle fait revenir sa fille à Venise ¹.

Pour empêcher cette union odieuse à Angelica, la Balia et *Mastica*, le valet parasite, ont machiné « la plus belle et la plus colorée fourberie qui se puisse imaginer ».

Il y a environ vingt ans Mabilia avait épousé *Gismondo* ; elle lui avait donné un fils *Mutio*, et une fille, Angelica. Un jour, dans une excursion en mer, Gismondo, qui avait pris avec lui son fils, est capturé par les pirates barbaresques. On ne sait s'ils sont morts ou vivants.

Or, voici ce qu'ont imaginé la Balia, *Mastica* et Angelica : Que Fulvio, vêtu en Turc, un carcan de fer au cou, une chaîne aux pieds, comme un échappé du bagne, vienne à Venise et se fasse passer pour Mutio, frère d'Angelica. Il dira que son père est mort. Une fois qu'il sera entré dans la place, Angelica et lui « se réjouiront » ensemble. Et le fâcheux mariage sera rendu impossible.

La Balia demande à sa commère de ne parler à personne de ce qu'elle vient de lui révéler. Mais Anassira lui répond : « Tu n'as pas gardé ton secret, pourquoi veux-tu que, moi, je le garde ? Si je vois le Capitan, je ne sais si je pourrai me tenir de lui en faire part. »

La *Scène 2* met en présence la Balia et *Mastica*. Elle lui expose le désarroi d'Angelica qui, toute la nuit, se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et répète cinquante fois mille et mille choses en vue de s'assurer que tout sera expliqué de la bonne manière. Elle le supplie d'aller vite à Padoue porter à Fulvio la lettre où l'intrigue est dûment détaillée. Mais *Mastica* ne songe qu'à manger et à boire : Si la Balia était un pâté, il n'en ferait qu'une bouchée. Il accepte enfin de partir.

Sc. 3. Le Capitan paraît. Lorsque tous les autres personnages parlent l'italien, il ne s'exprime, lui, qu'en espagnol. Fornaris devait tirer de là des effets de comique. Le Capitan commence par appeler à lui de nombreux domestiques, imaginaires, ordonne que l'on prenne soin de ses chevaux, se décore des titres les plus ronflants ; puis il envoie son valet *Squadra* ² aux

1. Dans *Le Parasite*, la Balia, c'est *Phénice* ; Angelica, c'est *Lucinde* ; Fulvio, c'est *Lisandre* ; Mabilia, *Manille* ; le Capitan *Cocodrillo*, le *Capitan Matamore* ; *Mastica*, *Fripesaucés* ; *Gismondo*, *Alcidor* ; *Mutio*, *Sillare*. Le personnage de la commère Anassira est supprimé. Tristan ne garde pas non plus le personnage de Mutio, et c'est avec raison. L'on n'a que faire de Mutio, il est en double emploi avec son père, il n'apporte rien de particulier, il se borne à être encombrant.

2. *Squadra* est le *Cascaret* du *Parasite*.

provisions : que, surtout, il y ait de bonnes olives... Mastica écoutait, à la cantonade. Dès qu'il s'agit de manger, il se montre, dans l'espoir d'être invité.

Sc. 4. Le Capitan demande à Mastica ce qu'Angelica dit de lui. Elle est pleine de joie, répond Mastica. Devenir l'épouse d'un tel héros ! Cela amène des récits de hauts faits, puis l'offre d'un corselet. Qu'est-ce ? interroge Mastica. Une pièce d'armure. Et le Capitan termine en s'excusant de ne pouvoir aujourd'hui recevoir à sa table Mastica, qui, furieux de ce que, après lui avoir infligé tant de balivernes, on le laisse assourdi et desséché, déclare qu'il s'en va à Padoue porter la lettre.

L'ACTE II comporte sept scènes, dont la première a pour interlocuteurs Fulvio et *Gherardo*, le vieux serviteur qu'*Algenio*¹, père de Fulvio, a mis auprès de lui, un peu pour le surveiller. *Gherardo* blâme Fulvio. Il lui remontre que si son père est avisé de la conduite qu'il mène, on le verra vite arriver. Il ajoute qu'il a appris que la fille de *Mabilia* se marie aujourd'hui même avec un certain Capitaine... Mensonge ! riposte Fulvio.

Sc. 2. Fulvio, depuis le commencement de l'acte, est à Venise. Il y rejoint *Giulio*², son ami le plus cher, confidant de ses amours. *Giulio* n'apporte aucune nouvelle. Il a vu Mastica, qui n'a pu rencontrer Fulvio, déjà parti de Padoue. Mais les façons assez ambiguës du parasite lui ont paru suspectes. Et le bruit du mariage imminent d'Angelica semble se confirmer.

Sc. 3. *Squadra* sort de la maison voisine, qui est celle du Capitan. Fulvio et *Giulio* s'emparent de lui ; ils ne le relâcheront qu'après qu'il aura répondu aux questions qu'on va lui poser. Le Capitan épouse-t-il ? Oui. Mastica était-il au courant ? Certes ! à telle enseigne qu'il a été de tout le porte-paroles, et que, chaque jour, il mange et boit avec le Capitan.

Sc. 4. *Giulio* conseille, avec raison, de s'informer plus exactement auprès de Mastica lui-même. Mais Fulvio est au désespoir. Il se plaint des femmes perfides et infidèles. Il invective contre le traître Mastica. Il implore qu'on le mène au Canal Grande et qu'on l'y jette avec une pierre au cou.

Sc. 5. Le Capitan fait une entrée furibonde, en espagnol. *Anassira*, son amie, lui a appris l'entreprise que l'on a eu l'audace de dresser contre lui. Il veut massacrer Fulvio, Angelica, *Mabilia*, Mastica, la servante, les chiens, les chats, et jusqu'aux puces de la maison.

1. *Algenio*, c'est *Lucile*. — *Le Parasite* se passe de *Gherardo*.

2. *Giulio*, *Periante*.

Sc. 6. Fulvio, mieux renseigné, prie Mastica de lui pardonner de s'être irrité contre son allié si dévoué. Mastica est porteur de la fameuse lettre. Il la fait désirer à Fulvio. Il la lui remet enfin. O bienheureuse lettre !

Sc. 7. Rencontre de Fulvio et du Capitan. Fulvio somme le Capitan de mettre l'épée en main, pour se tirer l'un à l'autre un peu de sang. Le Capitan réplique qu'il n'a de sang que juste autant qu'il lui en faut. Si Fulvio en a trop, qu'il s'adresse à un barbier. Fulvio traite le Capitan de poltron et le met en fuite.

ACTE III, *sc. 1.* Fulvio est déguisé en Turc, le turban sur la tête, le carcan au col, la chaîne aux pieds.

Sc. 2. Gherardo met Fulvio en garde sur les suites que pourrait avoir cette aventure. Mais c'est en vain.

Sc. 3. Mabilia, avertie par Mastica, sort de sa maison. Elle exulte de la joie de retrouver un fils si longtemps pleuré. Elle presse Angelica d'embrasser son frère. Ni Fulvio, ni Angelica ne s'en font faute. Fulvio demande des nouvelles de la bonne tante Filomena, dont son père lui parlait souvent, ainsi que d'un vieil oncle ; mais celui-là est mort. Mabilia commence à s'inquiéter un peu des caresses prolongées que Fulvio, qu'elle appelle Mutio, prodigue à Angelica. Mais celle-ci réplique : « Je crois, ma mère, qu'ainsi en usent en Turquie les frères et les sœurs. » Mabilia s'avise d'une remarque : « Regarde, Angelica, comme, par ses yeux et son front, il te ressemble. » Et Angelica risque cette répartie : « C'est vrai, mais je pense que, pour le reste, il doit ressembler plutôt à son père. » Mabilia verse un pleur à la pensée de ce mari qu'elle ne reverra plus jamais ; et elle s'en excuse. Et elle s'en va. Seuls un instant, Angelica susurre à l'oreille de Fulvio : « Je veux vous voir délivré de ces chaînes. A ce cou délicat et à ces flancs conviennent les bras de qui vous aime. » — Et voilà qui devance Hernani : « ...les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime. »

Sc. 4. Monologue de Mastica. Il redoute que Mabilia ne finisse par s'inquiéter, si Fulvio ne modère pas un peu ses effusions de tendresse. Mais c'est l'heure du repas, il ne faut pas que l'on mange sans lui.

Sc. 5. Monologue de Squadra. Il a entendu raconter que venaient de débarquer un vieillard et son fils qui avaient été pendant vingt ans aux mains des Turcs. Cela lui suggère de certaines idées...

Sc. 6. Monologue d'Anassira. Elle a vu les deux Chrétiens, un vieux de soixante ans, un jeune de vingt ans, brûlés de

soleil, nus comme si l'on était au mois d'août, les mains calleuses, les pieds traînant des bouts de chaînes.

Sc. 7. Mastica gourmande, et sérieusement, Fulvio. « Tu ne te tiens auprès d'Angelica un seul moment, que tu ne changes de couleur, et tu es toujours collé à ses côtés. A table tu restes stupidement à la contempler. Tu ne manges que de ce qu'elle mange elle-même, tu ne bois que dans le verre où elle a bu et à la place où elle a posé ses lèvres. Tu n'essuies ta bouche qu'avec la serviette avec laquelle elle a essuyé sa bouche. Et puis tu fais un « menage » de pieds sous la table, non sans un vacarme dont ont grogné les chiens qui rongent les os sous la table ¹. » (Fornaris ne s'inquiète guère des répétitions de mots.)

Sc. 8. Squadra explique au Capitan la contre-offensive de fourberie dont ce qu'il a appris lui a fourni le plan. Le vieil homme a soixante ans, le jeune en a vingt : âges conformes à ceux que pourraient avoir Gismondo et Mutio. Il suffira de les endoctriner avec le plus grand soin. Ils viennent de terminer leur repas à l'hôtellerie et sont en train de régler leur compte.

Sc. 9. Mastica n'était pas très loin. Il a l'imprudence de se montrer. Le Capitan le foudroie de ces paroles terribles : « No vendreys jamás a mi casa ne a mi mesa. Tu ne viendras plus jamais dans ma maison ni à ma table. »

ACTE IV, *sc. 1.* Gismondo et Mutio manifestent leur joie d'être rentrés dans la « douce patrie », leur espoir de retrouver vivantes Mabilia et Angelica.

Sc. 2. Squadra, qu'escorte le Capitan, demande, comme un service, à Gismondo, de feindre d'être Gismondo, à Mutio, d'être Mutio. Les deux hommes laissent voir quelque surprise, ce dont Squadra s'étonne. Ils répondent : « Mais nous sommes véritablement Gismondo et Mutio ». Le Capitan s'exclame : « Bon commencement ! » Et Squadra d'ajouter : « Comme ils ont déjà bien appris leur leçon ! » Il montre à Gismondo la porte de la maison de Mabilia. Puis, le Capitan et lui, ils s'éloignent au plus vite, pour n'éveiller aucun soupçon.

Sc. 3. Gismondo et Mutio frappent à la porte. Ils se

1. MOLIÈRE, *L'Etourdi*, acte IV, scène 4. Dix-sept vers, qui traduisent presque littéralement le texte de Fornaris : « Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle. — Vous saisissant du verre, ...vous buviez sur son reste. — Vous faisiez sous la table... un triquetrac de pieds insupportable... »

nomment. Fulvio les trouve bien déguisés : il a vu disparaître le Capitan et Squadra. Il envoie Squadra prévenir Mabilia.

Sc. 4. « Où est-il, dit Mabilia, ce mari tout nouvellement ressuscité ? » Un moment elle est légèrement ébranlée, pour avoir cru reconnaître certains gestes, certaines façons de parler particulières à Gismondo. Ce dernier lui demande si elle n'a pas un petit signe, un nævus, près du nombril. Mais Fulvio détourne le coup, en rappelant que les Bohémiens dispersés à travers le monde savent, d'après un signe qu'ils voient sur un visage, à quel endroit du corps se trouve le signe correspondant. Et il révèle la collusion qui existe entre ces deux intrigants et le Capitan. Si bien que Gismondo et le véritable Mutio sont évincés par Mabilia elle-même.

Sc. 5. Mutio conseille à son père d'en référer à la justice.

Sc. 6. Monologue de Gherardo. Il a vu débarquer Algenio, son maître, le père de Fulvio.

Sc. 7. Monologue d'Algenio. Averti que son fils négligeait ses études pour « s'adonner aux amours », il s'est rendu à Padoue : on lui a dit que Fulvio était à Venise.

Sc. 8. Fulvio, malencontreusement, survient. Il nie être le fils d'Algenio : « Bon vieillard, je ne vous connais pas. Je me nomme Mutio, je n'ai jamais été aux études, j'ai été vingt ans aux mains des Turcs. Vous vous obstinez : je me retire. »

Sc. 9. Gherardo a rejoint Fulvio, et le presse de quitter Venise sans tarder. Sinon il risque d'être mis en prison, et de perdre à la fois la vie et Angelica.

Sc. 10. En effet, voici, menés par Gismondo, le Barigel et ses sbires. Fulvio est mis en état d'arrestation. Mais, habilement, il persuade le policier que Gismondo, qui, il est vrai, crie furieusement, n'est qu'un pauvre fou. Et le Barigel présente mille excuses au jeune gentilhomme : ce maudit vieux lui avait donné à entendre une chose pour une autre !

ACTE V, *sc. 1.* Mabilia interroge Livia, la « fanciulla », la petite servante de la maison, qu'elle avait chargée de surveiller de près Angelica et le faux Mutio. Mais Livia s'est éloignée, par pudeur. Les deux jeunes gens s'embrassaient un peu trop, ils se disaient qu'ils voulaient se faire « fratelli carnali », et ils se sont enfermés dans la chambre. Livia s'était bien retirée, mais elle a regardé par une fente de la porte. Elle les a vus sur le lit, et cela a duré un grand moment !

Sc. 2. Mabilia se désespère. Squadra vient lui annoncer que le Capitan reprend sa parole : tout Venise est au courant de ce

qui se passe. Et l'on a vu le jeune Napolitain emmené en prison par les sbires. (Car, ici, Fornaris oublie complètement qu'il a terminé de toute autre façon la scène finale de l'acte précédent ; et c'est bel et bien Fulvio qui est incarcéré.)

Sc. 3. Mabilia fait comparoir Mastica. Il avoue sa complicité dans toute cette fourberie. Elle le chasse.

Sc. 4. Monologue de Mastica. Il regrette les riches frairies, qu'il énumère, et dont il va désormais être privé.

Sc. 5. Gherardo implore, en faveur de Fulvio, le vieil Algenio, qui, d'abord, ulcéré, déclare qu'il n'a plus de fils, mais se laisse attendrir lorsqu'il apprend que ce fils est au pouvoir de la plus impitoyable des justices, celle du tribunal vénitien. Une seule chance de salut existe, c'est un arrangement avec Gismondo et Mabilia. « Sont-ils, questionne Algenio, d'un rang égal au mien ? » Gherardo signale Gismondo et Mutio, toujours en leur costume de forçats. Quelle mascarade ! dit Algenio.

Sc. 6. L'entrevue commence par être orageuse. Gismondo et Mutio sont, l'un comme l'autre, fort irrités. Fulvio a ravi l'honneur d'Angelica, leur fille et sœur ! « L'honneur peut lui être rendu, par un moyen très simple : le mariage, » objecte Algenio, qui s'humilie un peu. « Qui êtes-vous ? » demande Gismondo. — « Gentilhomme Napolitain, et pourvu de richesses qui ne sont pas médiocres, » répond Algenio. Par pitié pour un malheureux père que désole la coupable conduite de son fils, et par pitié aussi pour Angelica, Gismondo, plus clément que Mutio, finit par consentir à tout ce que l'on veut. — « Ne perdons plus de temps, conclut le fidèle Gherardo ; allons délivrer Fulvio avant qu'il ne soit conduit devant la Seigneurie. »

Sc. 7. De son côté, Mastica se hâte : il tient à être le premier à porter à Mabilia la bonne nouvelle. Il rentre en grâces.

Sc. 8. Embrassades et congratulations.

Sc. 9. Mastica fait le Salut aux Spectateurs.

A la lecture du *Parasite* on verra jusqu'à quel point Tristan a suivi l'affabulation de Fabricio de Fornaris, mais aussi quelles améliorations il a su apporter à la marche générale de la comédie. Quant aux traits de l'original qu'il a reproduits pour ainsi dire tels quels, ils ont été pour la plupart mis en relief ci-dessus, pour qu'on les puisse repérer successivement.

Le premier acte du *Parasite* est le même que celui de l'*Angelica*, sauf cette réserve que le personnage de la commère

Anassira qui est absolument inutile, et dont la réapparition au cours de l'acte III n'a pas plus de raison d'être, a été supprimé. L'exposition se fait donc plus directement entre Phénice et Fripesauces ; et Lucinde nous y est présentée dès le début, — tandis qu'Angelica ne se laissera entrevoir pour la première fois qu'à la troisième scène du troisième acte ; puis elle ne se montrera jamais plus, si l'on ne cesse de parler d'elle. Et il y a enfin cette jolie scène, toute de Tristan, où la jeune fille, mise en présence d'un prétendant qui fait mine de s'imposer, a cette attitude si délicieusement hautaine et décisive.

L'acte II de Tristan nous fait grâce d'une nouvelle inutilité, le vieux serviteur Gherardo, sorte de Mentor moralisant, craintif, et peu divertissant. C'est là une habile simplification. N.-M. Bernardin voudrait même voir disparaître également l'ami de Lisandre, ce Periante qui est si pressé de reprendre le coche d'Orléans. Il n'a pas absolument tort, et Periante n'existerait peut-être pas s'il n'y avait Giulio, condisciple à Padoue de Fulvio ¹. Mais il faudrait alors quelque autre façon d'informer Lisandre de l'infortune dont il est menacé et de le faire s'irriter, non sans raison, contre Fripesauces. A la fin de l'acte, une simplification encore : la scène où le Capitain est averti de la fourberie dressée contre lui, ne vient point s'enchevêtrer au beau milieu du démêlé entre Lisandre et Fripesauces (entre Fulvio et Mastica) ; elle est incorporée, à la suite, dans la scène où l'on voit le Matamore fuir honteusement devant son rival.

De plus notables changements différencient l'acte III. Tristan ne prend que les trois premières scènes de Fornaris. Il supprime les vains monologues et toutes les répétitions. Il continue par la scène où si fâcheusement le jeune homme se trouve nez à nez avec son père (dans *l'Angelica*, cette rencontre n'aura lieu que vers la fin du quatrième acte). Surtout il ajoute de son

1. Mais, si complètement informé que soit toujours N.-M. Bernardin, il n'a pas connu la comédie de F. de Fornaris. Son livre sur Tristan est daté de 1895 (voir page V, note 1). Ce n'est qu'en 1906 que *l'Angelica* a été signalée par A.-L. Stiefel, dans un article des *Studien zur vergleichenden Literatur Geschichte*, intitulé : *Über angebliche Beziehungen Moliere's und Tristan L'Hermite's zum spanischen (?) Drama*.

cru trois scènes incomparables : celle, d'une si savoureuse verdure, où le vieillard Lucile est aux prises avec la gaillarde Phénice, celle où le Capitan le malmène, celle enfin où Manille dit ses quatre vérités au même Capitan.

Les premières scènes de l'acte IV se correspondent, ou à peu près, dans les deux pièces. Mais Fulvio n'est-il pas fort imprudent lorsque, pour la mettre en présence de son mari et de son vrai fils, il fait lui-même venir Mabilia ? Au contraire, le Lisandre de Tristan en sentira bien le danger ; Lucinde aussi, elle qui, par crainte de ce qui va résulter de l'entrevue, n'hésite pas (et cela est d'ailleurs assez dur) à renier celui qui lui apparaît être son père. Mais Manille survient sans être appelée. Et c'est la maîtresse scène où les deux époux depuis si longtemps séparés se reconnaissent cependant, où Alcidor reprend, sans plus de complications, sa place dans sa maison, où Phénice et Fripesauces abandonnent lâchement leur jeune maîtresse, sans que cela évite au valet infidèle d'être expulsé comme il le mérite. Et l'acte est allégé de la rencontre entre Lisandre et son père, reportée autre part, ainsi que de l'épisode inexplicable, et qui reste en l'air, du Barigel et de ses sbires. Ces derniers seront seulement remplacés, plus tard, par les Archers amenés, non pas par Alcidor, mais par le prévôt Lucile, père de Lisandre.

Au début de son cinquième acte, peut-être est-il fâcheux que Tristan n'ait pas osé faire de la Livia fanciulla, une petite Française ingénue. Sa naïve, ou peu naïve, déposition éclaire d'une parfaite logique toute l'intrigue. Car enfin, que Lisandre passe pour le frère de Lucinde, cela suffit-il à ruiner un projet de mariage si bien établi ? Phénice a dit, il est vrai, qu'une fois Lisandre ancré au port, on agirait dans le sens voulu. Mais de quelle façon ? L'indiscrétion de la servante enfant ne nous laisse aucun doute à ce sujet. C'est que Tristan n'a voulu trop choquer personne. Du même coup il garde à Manille le beau rôle : elle ne reçoit pas du Capitan le mortel affront, qu'il serait en droit de lui infliger ; c'est elle qui a évincé un brutal doublé d'un poltron. Toutefois ce bravache ne disparaîtra totalement que lorsqu'il aura compris que le faux Alcidor qu'il pense avoir

suscité n'est autre que le véritable Alcidor, et que la partie est pour lui perdue sans espoir. L'acte V de Tristan ne rejoint guère celui de Fornaris que vers le dénouement. Alcidor, plus perspicace que ne le fut Manille, accuse Lisandre d'avoir formé le projet, tout au moins, de « corrompre » sa fille, et le veut faire pendre. Lucile (il a meilleure tenue qu'Algenio) se met en travers. Cela finit par un mariage, dès le moment que les deux hommes découvrent — et cela est finement amusant sous la plume de Tristan, au lieu que Fornaris n'en donnait qu'une indication — que le mariage d'inclination est en même temps un mariage de convenance.

Ne semble-t-il pas que, malgré le brevet de maîtrise en la pratique du théâtre, que Fabricio de Fornaris s'attribue en sa dédicace au duc de Joyeuse, Tristan lui soit supérieur, même sur ce point ? *Le Parasite* est mieux distribué que *l'Angelica*. Il ne s'encombre pas de tant de redites et d'inutilités, de monologues superflus ni de personnages dont on ne sent pas la nécessité et qui entravent la marche régulière de l'action.

Et puis la pièce du « Comico Confidente » est écrite en prose italienne, plus dialectale que littéraire, mêlée de prose espagnole, parfois d'un aloi douteux, tandis que celle de Tristan L'Hermite est en vers, en vers d'une belle verve, burlesque, puisqu'il le fallait, mais où le poète lyrique et tragique se retrouve souvent tout entier. Des vers comiques non pas seulement en ce qu'ils disent, mais encore par eux-mêmes, et qui nous laissent après eux une vive impression. — Quand ce ne serait que cette réplique de Phénice, délicieuse tant par une sorte de mélancolie enjouée, que grâce à son rythme et à son redoublement d'allitérations : *Les sages savent bien que les femmes sont folles...*

La filiation de la comédie étant établie, une autre question se pose. On va trouver notées, au bas des pages du texte, d'assez fréquentes rencontres du *Parasite* avec *L'Étourdi*, ou de *L'Étourdi* avec *Le Parasite*. Parfois il ne s'agit que de mots, les mêmes et peu usités, orthographiés de la même façon, ce qui est déjà

assez singulier : « scoffions », pour escoffions, « espouster », pour espousseter. Mais aussi parfois, c'est tout un vers où l'on est obligé de reconnaître une certaine parenté. Tristan dit, vers 301 : « Je m'en allais la voir, cette belle assassine » ; Molière : « Que dit-elle de moi, cette gente assassine ? » — Tristan, vers 404 : « Et Dieu sçait quels seront ses transports de colère ! » Molière : « Dieu sçait quelle tempeste alors esclatera ! » — Tristan, vers 1678 : « Non, je vous dis encor que je le feray pendre. » Molière : « Quoy qu'il puisse couster, je veux le faire pendre. » — Et voici un vers de Molière : « Et j'ay battu le fer en mainte et mainte salle » qui ressemble comme un frère au vers 523 de Tristan : « On dit qu'il bat le fer dans les meilleures salles. »

On ne parle ici que de ce qui est flagrant, mais M. Eugène Rigal, qui s'est déjà avisé de ces étranges rapprochements, incrimine plus de cinquante vers de *L'Étourdi* et confronte à bon droit toute la scène 1 de l'acte IV de Molière avec la scène 2 de l'acte III de Tristan¹.

Il faut préciser que pas un seul des exemples ci-dessus ne saurait permettre de remonter à une source commune, qui serait *l'Angelica*.

Une influence d'un des deux poètes sur l'autre est donc indéniable. Mais qui est celui qui l'a subie ? Ce n'est assurément pas Tristan ; les dates s'inscriraient en faux contre cette assertion.

Dans le fameux *Registre* qu'il tenait à jour du vivant même de Molière, La Grange inscrit : « Cette pièce de théâtre (*L'Étourdi*) a été représentée pour la première fois à Lyon en l'an 1655. » Mais dans la préface de l'édition originale des Œuvres de Molière, procurée par le même La Grange en 1682², on lit : « Il (Molière) vint à Lyon en 1653, et ce fut là qu'il exposa au public sa première comédie : c'est celle de *L'Étourdi*. » Contradiction, qui a créé une incertitude. Contradiction apparente seu-

1. EUGÈNE RIGAL, *L'Étourdi* de Molière et *Le Parasite* de Tristan L'Hermite. *Revue Universitaire*, 15 février 1893 ; article reproduit dans le volume intitulé : *De Jodelle à Molière*, 1911.

2. *Les Œuvres de Monsieur de Molière*, 1682, 8 volumes in-12.

lement, pensent Eugène Despois et Paul Mesnard¹. La Préface ne dit nullement : « ce fut alors », mais : « ce fut là ». Sans compter qu'au bout de près de trente ans, les souvenirs ont chance de n'être pas d'une exacte précision ; et Molière n'était plus là pour rectifier. Il vint bien à Lyon en 1653, mais il n'y fit que passer, s'empressant à suivre le prince de Conti en Languedoc et dans le Roussillon. Au contraire sa présence à Lyon est constatée par un acte d'état civil dès le mois d'avril 1655, et il y a des témoignages, celui de D'Assoucy par exemple, que son séjour en cette ville se prolongea six mois au moins. Tout le temps d'y monter une pièce et de la faire jouer. Quatre ans plus tard, en mai 1659, d'après La Grange, *L'Étourdi* fut représenté à Paris au Petit Bourbon, puis au Louvre ; et l'édition originale est de 1663².

Le Privilège du *Parasite* est daté du 13 mars 1654 et l'Achévé d'imprimer du 19 juin. La pièce a par conséquent été jouée dans le courant de 1653, car on n'ignore pas que les auteurs retardaient autant que possible de publier leurs œuvres, qui tombaient dans le « domaine public », c'est-à-dire pouvaient être prises par toutes les troupes de comédiens, dès qu'elles avaient été mises en vente chez les libraires. Tristan n'est certainement pas allé à Lyon ouïr réciter les vers de Molière (si même on maintenait pour *L'Étourdi* la date de 1653). Molière au contraire s'est rendu à Paris plusieurs fois en 1653-1654 ; et il connaissait fort bien Tristan qui lui avait donné pour l'Illustre Théâtre *La Mort de Sénèque*. En outre, il a pu avoir sous les yeux l'in-quarto sorti des presses d'Augustin Courbé.

Le Parasite... Qu'est-ce, tout d'abord, qu'un parasite ? Le sophiste grec Lucien de Samosate, dans un Dialogue où il s'ingénie à démontrer que « le parasitisme est un art », nous

1. *Notice sur l'Étourdi*, par Eugène Despois, et *Notice biographique sur Molière*, par Paul Mesnard, tomes I et X des *Œuvres de Molière* (collection *Les Grands Écrivains de la France*).

2. *L'Estourdy ou les Contre-Temps*, comédie... Par J. B. P. MOLIERE. A Paris, chez Gabriel Quinet... M. DC. LXIII.

donne du personnage une définition fort précise, conforme au sens le plus ancien de cette appellation, conforme également au sens que nous lui attachons encore à l'heure actuelle. Le parasite, c'est celui qui, n'ayant ni maison, ni famille, et ne disposant que de ressources problématiques, se tire d'affaire en se faisant couramment inviter à dîner en ville. Il sait dans un repas briller au-dessus de tous les autres convives, plaisanter avec esprit, entretenir la conversation générale, et créer ainsi autour de lui une atmosphère de franche gaieté favorable à la digestion. Il entre aussi dans son rôle d'être une fine fourchette non moins qu'un intrépide vide-bouteilles, et de donner ainsi le bon exemple. Sans lui, le menu le mieux combiné serait mal apprécié par des dîneurs moroses; il sauve tout, et c'est pour cela que les invitations ne lui manquent jamais. « Le riche est honoré, et charmé, d'avoir un parasite à sa table. »

Tel était encore, dans la première moitié du dix-septième siècle, le sieur Pierre de Montmaur, lecteur royal en langue grecque au Collège de France. C'était un homme fort savant, ou du moins il s'en vantait, et très spirituel. Mais, par malheur pour lui, sa verve était volontiers sarcastique et s'égayait généralement aux dépens de ses voisins. Il se mit ainsi à dos tous les gens de lettres de son époque : Sarrazin, Scarron, Balzac, Malleville, Colletet, Sirmond, Furetière, Dalibray, et d'autres. Mais le plus enragé de tous, ce fut Gilles Ménage, qui publia contre lui, en latin, d'interminables pamphlets : *Gargilii Macronis parasitosophistae Metamorphosis*, et surtout une *Vita Gargilii Mamurrae parasitopaedagogi*¹. « Bataille de cuistres »², dit N.-M. Bernardin.

1. *Aegidii Menagii Miscellanea*, Parisiis, M. DC. LII. — Mais cette date de 1652 ne doit pas être retenue, car les pamphlets de Ménage sont bien antérieurs à leur publication dans cet énorme in-quarto.

2. C'est le titre de l'un des chapitres (pages 153-185) du livre de N.-M. Bernardin : *Hommes et Mœurs au dix-septième siècle*, 1900. — La seconde thèse de doctorat de N.-M. Bernardin (thèse latine, comme c'était autrefois l'usage) avait pour titre : *De Petro Monmauro, graecarum litterarum professore regio, et ejus obtrectatoribus*, Paris, 1895, sa première thèse étant son ouvrage sur Tristan l'Hermitte.

On a parfois voulu enrôler Tristan dans cette troupe des ennemis de Montmaur. Cela semble assez hors de propos, du moins en ce qui nous occupe. La fameuse « bataille » avait déjà pris fin vers 1644, près de dix ans avant que Tristan ait eu l'idée d'écrire *Le Parasite* ; Montmaur était mort dès le mois de mars 1650 ; et rien absolument qui puisse se rapporter à lui, même de loin, ne se rencontre en l'adaptation à notre scène de l'*Angelica* de Fornaris.

Pour revenir aux temps plus anciens, Plaute se souvient encore du prototype fixé par Lucien. L'Ergasilus des *Captifs* avoue qu'il n'est pire détresse que d'être « invocatus », c'est-à-dire : non invité. Il plaint les malheureux « quos nunquam quisquam neque vocat neque invocat ». Et de même, dans *L'Eunuque* de Térence, Gnathon blâme vertement un de ses amis qui, s'étant ruiné à force de vivre trop largement, n'a pas su comme lui retrouver chez les autres la même plantureuse existence. Mais déjà, chez les deux poètes, la déviation se fait sentir et s'accroît au point de devenir catégorique et définitive. Le parasite n'est plus cet artiste, indépendant par ailleurs, que l'on nous avait montré. Il s'est transformé en un simple valet, qui fait partie de la maison d'un maître, que l'on emploie à des besognes domestiques, ou à d'autres qui ne sont pas toujours très avouables. Mais un serviteur, un tel serviteur, s'il ne touche des gages que d'une façon peu régulière, doit du moins être nourri ; et il n'y a rien de plus naturel. Seulement son défaut, c'est de n'être jamais pleinement rassasié, c'est d'être un goinfre, perpétuellement affamé, atteint d'une boulimie que rien ne saurait assouvir. Il n'a donc d'autre préoccupation que celle de se remplir la panse. Et c'est là un motif à d'interminables plaisanteries, peu variées, un moyen comique dont on a généreusement usé et même abusé.

Ce parasite « nouveau modèle » évolue sur les planches

1. Bernardin lui-même, et aussi MM. Léon et Frédéric Saisset en leur article de la *Grande Revue* de septembre 1932 : *Le Parasite dans l'ancienne comédie*, article d'ailleurs à lire, et où Tristan tient sa place.

parfois seul, mais le plus souvent en compagnie d'un autre personnage traditionnel : le Matamore. Il est au service de ce Matamore, à moins qu'il ne soit au contraire l'âme damnée d'un rival, à moins encore qu'il ne les trahisse au besoin l'un et l'autre. Ainsi chez Plaute, nous trouvons Curculio (le charançon) près du redoutable Therapontigonus, et Artotrogus près de Pyrgopolinices, qui est le Miles Gloriosus (le soldat fanfaron). Chez Térence, Gnathon vit aux crochets de Thrason. Pêle-mêle, Larivey nous offre Gourdin, escornifleur, Fierabras, capitaine, et Brisemur, brave. François d'Amboise, dans *Les Neapolitaines*, met à la suite de Dom Dieghos, gentilhomme espagnol, Maistre Gaster, extravagant escornifleur, et Odet de Tournebu, dans *Les Contens*, Saucisson, escornifleur et maquereau, à la suite du capitaine Rodomont. On pourrait amplifier, et de beaucoup, cette énumération. Mais à quoi bon ? Sans se préoccuper de tous ces devanciers, Tristan s'est borné à emprunter au seul Fornaris, en les réadaptant, les principaux traits de gloutonnerie et de forfanterie qu'il attribue à Fripe-sauces et à son Capitan.

Le type classique de Matamore n'est guère plus compliqué que celui du parasite. C'est un bravache qui se vante d'exploits extraordinaires non moins qu'imaginaires, qui ne parle que de tout détruire et de tout massacrer, et n'est au fond qu'un risible poltron prêt à fuir devant quiconque lui parle un peu haut.

On doit fixer, au plus tard à l'automne, ou même au printemps de 1653, la date de la première représentation du *Parasite*. Mais sur quelle scène la pièce fut-elle jouée ? Ici les avis diffèrent. Mouhy¹ désigne, une fois, l'Hôtel de Bourgogne, mais, une autre fois, le Théâtre du Marais. Lérís² tient pour l'Hôtel. Nulle certitude. — On trouve une inscription sur le *Registre* de La Grange à la date de 1680, après que la troupe de Molière a fusionné avec celle de l'Hôtel de Bourgogne ; cela ne porte que

1. MOUHY, *Journal du théâtre françois*, Bibliothèque Nationale, Ms. f. fr., 9929-9935, in-4^o.

2. LÉRIS, *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des théâtres*, 1754.

sur les dernières représentations, ou les presque dernières. Car les frères Parfaict notent que *Le Parasite* se maintint au répertoire jusqu'en 1682. Il se confirme donc que le succès de cette comédie fut aussi durable qu'il avait été vif dès le début, comme l'affirme *l'imprimeur, à qui lit*.

Quant à la distribution, essayer de l'établir serait se lancer en pleine hypothèse. Pour le rôle du Capitan seulement, on est à peu près assuré qu'il échet à l'un des meilleurs et des plus fameux comédiens du temps, Bellemore, qui fit partie de la troupe du Marais au moins jusqu'en 1640, puis passa à celle de l'Hôtel de Bourgogne. Ce serait là une présomption en faveur de ce dernier théâtre pour situer l'apparition originelle du *Parasite*. Bellemore tenait l'emploi du fanfaron couard. On peut même dire qu'il le détenait. On ne le connaissait que sous le nom de Capitan Mata-more, de même que Fornaris était dit « Il Capitano Coccodrillo ». Il semblerait qu'il se fût entièrement identifié à son personnage, à telle enseigne que, si l'on écoute Tallemant 1, « il quitta le théâtre » prématurément « par ce que Desmarets (de S. Sorlin) luy donna, à la chaude, un coup de canne... Il n'osa se venger... » Il est vrai que Tallemant ajoute : « à cause du Cardinal, qui ne le luy eust pas pardonné. »

Le Parasite n'eut qu'une édition du vivant de Tristan :

LE | PARASITE | COMEDIE. | PAR Mr TRISTAN. || A Paris, |
Chez Augustin Courbé, dans la petite Salle | du Palais, à la
Palme. | M.DC.LIV. | *Avec Privilège du Roy.*

In-4; 6 ff. non chiffrés, et 144 pp.

Bibliothèque Nationale, Yf. Rés. 3693.

Feuillet 1. — Titre.

Feuillets 2 et 3. — *Epistre...*

Feuillets 4 et 5 recto. — *L'Imprimeur à qui lit.*

Feuillets 5 verso et 6 recto. — *Privilège du Roy.*

Feuillet 6 verso. — *Les Personnages.*

Pages 1-144. — LE PARASITE.

Cette édition, l'unique, est fort déplorable au point de vue de

1. *Mondory, ou l'histoire des principaux comédiens françois.*

la correction typographique. Il est évident que Tristan, très malade, ne s'en mêla guère. Il ne pouvait être question de respecter des fautes grossières et dont quelques-unes pouvaient même altérer le sens, et l'on ne s'est fait aucun scrupule de les corriger. Toutefois, bien entendu, sans qu'un mot ait été changé, sauf, au vers 910, « de ta manière », qui devait de toute évidence être remplacé par « de la manière ». Quant au vers 695, il a été laissé tel qu'il se lit sur l'imprimé ; le déplacement de la virgule ne l'aurait pas rendu plus compréhensible.

Le fait qu'il n'y a eu à l'époque aucune autre édition que celle de 1654, excluant toute variante, supprimait tout appareil critique. L'annotation a donc pu porter sur un autre point. Tristan, puisqu'il écrivait là une comédie burlesque, s'est complu à parler le langage de la rue. Ce n'est plus le style châtié des tragédies et des poésies lyriques, c'est la façon de s'exprimer du populaire, libre et peu relevée, mais, telle quelle, d'une savoureuse verdeur et souvent d'une étonnante richesse et d'un pittoresque saisissant. Tristan, dit N.-M. Bernardin, « se montre là un témoin de la langue parlée de son temps ». Bien des locutions ont vieilli, bien des allusions proverbiales ou autres sont devenues incompréhensibles. Il fallait donc les expliquer soit à l'aide des dictionnaires anciens, soit par divers rapprochements. Il est des cas où l'on n'a su y réussir. Cela ne se verra que trop.

De notre temps, il y a eu deux réimpressions du *Parasite*.

La première est celle de Victor Fournel :

LES CONTEMPORAINS DE MOLIÈRE. Recueil de comédies, rares ou peu connues, jouées de 1650 à 1680. Paris, 1863-1875, 3 volumes in-8. Tome III, pages 1-67.

Le texte a été orthographiquement rajeuni, ainsi que l'exigeait d'ailleurs le caractère de la publication. Il s'imposait peut-être moins d'y pratiquer, et sans en avertir le lecteur, des coupures en nombre assez considérable : à la scène 1 de l'Acte II, seize vers (433-448), et vingt-quatre (693-716) à la scène 5 du même Acte ; six vers (1399-1404) à la scène 6 de l'Acte IV ; enfin, huit vers (1411-1418) à la scène 1, et vingt-huit (1537-

1564) à la scène 4 de l'Acte V. En tout quatre-vingt-deux vers. C'est beaucoup !

La suppression des derniers vers du quatrième acte évite une rencontre des rimes féminines 1403-1404 avec les rimes féminines 1405-1406 qui ouvrent l'acte suivant. Toutefois cette correction ne s'imposait guère, car la règle de l'alternance du genre des rimes en passant d'un acte à un autre ne s'observait pas alors : on le voit dans *L'Étourdi*, et dans bien d'autres pièces. Victor Fournel a tout simplement voulu, là comme dans les autres cas, gagner un peu de place.

Quant à l'omission des vers 1537-1564, elle est de tout point déplorable. Elle prive le lecteur d'une suite de répliques échangées entre Matamore et Cascaret, qui sont d'un pittoresque outrancier fort divertissant. De plus, cette lacune constitue un non-sens, lorsqu'elle entraîne, et si maladroitement, l'application à Manille du : « Il faut la mépriser... » qui s'adresse à Lucinde, et ne peut vraiment s'adresser qu'à elle.

Est-ce par un scrupule de suivre exactement l'édition originale que Victor Fournel a négligé de réintégrer le nom de Manille dans la liste des Personnages ? On ne saurait le penser.

La seconde réimpression est celle d'Edmond Girard :

Les Cahiers d'un Bibliophile. I. LE PARASITE, comédie, par Tristan L'Hermite. Nouvelle édition. Texte collationné sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, par Edmond Girard. — Se trouve en la Maison des Poètes, 42, rue Mathurin-Régnier, 42.

Petit in-4° ; 8 ff. et 144 pp., plus 3 ff.

Les pages 1-144 réimpriment, page pour page, la Comédie.

Les feuillets de la fin contiennent une *Notice bibliographique*, mentionnant l'extrême rareté, en même temps que le « piètre état », de l'exemplaire de 1654 qui est à la Bibliothèque Nationale, et signalant la réédition précédente. Puis cet « Achevé d'imprimer » : L. G. — 16 décembre — MDCCCC. — E. G.

On ignorera toujours pour quelle raison Edmond Girard a cru devoir, dans sa publication du théâtre complet de Tristan, donner le pas au *Parasite* sur *La Mariane* et toutes les autres pièces.

Il n'y a trop rien à dire sur cette sorte de fac-similé typographique, si ce n'est de constater la parfaite bonne volonté dont elle témoigne. Mais il est tout de même assez amusant de remarquer que, si Edmond Girard s'est aperçu de l'oubli du nom de Manille dans la liste des Personnages et a réparé cette carence, il a du même coup laissé tomber de cette liste le nom, tout aussi important, de Lucinde.

Passons sur d'autres vétilles. « Les Cahiers d'un Bibliophile » ne furent tirés qu'au nombre infinitésimal de deux cents exemplaires numérotés.

LE
PARASITE
COMEDIE.

PAR M^r TRISTAN.

A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE', dans la petite Salle
du Palais, à la Palme.

M. DC. LIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Il n'y a trop rie
phique, si ce n'es
elle témoigne. Ma
quer que, si Edm
Manille dans la li
il a du même coup
important, de Luc

Passons sur d'ar
ne furent tirés qu
plaires numérotés

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DVC DE
CHAVNE*.

MONSEIGNEUR,

Le n'est point pour sauuer cét Ourage de l'iniure du
mps, ni de la malice de l'Enuie, que ie souhaite de le
ttre sous la protection d'vn nom illustre comme le
tre : Cette production d'esprit est de si peu de conse-

CHARLES D'ALBERT D'AILLY, duc de CHAULNES, était le troisième
d'Honoré d'Albert, frère du célèbre duc de Luynes. — HONORÉ
ALBERT, connu d'abord sous le nom de marquis de Cadenet, puis,
de son mariage, créé duc de Chaulnes, pair et maréchal de France,
successivement gouverneur de Picardie, gouverneur des ville et cita-
de d'Amiens, gouverneur de la province d'Auvergne; il fut mis en
à la tête d'une des armées de Picardie, commanda au siège d'Arras
1640, et mourut en 1649. — L'ainé de ses fils, HENRI LOUIS, duc de
Chaulnes en 1649, mourut à trente-trois ans le 21 mai 1653. Le second

CHARLES, marquis de Rayneval, né en 1622, mourut, avant son
avant son frère aîné, en 1647. On lit dans les *Vers Heroïques du*
Tristan Lhermite (1648), aux pages 293-295, des « Stances A
ame la Duchesse de Chaune, sur le Trépas de Monsieur le Marquis
Reueval son fils. » — CHARLES D'ALBERT D'AILLY, à qui Tristan
le *Le Parasite*, venait donc, en l'année 1653, de succéder à son père
son frère aîné, au titre de duc de Chaulnes. Il n'est mentionné en
que gouverneur de province que beaucoup plus tard, et encore fut-
en Bretagne, puis en Guyenne. On peut donc s'étonner que dans cette
liste » Tristan lui attribue déjà des « Gouvernemens » dans une
phrase finit sur des verbes au futur. En outre Charles d'Albert avait
ses premières armes avec le grade de capitaine-lieutenant des che-
x-légers de la garde; il est possible qu'il ait alors joué « noblement »
« personnage »; et même il ne serait peut-être pas impossible qu'il
été délégué à quelque gouvernement subalterne tel que celui des
ille et citadelle d'Amiens », qui était dans la famille. (Cf. LE P. AN-
de, *Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France,*
pa^{rs}, *grands officiers de la Couronne et de la Maison du Roy, et des*
iens *Barons du Royaume.*)

quence, qu'il n'importe guere qu'elle perisse : Et comme les fusées qui vont par bas, elle ne brille point d'un feu qui doive estre considerable pour sa durée. Ce n'est qu'un petit divertissement, ce n'est que l'effet d'une interualle de travail, & comme le repos d'une estude plus serieuse. Aussi ne vous offray-je pas cette Comedie comme une offrande digne de vous, ni qui soit mesme digne de moy : Je vous la presente pource que j'ay passion de faire esclater en public le zele particulier que j'ay pour vostre service. Mon ardente deuotion fait en cet endroit comme la colere, qui dans ses transports se sert de toutes sortes d'armes. J'espere, MONSEIGNEUR, de vous témoigner quelque iour ma tres-humble affection par des marques plus magnifiques, & dont vos belles actions seront la seule matiere. Vous auez des Gouvernemens dans une Prouince qui sert comme de Theatre à la guerre, & vous y iouez si noblement vostre Personnage, que les choses que vous ferez seront bien dignes d'estre escrites. Au reste, MONSEIGNEUR, avec l'auantage de vous faire craindre, vous ne manquerez pas de qualitez pour vous faire aimer. On admire en vostre ame un fonds de bonté noble & genereuse ; une inclination qui se porte aussi facilement au bien, que celle des autres se porte au mal. On n'y void nulle pente au vice, & l'on y remarque de grandes dispositions à l'heroïque vertu. Je dirois encore qu'avec un esprit connoissant & fort, & qui sçait discerner parfaitement les bonnes choses, vous en vsez avec une retenue toute modeste, & qui fait connoître que vostre iugement accompagne par tout vostre esprit, & qu'ils produisent ensemble, & la franchise dont vous vsez enuers vos amis, & la ciuilité que vous auez pour tout le monde. De ces grands auantages, MONSEIGNEUR, vous auez beaucoup d'obligation aux soins que

L'on a pris de vous eslever, mais vous en auez de plus particulieres à l'illustre sang dont vous estes sorty. L'Art n'a fait qu'acheuer en vous ce que la Nature auoit auancé ; Vous auez receu les erres* de tout ce bien, dès l'heure de vostre naissance, & vous ne pourrez iamais manquer de faire de grands progrez vers la Gloire, lors que vous suiurez vos propres sentimens, & que vous receurez comme vous faites, les auis de Madame la Duchesse de Pequigny** ; Vous sçauz aussi bien que moy, que le Thermodon n'a iamais veu de Reyne Amazone plus noble ni plus genereuse qu'elle, & que vous ne receurez iamais de conseils qui soient bas, d'une Mere si glorieuse & si pleine d'esprit. Elle est capable de vous apprendre fort bien comme il faut porter la bonne & la mauuaise fortune. Mais, MONSEIGNEVR, par quelle impetuositè de zele me suis-je emporté, iusques à vous parler de cette diuine personne, dont on ne peut faire

* RICHELET : *Arres*. Assurance, gage. Le mot d'arres ne se dit qu'au figurè ; dans le propre on dit *erres*.

** CLAIRE-CHARLOTTE D'AILLY, comtesse de CHAULNES, dame de PECQUIGNY, de Rayneval et de Magny, menine de l'Archiduchesse Gouvernante des Pays-Bas, fille unique de Philibert-Emmanuel d'Ailly, vidame d'Amiens, ètait l'une des plus riches hèritières de France, lorsqu'elle èpousa, en 1619, Honorè d'Albert. Les d'Albert, au dire des chroniqueurs, ètaient « d'une naissance fort médiocre », et leur ètat de fortune ne l'ètait pas moins, avant que l'ainè de la famille devint, de par la faveur royale, le connètable de Luynes. Claire-Charlotte apporta en dot à son mari, notamment, le comtè de Chaulnes qui fut en la circonstance èrigè en duchè-pairie. Après la mort de son mari, lorsque leur fils ainè, puis leur troisième fils, prirent le titre du duc de Chaulnes, elle s'appela Madame de PECQUIGNY. Son hôte! de la Place Royale fut une merveille du temps pour sa somptuosité et son èlègance. Sauval en parle dans son *Histoire de la ville de Paris*, et Bois-Robert le décrit dans une de ses *Epistres en vers* (èdition Cauchie, S. T. F. M., tome II, pp. 46-50). Tristan avait ètè, en 1645-1646, « chevalier d'honneur » de la duchesse. Il ècrivit pour elle une dizaine de Stances et de Sonnets des *Vers Hèroïques* (pp. 147-167, 293-295, 320-323). Il lui dèdia sa tragèdie de *La Mort de Chrispe ou les Malheurs domestiques du grand Constantin* (1645), en termes pompeux, et non sans dèclarer qu'elle en avait « daigné retoucher » quelques « endroits ».

d'assez grands Eloges ? Moy qui n'auois dessein que de vous offrir vn petit Poëme tout burlesque, & prendre occasion de là pour vous protester que ie suis auec autant de passion que de respect,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble & tres-
obeïssant seruiteur,

TRISTAN L'HERMITE.

L'IMPRIMEVR

A QVI LIT.

On s'estonnera de voir vne piece toute Comique comme celle-cy, de la production de Mr Tristan ; dont nous n'auons gueres que des Pieces graues & serieuses : mais il y a des Genies capables de s'accommoder à toutes sortes de sujets, & qui se relâchent quelquefois à traiter agreablement les choses les plus populaires, apres auoir longtemps traouillé sur des matieres heroïques. Enfin, ie vous puis asseurer que cette Comedie a des agréments qui n'ont point esté mal receus ; & qu'elle a eu l'honneur d'estre souuent representée dans le Louure, avec les mesmes aplaudissemens qu'elle auoit receus du public. Vous pouuez donc vous diuertir en cette lecture, attendant de ce mesme Autheur vn Ourage plus magnifique, & qui demandera toute vostre attention. Mes Presses se preparent pour l'impression de son Roman de la Coromene *, qui est vne autre piece dont le Theatre s'estend sur toute la Mer Orientale, & dont les Personnages sont les plus grands Princes de l'Asie. Ceux qui sont versez dans l'Histoire n'y prendront pas vn mediocre plaisir, & mesmes les personnes qui n'auront fait lecture d'aucun Liure de voyage en ces quartiers**, ne laisseront pas à mon auis, de gouster beaucoup de douceur à lire les merueilleuses auentures qui s'y trouueront comme peintes, de la plume de Mr Tristan.

* Le roman de *La Coromène* ne sortit jamais des « presses » d'Augustin Courbé. Il est même douteux que ce dernier en ait jamais eu le manuscrit entre les mains. En tout cas, le manuscrit complètement terminé. Il est vrai cependant que Tristan avait songé à écrire, peut-être même commencé à écrire cet ouvrage, car Pellisson dit dans son *Histoire de l'Académie françoise* (1652) : « Il travaille à un roman de plusieurs volumes qu'il appelle *la Coromène, bistoire orientale*. » Mais à cette date du 19 juin 1654 que porte l'Achevé d'imprimer du *Parasite*, Tristan était fort malade, et il n'avait plus qu'une quinzaine de mois à vivre.

** RICHELET : *Quartier*. Ce mot se dit en parlant de grandes villes, de Païs, de provinces, &c. On lui dit que c'étoit les peuples les moins belliqueux de ces quartiers. (ABLANCOURT, *Tacite, Annales*, l. II.)

PRIVILEGE DV ROY

LOVIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Nauarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres de nos Iusticiers & officiers qu'il appartiendra. Salut : Nostre cher & bien Amé le sieur TRISTAN L'HERMITE, Gentilhomme de la Maison de nostre tres-cher Cousin le Duc de Guyse *, Nous a fait remonstrer qu'il a composé depuis peu une Comedie intitulée, *le Parasite*, laquelle il est sollicité de mettre en lumiere ; ce qu'il ne peut faire sans auoir nos Lettres sur ce necessaires, qu'il nous a tres-humblement supplié de luy accorder. A CES CAUSES, & voulant traiter fauorablement l'Exposant, en consideration de son merite, qui est connu non seulement en France, mais en toutes les Nations qui font profession d'aymer les Lettres : Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeïssance, ladite Comedie du *Parasite*, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, & en telles marges & tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de cinq ans entiers & accomplis, à compter du iour qu'elle sera acheuée d'imprimer pour la premiere fois. Et faisons tres-expresses deffences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, vendre ny distribuer en aucun lieu de nostre obeïssance, sans le consentement de l'Exposant ou de ceux qui auront son droit, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, fausses marques ou autrement, en quelque sorte & maniere que ce soit, ny mesme d'en emprunter le titre ou frontispice, le tout à peine de quinze cens liures d'amende, payables sans deport par chacun des contreuenans, & applicables vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel Dieu de Paris, & l'autre tiers au Libraire dont l'Exposant se sera seruy, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests ; à condition qu'il sera mis deux Exemplaires de ladite Comedie en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & Feal le sieur MOLÉ Cheualier Garde des Seaux de France, auant que de l'exposer en vente, & que les presentes seront registrées gratuite-

* Dans les dernières années de sa vie, Tristan fit en effet partie de la maison de Henri II de Lorraine, duc de Guise, et c'est à l'Hôtel de Guise (actuellement les Archives Nationales) qu'il mourut le 7 septembre 1655.

ment dans les Registres de la Communauté des Libraires de nostre bonne Ville de Paris, suivant le Reglement fait sur ce sujet par nostre Cour de Parlement, à peine de nullité d'icelles. Du contenu desquelles Nous voulons & vous mandons que vous fassiez iouïr pleinement & paisiblement l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, sans souffrir qu'il leur soit donné aucun empeschement. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin de ladite Comedie vn Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoustée, & aux copies collationnées par vn de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'original. Mandons aussi au premier nostre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes & Exploits necessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans preiudice d'icelles, pour lesquelles nous ne voulons qu'il soit differé Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNÉ à Paris le 23. iour de Mars, l'an de grace mil six cens cinquante-quatre. Et de nostre Regne l'onzième. Par le Roy en son Conseil, CONRART.

Et ledit sieur TRISTAN L'HERMITE a cédé & transporté son droit de Priuilege à AVGVSTIN COVRBÉ Marchand Libraire à Paris, pour en iouïr le temps porté par iceluy, ainsi qu'il a esté accordé entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 19. Iuin 1654.

Les Exemplaires ont esté fournis.

*Registré sur le Liure de la Communauté,
le dernier Avril 1654 conformément à
l'Arrest du Parlement du 9. Avril 1653, à
condition que le present Priuilege sera cédé
à vn Marchand Libraire, ou Imprimeur. BALLARD, Sindic.*

LES PERSONNAGES *.

PHENICE, seruante de Manille.
LVCINDE, fille de Manille.
FRIPESAVCES **, Parasite.
LE CAPITAN, Matamore.
CASCARET, valet du Capitan.
LISANDRE, amoureux de Lucinde.
PERIANTE, amy de Lisandre,
ALCIDOR, mary de Manille.
LVCILLE, pere de Lisandre.
DES ARCHERS.

La Scene est à Paris, deuant la porte du logis de Manille.

* Il est à remarquer que cette liste des *Personnages* ne mentionne pas MANILLE, femme d'Alcidor et mère de Lucinde, dont le rôle est cependant de la première importance. Sans doute l'imprimeur a-t-il jugé suffisant que ce nom figurât par trois fois dans la Liste, et une quatrième fois dans l'indication du lieu où la scène se passe.

** Sans point de faulte y estoit de vivres abundance : & furent apprestez honnestement par Frippesaulce, Hoschepot et Pilleverjus, cuisiniers de Grandgousier. (RABELAIS, I, xxxvii.)

LE
PARASITE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHENICE.

Que le poste est mauuais pour vne Confidente,
De passer vne nuit pres d'une ieune Amante !
Elle est à babiller du soir iusqu'au matin
Et l'on dormiroit mieux prés de quelque Lutin.
5 O l'importun effet d'une amoureuse cause !
L'on dit & l'on reedit cent fois la mesme chose,
On se souvient de tout, & l'on en vient troubler
Celles qui du sommeil se sentent accabler.
Que de propos diuers dessus vne vetille ?

10 On soupire sans cesse, à toute heure on fretille ;

On vient vous demander, en vous tirant le bras,
 Dites-moy, dormez-vous ? ou ne dormez-vous pas ?
 Lucinde sans mentir, n'a point de conscience :
 Elle ne m'a donné, ny paix, ny patience,
 15 l'en auray ce matin les yeux tous endormis ;
 l'aymerois mieux coucher pres d'un tas de fourmis,
 Cent puces dans mon lict m'aueroient moins esueillée :
 Mais la voicy venir. Quoy ? si tost habillée ?
 Des-ja sur mes talons ? Quoy donc ?

14. FURETIÈRE : *Patience* signifie aussi Repos. Il a un voisin chicaneur qui ne lui donne aucun moment de patience, qui ne le laisse pas en patience par les procès qu'il lui suscite tous les jours.

15. ...mes yeux tous enflés de larmes... (TRISTAN, *Le Page disgracié*, I, xxx.)

SCENE SECONDE.

LVCINDE. PHENICE.

LVCINDE.

C'est que ie veux

20 Encor sur ce sujet te dire vn mot ou deux.

PHENICE.

Encore vn mot ou deux ? Apres plus de cent mille ?

LVCINDE.

Souuiens-toy bien de tout.

PHENICE.

O recharge inutile.

Dans cette inquietude & ces desirs pressans,
Le crains avec raison que vous perdiez le sens.25 Rentrez : & respondes si Manille m'appelle,
Que ie suis à la halle à battre la semelle,
Et que chez son Tailleur, comme elle a commandé,
Le vais voir si son corps est bien racommodé ;
Et si la robe aussi qu'elle met aux Dimanches,22. FURETIÈRE : *Recharge*. Réitération d'un ordre, d'une recommandation, d'une demande, d'une sollicitation.26. FURETIÈRE : On dit populairement *Battre la semelle* pour dire Voyager à pied. — Voir vers 257. Ici, il ne s'agit que de marcher, d'aller et venir.28. FURETIÈRE : *Corps* se dit aussi des habits qui servent à couvrir cette partie du corps qui va du cou jusqu'à la ceinture. Il faut essayer ce corps de pourpoint, ce corps de juppe.

30 Est ralongée en bas, & retressie aux manches.

LVCINDE.

Mais d'une bonne sorte instruis nostre Valet :
Que Lisandre arriuant reçoive mon poulet,
Qu'il sçache ce qu'il chante, & qu'il s'en rememore.

PHENICE.

Allez, i'en prendray soin.

LVCINDE.

Je te le dis encore.

PHENICE.

35 Rentrez, nous perdons temps en propos superflus,
Ce n'estoit que deux mots; en voila trente & plus.

Estant seule.

Mais où peut-on treuver le drole que ie cherche ?
De mesme qu'un oyseau qui se bat sur la perche,
Il cajole quelqu'un pour auoir vn repas;
40 Et le Diantre d'Enfer ne le trouueroit pas.
Toutefois le voicy.

32. FURETIÈRE : *Poulet* signifie aussi un billet de galanterie, ainsi nommé parce qu'en le pliant on y faisait deux pointes qui représentaient les ailes d'un poulet.

38. HUGUET, *Le Langage figuré au seizième siècle*: La fauconnerie fournit l'expression *se battre à la perche*. L'oiseau de proie attaché à une perche fait de vains efforts pour s'envoler. *Se battre à la perche* signifie donc se donner beaucoup de peine sans obtenir aucun résultat.

40. FURETIÈRE : *Diantre*. Terme populaire dont se servent ceux qui font scrupule de nommer le Diable.

SCENE TROISIÈME.

FRIPESAVCES. PHENICE.

FRIPESAVCES.

O la rigueur estrange !

Est-il donc ordonné que iamais ie ne mange ?

Ay-ie donc tracassé iusqu'à cette heure en vain ?

Ne pourray-je flatter ou contenter ma faim ?

45 O Cieux, quelle pitié !

PHENICE.

Hola ho, Fripesaucés.

FRIPESAVCES.

Que mon ventre applaty fait eslargir mes chausses !

Si ie ne bois bien-tost à traits frequents & longs,

On les verra dans peu tomber sur mes talons.

O Cieux quelle pitié ! quelle misere extrême !

Phenice luy tape sur l'épaule.

50 Ha ! Phenice, c'est toy ?

PHENICE.

Toy, n'es-tu plus toy-mesme ?

FRIPESAVCES.

Que ton nez aussi bien n'est-il vn pied de veau ;

Ie serois fort habille à torcher ton museau.

43. FURETIÈRE : *Tracasser*. Aller et venir, s'agiter...52. RICHELET : *Museau*. Nez, visage ; au figuré et dans le style comique. — Ardez le beau museau. (MOLIÈRE, *Dépit amoureux*, IV, iv.)

- Si tes deux yeux estoient deux pastez de requeste,
 Le ficherois bien-tost mes ongles dans ta teste.
 55 Et si ton scoffion auoit tous les appas
 D'une ruelle de veau bien cuite entre deux plats,
 En l'humeur où ie suis, Phenice, ie te iure
 Que i'aurois toute à l'heure aualé ta coëffure.

PHENICE.

Quoy, manger si matin ? L'appetit furieux.

FRIPESAVCES.

- 60 Ma bouche à mon resveil s'ouure deuant mes yeux ;
 Bride cet appetit d'une raison meilleure :
 Je voudrois estre aueugle & manger à toute heure.

PHENICE.

Escoute donc vn peu.

FRIPESAVCES.

Que me veux-tu donner ?

PHENICE.

Parlons d'un grand secret.

FRIPESAVCES.

Parlons de desieuner.

53. FURETIÈRE : On appelle *pâtés de requête* de petits pâtés que l'on mange froids et faits de menu de volaille. — On appelle chez les Rôtisseurs du *menu* les foies, bouts d'ailes, gésiers et autres choses. . . — Ne trouvant dans Paris aucun Pâtissier qui sur un de ses sonnets lui voulut faire crédit seulement d'un Pâté de requête. (DASSOUCY, *Avantures d'Italie*, XII.)

55. FURETIÈRE : *Escoffion*. Terme populaire qui se dit de la coiffure des femmes du peuple et des paysannes, des femmes coiffées malproprement. Les harengères qui se querellent s'arrachent leurs escoffions. — D'abord leurs scoffions ont volé par la place. (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, V, IX.)

PHENICE.

65 Il seroit question de faire vn prompt message.

FRIPESAVCES.

Il seroit question de manger vn potage,
D'une piece de bœuf se desgraisser les dents,
Et mettre avec loisir des meubles là dedans.

PHENICE.

70 Si tu sçauois comment nostre Lucinde pleure,
Et ce qu'elle m'a dit encor depuis vne heure
Sur ces affections, ie te iure ma foy
Que tu pourrois pleurer comme elle & comme moy.

FRIPESAVCES.

75 Ie te iure ma foy que ma pance est plus sèche
Que n'est vne alumette, vne esponge, vne méche,
Et qu'en vn alambic tres-difficilement
On en pourroit tirer deux larmes seulement.

PHENICE.

Escoute ce qu'il faut que tu die à Lisandre ;
Il doit estre arriué.

FRIPESAVCES.

Ie ne sçauois t'entendre.
Si ie n'ay comme il faut fait ioüer le menton,
80 Ce qu'on dit en François me semble bas Breton :
Ie me treuue assoupy, ie baille, ie m'alonge,
Et prens vn entretien pour l'image d'un songe.

PHENICE.

Je vais donc te querir d'un certain reliquat.

FRIPESAVCES.

Qu'il soit bien releué, car mon ventre est bien plat :
 85 Et sur tout souviens-toy de remplir la bouteille ;
Seul.
 O ie croy que ma faim n'eust iamais de pareille !
 Je sens dans mes boyaux plus de deux millions
 De chiens, de chats, de rats, de loups, & de lions,
 Qui presentent leurs dents, qui leurs griffes estendent,
 90 Et grondans à toute heure, à manger me demandent.
 J'ay beau dedans ce gouffre entasser iour & nuit,
 Pour assouir ma faim ie trauaille sans fruit.
 Vn grand jarret de veau nageant sur vn potage,
 Vn gigot de mouton, vn cochon de bon âge,
 95 Vne langue de bœuf, deux ou trois saucissons
 Dans ce creux estomac, soufflez, sont des chansons.
 Vn flacon d'un grand vin, d'un beau rubis liquide,
 Si tost qu'il est passé laisse ma langue aride.
 Je la tire au dehors, le polmon tout pressé,
 100 Comme les chiens courants apres qu'ils ont chassé.
 Vn nouuel hipocras, ie veux dire Hipocrate,
 Qui la teste souuent de ses ongles se grate,
 Et pour gagner le bruit de fameux Medecin,
 Touche souvent du nez au bourlet d'un bassin,

83. RICHELET : *Reliqua*. Ce mot signifie *reste*.

101. FURETIÈRE : *Hypocras*. Espèce de breuvage délicieux qu'on fait d'ordinaire avec du vin, du sucre, de la canelle, du girofle, du zinzembre et autres ingrédients. Ménage approuve la conjecture de ceux qui dérivent *hypocras* d'*Hypocrate* comme ayant été l'inventeur de cette composition.

104. FURETIÈRE : On appelle aussi *bassin* de chambre un bassin creux propre à recevoir les excréments, particulièrement ceux des malades. On

105 Dit assez que ma faim est vne maladie ;
Mais il ignore encor comme on y remedie.
Ces discours importuns ne font que l'irriter.
Ie voy que c'est vn mal difficile à traiter.
Quand i'aurois aualé cent herbes, cent racines,
110 Receu vingt lauemens, humé vingt medecines
Qui me feroient aller, & par haut & par bas,
Ie me connois fort bien, ie n'en guerirois pas.
O que d'un bon repas la rencontre est heureuse !
Ne viendra-t-elle point ? depesche, paresseuse.

dit qu'il faut garder leurs bassins, pour dire qu'il faut faire voir leurs selles aux Médecins. — On met un *bourrelet* sur un bassin de chambre. Il est d'ordinaire garni de bourre. — ... dans un bassin, Des ragoûts qu'un malade offre à son médecin. (RÉGNIER, *Satyre IV.*) — Cf. vers 873.

SCENE QUATRIESME.

FRIPESAVCES. PHENICE.

FRIPESAVCES.

115 Descouure donc ce plat que tu caches si bien.

PHENICE.

Escoute moy deuant, ou bien tu ne tiens rien.
 Il faut estre attentif sur un fait qui nous touche,
 Tu dois ouurir l'oreille auant qu'ouurir la bouche.

FRIPESAVCES.

Je puis en t'escoutant les ouurir toutes deux.

PHENICE.

120 Escoute seulement.

FRIPESAVCES.

Que ie suis malheureux !
 Donne vn peu de matiere à ma faim qui s'irrite.

PHENICE.

Tu ne mangeras point, qu'apres la chose dite.
 Tu sçay que soupirant sous de seueres loix
 Nostre ieune Orpheline est reduite aux abois ;

115. *Indication de scène* : Phénice est revenue, porteuse d'un plat couvert.

124. FURETIÈRE : *Orphelin*. Enfant mineur qui a perdu son père.

125 Et n'ose contredire à Manille sa mere,
 Qui la veut marier par vn ordre seuere ;
 Qu'elle pleure tousiours son rigoureux destin.

FRIPESAVCES.

Moy ie n'en pleure pas, on y fera festin.

PHENICE.

Escoute ! ô qu'vn yurongne est vne chose estrange !

FRIPESAVCES.

130 Mais tu parles tousiours, & iamais ie ne mange,
 Ie pourrois t'escouter & macher doucement.

PHENICE.

Tu macheras apres, escoute seulement.
 Tu sçay que cette fille à bon droit affligée
 Par inclination est ailleurs engagée.

FRIPESAVCES.

135 Tant pis.

PHENICE.

Et qu'elle attend son Lisandre aujourd'huy,
 Pour apporter de l'ordre à ce pressant ennuy :
 Il faut aller servir cette pauvre innocente.

FRIPESAVCES.

Mais la faim dont i'enrage est encor plus pressante.
Il veut toucher au plat.

PHENICE.

Tout beau ! Faut-il souffrir qu'vn maistre de filoux

140 Malgré ses sentiments deuienne son espoux ?
 Et qu'un homme d'honneur, plus noble & plus sortable,
 En soit ainsi frustré ?

FRIPESAVCES.

Non, ie me donne au Diable.

PHENICE.

Toutefois le temps presse & ce sera demain
 Qu'elle sera forcée à luy donner la main ;
 145 Si Lisandre aduertý bien-tost par cette lettre,
 Pour rompre ce dessein, ne se vient entremettre.

FRIPESAVCES.

Mais comment fera-t'il ?

PHENICE.

Ie te diray comment.

FRIPESAVCES.

Dis donc. Ie n'en puis plus.

PHENICE.

Attends vn seul moment,
 Manille quelquefois escoute à cette porte.
 150 Tu sçais bien qu'Alcidor est Provençal.

FRIPESAVCES.

Qu'importe ?

PHENICE.

Quelques trois ans apres qu'ils furent mariez,
 Demeurans à Marseille, ils furent conuiez

Par la serenité du plus beau jour du monde,
 D'aller dans vn Esquif prendre le frais sur l'onde.
 155 Manille par foiblesse esuita le malheur,
 Pour estre sur la mer sujette aux maux de cœur,
 Mais son mary s'embarque avecque la brigade,
 Qui pensoit s'esgayer tout au long de la rade :
 Il y porte son fils qu'il ne pouuoit quitter,
 160 Et dont l'âge à deux ans à peine eust pû monter ;
 Et laisse sur le bord sa tres-chere Manille,
 Qui donnoit à tetter à Lucinde sa Fille.
 Ceux qui s'estoient commis à ce fier élément
 Veirent vn temps si beau changer en vn moment :
 165 Leur Esquif fut bien loin poussé d'vn vent de terre,
 Il fit vn grand orage, il fit vn grand Tonnerre,
 Et mal-traitez ainsi du soir iusqu'au matin,
 Le jour les fit trouuer proches d'vn Brigantin :
 C'estoient des escumeurs, des Turcs, qui les surprirent,
 170 Et quelque temps apres en Alger les vendirent ;
 Et nous sceumes l'estat de leur captiuité,
 D'vn de ces prisonniers qui s'estoit racheté.
 Mais en quatre ou cinq ans comme on a pû connoistre,
 Ils ont changé de ville, ils ont changé de maistre.
 175 Et le malheur est tel, que depuis quatorze ans,
 Manille ne sçait plus s'ils sont morts ou viuants.
 Si Lisandre arriué, comme vn forçat s'habille

155. RICHELET : *Foiblesse*. Le peu de force et de vigueur d'une personne.

157. FURETIÈRE : *Brigade*. Ce mot se dit aussi quelquefois dans le style badin et enjoué, et signifie une troupe de plusieurs personnes. — Quelqu'un de sa brigade. (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, III, VI.)

169-170. C'est qu'en fait d'aventure il est très ordinaire De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire, Puis être à leur famille à point nommé rendus Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus. (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, IV, I.)

177. Comme un forçat, c'est-à-dire comme un captif « forcé » de ramer

Et se vient presenter au logis de Manille,
 Et bien instruit par toy, luy fait certains recits,
 180 Qui pourra l'empescher de passer pour son fils ?
 L'autre âgé de deux ans fut pris dans cette barque.

FRIPESAVCES.

Son vray fils sur son corps peut auoir quelque marque
 Qu'elle ne verroit pas sur cet autre.

PHENICE.

Point, point,

185 Nous sommes fortement assurez sur ce point,
 Manille a dit cent fois qu'elle verroit parestre
 Son fils deuant ses yeux sans le pouuoir connestre.

FRIPESAVCES.

Et ce fils retrouué, qu'on estimoit perdu,
 Rompra-t-il aisément cet himen pretendu ?
 Manille au Capitan sa parole a donnée.

PHENICE.

190 Il fera tout au moins differer l'Himenée ;
 Et nous trauaillerons apres ce bel effet,
 Afin que le traité soit rompu tout à fait.

FRIPESAVCES.

La fourbe est excellente & bien imaginée :
 Et pourueu seulement qu'elle soit bien menée,
 195 A ton honneur, Phenice, elle reüssira.

sur les galères barbaresques. Voir les caleçons et le bout de chaine du vers 1283.

182-186. Devez-vous pas savoir Qu'il estoit fort petit alors qu'il l'a pu voir ? (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, IV, 1.)

PHENICE.

A son gré là dessus, le Ciel disposera,
 C'est à toy seulement d'instruire bien Lisandre,
 Et le bien conseiller sur l'habit qu'il doit prendre :
 Et sur ce qu'il doit dire, afin qu'à la maison,
 200 Il passe pour Sillare avec quelque raison.
 Il doit adroitement debiter ses voyages,
 Despeindre les païs, les citez, les passages,
 Les mœurs des habitans qu'il aura frequentez,
 Les noms des mescreans, les noms des racheptez.

FRIPESAVCES.

205 l'entends bien tout cela, laisse, laisse moy faire,
 Il sçaura sur ce point ce qu'il est nécessaire :
 Beuuant vison visu d'vne bonne façon,
 Comme vn sçauant Docteur ie luy feray leçon.
 Montre donc ce paquet.

PHENICE.

La despence est fermée,
 210 Et ie n'ay que ce plat pour ta gueule affamée :
 Mais fay bien ton message & quand tu reuuiendras,

201. FURETIÈRE : On dit aussi simplement qu'un homme *débile* bien pour dire qu'il dit bien ce qu'il dit, qu'il fait bien un conte, une histoire. — Cf. MOLIÈRE, *L'Étourdi*, IV, 1 et II.

202. Mais le nom des pays où j'auray pu les voir ? (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, IV, 1.)

207. RICHELET : *Vison visu*. C'est à dire vis à vis. Elle est toute vison-visu de mon logis. — HUGUET, *Glossaire du dix-septième siècle* : Ils sont logés vison visu. (LA FONTAINE, *La Coupe Enchantée*, sc. VI.)

209. FURETIÈRE : *Dépense* ou Gardemanger est un lieu proche de la cuisine, où on serre les provisions de la table, et ce qui y sert ordinairement. — Cf. vers 230.

FRIPESAVCES.

Ouy, ouy, mais de tels mets ne me contentent pas,
N'as-tu rien que cela ? la pance est bien remplie,
Lors que l'on a le bien d'aualer vne oublie.

PHENICE.

215 Va, tu feras tantost vn solide repas :
Mais ne retarde plus, diligente tes pas :
Sers bien ces deux Amants, il faut que je t'en presse,
Le crains beaucoup pour eux.

FRIPESAVCES.

Tu crains que ie n'engraisse.

PHENICE.

220 Lescher encor le plat ! n'as-tu pas acheué ?
Va-t'en trouuer Lisandre, il doit estre arriué.
Trauaille à destourner le sort qui le menace,
Tu sçais bien le logis, il descend à la place.

FRIPESAVCES.

225 Je sçay bien, ie sçay bien, à la place Maubert.
Pour le moins si la faim ne me prend pas sans vert
A moitié du chemin,

214. FURETIÈRE : *Oublie*. Pâtisserie ronde, délicate et cuite entre deux fers.

224. FURETIÈRE : Jouer au verd. Sorte de jeu d'enfants ou de jeunes personnes, dans lequel ceux qui jouent s'engagent à avoir toujours sur eux quelque feuille de verd cueilli de la journée, et où chacun tâche de surprendre son compagnon dans un temps où il n'en a point. De là vient qu'on dit figurément Prendre quelqu'un sans verd, pour dire le prendre au dépourvu. — C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans verd. (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, III, IV.) — Cf. LA FONTAINE, *Ragotin*, I, I, III, IX ; *Je vous prends sans verd*, sc. V, VI, VIII, IX, X, XI, XVI.

PHENICE.

Tréue de raillerie.

FRIPESAVCES.

Ou si ie ne m'arreste à la Rotisserie
Dont l'odeur pour mon nez est vn secret aimant,
Ce papier trouuera Lisandre & promptement.

PHENICE.

230 Va viste, ie te prie, & pour ta recompense
Le prendray quelque chose encor dans la despence.

FRIPESAVCES.

Va donc mettre à l'escart quelque chose de bon,
Quelque langue de bœuf, ou quelque gros jambon,
Quelque longe de veau, quelque grasse eschinée,
Qui me puissent aider à passer la iournée.

SCENE CINQVIESME.

LE CAPITAN. FRIPESAVCES. CASCARET.

LE CAPITAN.

235 Hola, ho, Bourguignon, Champagne, le Picard,
Le Basque, Cascaret,

FRIPESAVCES.

Tirons nous à l'escart,
Voicy ce Capitan, qui fait trembler la Terre,
Et qui parle si haut qu'il semble d'un Tonnerre.

LE CAPITAN.

Las-d'aller, Triboulet, où sont tous mes valets?

CASCARET.

240 Ils sont sur les degrez de la Cour du Palais.

LE CAPITAN.

Je ne suis point seruy, toute cette canaille
Se cache au cabaret, ainsi que Rats en paille.
Hola! qu'on vienne à moy.

CASCARET.

Que vous plaist-il, Monsieur?

235. Hola mes gens! mon train! ô les doubles Coquins... (SCARRON, *Dom Jabbet d'Arménie*, II, 1.)

239. Et là furent reconfortez de leur malheur par les bonnes paroles d'ung de leur compagnie nommé Lasdaller. (RABELAIS, I, xxxviii.) — LE ROUX, *Dictionnaire Comique*: Un Las d'aller. C'est un fainéant, un paresseux, qu'on a de la peine à faire travailler.

240. FURETIÈRE: *Degré*. Escalier qui sert à monter et descendre. Est aussi chaque marche d'un escalier. — Pour bien entendre cette plaisanterie, il faut savoir que du temps de l'auteur, les degres de la Cour du Palais étaient le lieu où s'assembaient les valets sans condition et qui cherchaient des Maîtres. (Note des fr. PARFAICT, t. VIII, article sur *Le Parasite*.)

LE CAPITAN.

Où sont tous ces coquins ? i'enrage de bon cœur,
 245 Ils ne respondent point lors que ie les appelle.

CASCARET.

Monsieur,

LE CAPITAN.

Je leur rompray quelque iour la ceruelle :
 Où sont tes compagnons qui ne me suiuent point ?

CASCARET.

L'vn racoutre ses bas & l'autre son pourpoint,
 Et nul n'a de souliers, car vostre seigneurie
 250 N'a passé de trois mois par la sauatterie ;
 Elle y deuroit aller.

LE CAPITAN.

Je veux auparauant,
 Afin que vous ayez de bon cuir de Leuant,
 Aller prendre Maroc, Alger, Tunis, Biserte,
 Et quelqu'autre païs dont i'ay iuré la perte,
 255 Et nous aurons alors d'assez bons maroquins,

FRIPESAVCES.

Pour te sangler le nez ?

LE CAPITAN.

Pour chausser des coquins.

FRIPESAVCES.

S'ils ont durant ce temps à battre la semelle,

Qu'ils se tiennent bien gays, leur attente est fort belle.

CASCARET.

Monsieur, en attendant, irons nous tout nuds pieds ?

LE CAPITAN.

260 Je voudrois que ces gueux fussent estropiez.

CASCARET.

Et du linge, Monsieur ?

LE CAPITAN.

 J'iray prendre la Chine ;
Il y croit du cotton dont la toile est bien fine.

CASCARET.

Monsieur, auant ce temps, il seroit à propos
De nous donner du lin.

LE CAPITAN.

 Ayons quelque repos.

265 Mes barbes, mes genets, ont-ils eu de l'auaine ?
C'est mon soin principal.

CASCARET.

 C'est ta fièvre quartaine.

Il n'a iamais nourry qu'un bidet & qu'un chien.

265. FURETIÈRE : *Barbe* se dit d'un cheval de Barbarie qui a une taille menue et légère, et les jambes déchargées. — *Genêt*. Espèce de cheval venant d'Espagne, qui est de petite taille, mais bien proportionnée.

266. FURETIÈRE. On dit proverbialement *Vos fièvres quartaines* quand on veut faire une imprécation contre quelqu'un. — RICHELET : *Quartaine*. Ce mot ne se dit qu'au féminin en parlant de la fièvre quarte, et toujours en forme d'imprécation. — Si vous y manquez, votre fièvre quartaine. (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, IV, VI.) — Cf. vers 1024 et 1702.

LE CAPITAN.

Tu dis ?

CASCARET.

Que le bidet sur tout se porte bien.

LE CAPITAN.

Ce petit animal est vne aimable beste ;

270

On le pourroit monter mesme en vn iour de feste.

CASCARET.

Ma foy sur vn baudet on seroit mieux monté.

LE CAPITAN.

Comment ?

CASCARET.

Qu'il n'est pas bon quand il fait bien crotté.

LE CAPITAN.

Mais durant les beaux iours il fait rage en campagne,
Il part bien de la main.

CASCARET.

Ouy, comme vne montagne.

LE CAPITAN.

275 I'en ay bien refusé près de deux cens escus.

274. FURETIÈRE : *Main*, en terme de manège signifie les pieds de devant du cheval. Un cheval qui est bien *dans la main* est celui qui obéit à la main, qui répond à la main du cavalier. Faire partir un cheval *de la main*, c'est le pousser de vitesse ; et un beau partir de la main se dit de la course qu'on lui fait faire sur une ligne droite.

CASCARET.

Environ quinze francs.

LE CAPITAN.

Quoy ?

CASCARET.

L'on les offre & plus.

FRIPESAVCES.

O les plaisants faquins ! ce Dialogue est drole.

LE CAPITAN.

Il te reste beaucoup de ma demy pistolle.
Va-t'en donc à la Halle & m'achepte à manger.

FRIPESAVCES.

280 Je croy qu'il dit cela pour me faire enrager :
Il va bien-tost disner, il faut que ie le suiue.

LE CAPITAN.

Que nous ayons sur tout la chataigne & l'oliue.

FRIPESAVCES.

Il vaudroit mieux auoir quelque bon Aloyau.

LE CAPITAN.

285 De ces prunes aussi, qui laissent le noyau.
Mais arreste, voila l'escuyer de Lucinde.

285. *Indication de scène* : Le Capitan aperçoit Fripesauces, qui jusqu'alors s'était dissimulé.

FRIPESAVCES.

Qu'il a l'estomac hault, que n'est-il vn coq d'Inde !
 le l'irois attaquer encor qu'il fut bardé.

LE CAPITAN.

Le pauuret a fremy quand ie l'ay regardé :
 Hola, maistre d'Hostel.

FRIPESAVCES.

Vostre Grandeur m'honore.

LE CAPITAN.

290 Que fait donc ta maistresse ?

FRIPESAVCES.

Elle dormoit encore,
 A l'heure que ie suis sorty de la maison.

LE CAPITAN.

C'est bien fait qu'elle dorme, elle a bonne raison.
 Auant que nous entrions sous les loix d'Himénée,
 Elle peut bien dormir la grasse matinée ;
 295 Pour auoir le teint frais, le visage arrondy,
 La gorge ferme & pleine & le sein rebondy.
 Car elle est destinée, ainsi qu'on le remarque,
 Pour estre en peu de temps vn morceau de Monarque,
 Et si tout l'Vnivers mesme n'est en erreur,

287. DICT. DE L'ACADÉMIE : *Barde*. Armure de cheval faite de lames de fer pour luy couvrir le poitrail et les flancs. On appelle figurément *barde* une tranche de lard fort mince de laquelle on couvre des chapons, des gelinottes, des cailles et autres oiseaux si gras qu'ils n'ont pas besoin d'estre lardez. — Cf. vers 1394.

300 D'un homme qui vaut bien trois fois un Empereur.
 Je m'en allois la voir, cette belle assassine.

FRIPESAVCES.

Pour aujourd'hui, Monsieur, elle prend médecine.
 Toutefois,

LE CAPITAN.

En ce cas, il s'en faut bien garder.
 Je vy pour la servir, non pour l'incommoder.
 305 Ne luy parle-tu point par fois de mes prouesses ?
 Dis-le moy.

FRIPESAVCES.

Non, Monsieur, mais bien de vos largesses,
 Car elle sçait assez vos glorieux exploits.

LE CAPITAN.

Tu te souviens toujours du quart d'escu de poids :
 Attendant le disner il faut que ie te die
 310 Si j'ay le bras bien ferme & l'ame bien hardie ;
 Il faut qu'en peu de mots ie te face sçavoir
 Si dans un beau combat j'ay bien fait mon devoir.

FRIPESAVCES.

Tout ce qu'il vous plaira.

301. FURETIÈRE : *Assassin* se dit encore au figuré et dans le style comique de tout ce qui a assez de charmes pour causer de la langueur et pour faire mourir d'amour. — Que dit-elle de moy, cette gente assassine ? (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, I, v.)

302. La belle est dans le lit, et ne peut vous parler. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, III, ix.)

308. FURETIÈRE : On dit qu'une pistole *pèse*, quand elle a le *poids* requis par l'Ordonnance du pays. — Cf. vers 357 : ... si ce quart d'escu pèse.

LE CAPITAN.

Escoute des merueilles.

FRIPESAVCES.

Pour obliger mon ventre afflige mes oreilles.

LE CAPITAN.

315 Contre le Preste-jan venant de batailler,

FRIPESAVCES.

O que ces longs discours me vont faire bailler !

LE CAPITAN.

P'allay faire trembler plus de quatre Couronnes.

CASCARET.

O qu'il est en humeur de t'en donner de bonnes !

LE CAPITAN.

320 Ce bras fut affronter cinq ou six Roitelets,
Et leur tordit le col ainsi qu'à des poulets.
Monbaze, Soffola, de mesme que Melinde,
Se virent desolez pour l'amour de Lucinde.
Sur le bruit que son pere en ces lieux fut traîné,
D'aller rompre ses fers ie fus déterminé.

315. FURETIÈRE : *Le Preste ou Prestre Jan*. On appelle ainsi l'Empereur des Abyssins parce qu'autrefois les Princes de ce Pays étaient effectivement Prêtres et que le mot Jean en leur langue veut dire Roi. — Interprétation d'ailleurs fantaisiste. *Preste Jan* viendrait de *Pharas ta Jan*, sens littéral : lion sur cheval. (BERNARDIN, *Hommes et mœurs au XVII^e siècle, Zaïa-Christ.*)

321. DICT. DE TRÉVOUX : *Monbaza*, ville d'Afrique ; c'est la résidence du roi de Mélinde. Elle est située sur la côte orientale de l'île de Monbaza. — *Sofala*. Nom d'une ville de la côte orientale des Cafres, dans la Basse Ethiopie. Elle est capitale du royaume de Sofala, et située sur une petite île près de l'embouchure de la rivière de Zambèze. — *Mélinde*, nom d'une ville de l'Ethiopie. Elle est située sur la côte du Zanguebar.

FRIPESAVCES.

325 Quelle obligation pour vn si beau voyage !

CASCARET.

Il se rit de mon Maistre, & i'en creue de rage.

LE CAPITAN.

Tout cela n'a pû plaire à ce cœur sans pitié;
le n'ay pû iusqu'icy gagner son amitié.

FRIPESAVCES.

330 Je ne croy pas, Monsieur, qu'elle soit si cruelle,
Quand vous aurez couché quatre nuits avec elle.

LE CAPITAN.

D'vn autre exploit encor tu seras estonné.

FRIPESAVCES.

Mais ne disnez vous point ? voila Midy sonné.

LE CAPITAN.

Tu ne veux pas entendre vn exploit admirable ?

FRIPESAVCES.

335 Monsieur, il seroit temps de s'aller mettre à table,
Je sçay bien que chez vous, vous avez de bon vin.

LE CAPITAN.

Tu boirois de bon cœur.

FRIPESAVCES.

Vous parlez en Devin.

LE CAPITAN.

Escoute encore vn peu.

FRIPESAVCES.

Monsieur, le temps me presse.

LE CAPITAN.

Fay moy toujourns service aupres de ma Maistresse,
 le te feray present d'vn pot dont ie fais cas.

FRIPESAVCES.

340 Sera-t-il bien garny ?

LE CAPITAN.

Garny ? de taffetas.

FRIPESAVCES.

Ce n'est donc pas vn pot pour mettre à la cuisine ?

LE CAPITAN.

Ce pot est vn armet d'vne estoffe bien fine ;
 le veux d'vn Corselet encor te regaler,
 Comme d'vn coutelas qui sifle parmy l'air,
 345 Et tranche en deux les Sphinx, les Hydres, les Chimeres.

339-350. FURETIÈRE : Pot, en termes de guerre, est une sorte de morion ou salade qui ne couvre que le haut de la tête. — RICHELET : Ce mot se dit généralement pour marquer quelque sorte de vase de terre, de faïance, ou de verre, propre à contenir quelque liqueur, ou quelque autre chose.

FRIPESAVCES.

Ha ! ces armes, Monsieur, ne me conuiennent gueres.
 Je ne voudrois m'armer qu'aucc vn corselet
 Qui fut fait de la peau d'vn gras cochon de laict,
 Et pour estre coëffé selon ma fantaisie,
 350 Je voudrois pour mon pot, vn pot de maluoisie ;
 l'en remplirois vn verre aussi long que mon bras,
 Qui pour fendre les airs seroit mon coutelas.

LE CAPITAN.

Je t'entends à ces mots, & veux en diligence
 Adjouter quelque chose à cette intelligence.
 355 Tien, voila dequoy boire au prochain Cabaret.

FRIPESAVCES.

O le cœur magnifique.

LE CAPITAN.

Et de plus, Cascaret,

FRIPESAVCES.

O qu'il est liberal, si ce quart d'escu peze.
 Mais ie croy qu'à la fin de cette parantaise,
 Je doy sur nouveaux frais auccque son valet,
 360 Par son commandement prendre pinte au colet ;
 l'auray de la vigueur pour acheuer ma course.

LE CAPITAN.

Enten-tu ?

360. Fais, dis-je, que mon coquin de fils prenne un verre au colet.
 (CYRANO DE BERGERAC, *Le Pédant joué*, IV, IV.)

CASCARET.

Ouy, Monsieur.

LE CAPITAN.

Qu'il boiue, & sur ma bourse.

FRIPESAVCES.

Nous boirons donc, Monsieur ; mais à vostre santé.

LE CAPITAN.

Beuvez premierement à ma Diuinité :

365 A la belle Lucinde, à cette jeune Aurore,
Dont vn petit Soleil dans peu se doit esclore,
S'il faut que ie l'espouse, & qu'enfin sa rigueur
Cesse de rebuter les offres de mon cœur.

Le Capitan seul.

370 Sans doute Cascaret en vuidant les bouteilles,
Va de ce Parasite apprendre des nouuelles ;
Car ce petit fripon sçait naturellement
Tirer les vers du nez assez adroitement.
Ie sçauray si Lucinde : Ha ! ie voy cette belle,
Elle sort du logis, Phenice est avec elle.

369-370. Voir, au sujet de la rime, la note aux vers 1203-1204.

SCENE SIXIESME.

LE CAPITAN. LVCINDE. PHENICE.

LE CAPITAN.

375 OÙ portez vous ainsi les Graces, les Amours,
Et toute la clarté qui fait mes plus beaux iours ?

LVCINDE.

Monsieur, dans ce manchon ie ne porte qu'un liure.
O l'importun fâcheux, que le Ciel m'en deliure !

LE CAPITAN.

N'auray-je pas l'honneur d'accompagner vos pas ?

LVCINDE.

380 Non, Monsieur, point du tout, ou bien ie ne sors pas.

LE CAPITAN.

De grâce permettez.

LVCINDE.

Non, i'y suis resoluë.

LE CAPITAN.

Vous le commandez donc de puissance absoluë.

LVCINDE.

Monsieur, ie vous en prie.

LE CAPITAN.

Hé, Madame, pourquoy?

LVCINDE.

Vous perdez vostre temps en l'employant pour moy,
Ie vous l'ay déjà dit.

LE CAPITAN.

385 O miracle des belles,
Nous vaincrons par nos soins ces rigueurs naturelles,
Nous en viendrons à bout.

LVCINDE.

Ce ne sera iamais.

LE CAPITAN.

En voudriez vous iurer?

LVCINDE.

390 Ouy, ie vous le promets ;
Et que vous auez beau solliciter ma mere.
Tous ces commandemens ne sont qu'une chimere!
Vous ne m'obtiendrez pas ; on me verra deuant
Espouser de bon cœur la mort, ou le Couuent.

392. FURETIÈRE : *Couvent*. On disait autrefois *Convent*, comme on le prononce encore dans les dérivés. L'Académie et Vaugelas veulent qu'on écrive *Convent*, parce qu'il vient du mot latin *Conventus*, en prononçant pourtant *Couvent*.

LE CAPITAN.

Mais que vous ay-je fait pour m'estre si contraire ?

LVCINDE.

Rien que m'importuner, & rien que me desplaire.

LE CAPITAN.

395 Cruelle, cét orgueil vn iour s'abaissera.

LVCINDE.

Adieu, ie vous ay dit tout ce qu'il en sera.

LE CAPITAN.

Vn mot, ie te veux faire vn present bien honneste.

PHENICE.

Monsieur, tous vos discours me font mal à la teste.

LE CAPITAN.

Si tu me veux seruir ie te feray du bien.

PHENICE.

400 Vous le dites assez, mais vous n'en faites rien.

LE CAPITAN.

Vne Voiture vient dont ie feray largesse.

396. *Indication de scène* : Lucinde sort. — Le Capitan, à Phenice, restée seule.

400. Vous estes de l'humeur de ces hommes d'espée Que l'on trouve toujours plus prompts à dégaisner Qu'à tirer un teston s'il le falloit donner. (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, III, IV.)

401. ACAD. : *Dont* s'emploie aussi quelquefois au lieu de *par lequel*. — Je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. (MOLIÈRE, *Don Juan*, I, II.)

PHENICE.

Vous me ferez, au moins, gronder par ma Maistresse.
Adieu.

LE CAPITAN.

Voila comment ie trauaille sans fruit.
Lucinde me dedaigne, & le reste sensuit.

FIN DV PREMIER ACTE.

402. ACAD. : *Au moins, du moins*. Sorte de conjonction qui sert à marquer quelque restriction dans les choses dont on parle. — LITTRÉ : *Au moins* signifie quelquefois *sur toutes choses*.

History

The first part of the book is devoted to a general history of the country.

History

The second part of the book is devoted to a general history of the country.

This section is devoted to a general history of the country.

The third part of the book is devoted to a general history of the country.

The fourth part of the book is devoted to a general history of the country.

The fifth part of the book is devoted to a general history of the country.

The sixth part of the book is devoted to a general history of the country.

The seventh part of the book is devoted to a general history of the country.

The eighth part of the book is devoted to a general history of the country.

The ninth part of the book is devoted to a general history of the country.

The tenth part of the book is devoted to a general history of the country.

The eleventh part of the book is devoted to a general history of the country.

The twelfth part of the book is devoted to a general history of the country.

The thirteenth part of the book is devoted to a general history of the country.

The fourteenth part of the book is devoted to a general history of the country.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LISANDRE.

405 Enfin, voicy l'endroit où Lucinde demeure,
Et ie la reuerray possible dans vne heure :
Ie reuerray les yeux dont ie fus enflâmé,
Et cette bouche encor par qui ie fus charmé,
Cét Oracle d'Amour, cette bouche de rose,
410 Qui toujours adoucit les loix qu'elle m'impose.
Ie baisera sa main qui dans ce qu'elle escrit,
Par des traits si charmants marque son bel esprit ;
Mais si faut-il encor relire cette lettre,
Si le temps & l'Amour me le peuuent permettre ;
415 Elle presse si fort mon amoureux desir,
Qu'il ne me reste pas vn moment de loisir.

LETTRE DE LUCINDE A LISANDRE.

Venez en diligence, & parlez à Phenice,
Qui vous descourrira l'estat de nostre sort :
Nous n'auons plus d'esper qu'en vn seul artifice,
420 Où Lisandre seruira fort ;
Mais qu'il manque ou qu'il reüssisse,
Mon amour ne craint rien, non pas mesme la mort.

Lucinde, si i'entends la voix de cet Oracle,
Nous sommes trauersez par quelque grand obstacle.

424. RICHELET : *Traverser*. Empêcher, mettre obstacle. — Mon rival en tout cas ne peut me traverser. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, III, IV.)

- 425 Notre heur est retardé par quelque empeschement,
 Mais il faudra le vaincre ou mourir promptement.
 Rien ne diuertira mon amoureuse enuie,
 L'obtiendray cette Belle ou ie perdray la vie.
 O que ie suis à plaindre en mon sort amoureux !
- 430 Le vy dessous le joug d'un pere rigoureux
 Qui ne sçauroit respondre à mon ardeur extrême,
 Qui veut que i'estudie, & n'entend point que i'ayme.
 Lucinde d'autre part, tremble sous vne loy,
 Qui la rend pour le moins esclaué autant que moy.
- 435 En ses desirs secrets, elle craint vne mere,
 Qui ne luy parle point qu'avec vn front seuer ;
 Qui l'obserue sans cesse, & la suit en tous lieux,
 Et qui pour la garder voudroit auoir cent yeux.
 De m'aller descourir, cette femme chagrine
- 440 Ne rebuttera pas ma naissance & ma mine.
 Possible suis-ie fait à ne desplaire pas :
 Mais comme l'on en vse en de semblables cas,
 Sans doute elle voudra faire parler mon pere,
 Et Dieu sçait quels seront ses transports de colere :
- 445 Cet esprit rude, auare, actif pour amasser,
 De nourrir vne bru se veut long-temps passer.
 On le fera cabrer luy portant ces paroles,
 Il me fera soudain retourner aux escoles,
 Ie seray trop heureux, s'il ne me frape pas.
- 450 Mais quel homme indiscret accompagne mes pas,
 Et me suiuant m'escoute en posture plaisante.

427. TRÉVOUX : *Divertir*. Détourner quelqu'un, le distraire de son dessein, de son entreprise. — Toute une légion de rivaux de sa sorte Ne divertirait pas l'amour que je vous porte. (CORNEILLE, *Mélite*, II, VIII.)

444. Dieu sçait quelle tempeste alors esclatera. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, I, II.)

SCENE SECONDE.

PERIANTE. LISANDRE.

PERIANTE.

Vn qui ne te craint guere.

LISANDRE.

Ha ! c'est toy, Periante,
Que fay-tu dans Paris, qui te croiroit icy ?

PERIANTE.

I'y suis depuis trois iours, & le Preuost aussi.

LISANDRE.

455 Qui ?

PERIANTE.

Lucile.

LISANDRE.

Mon Pere ! ô le malheur estrange !

PERIANTE.

D'où vient que là dessus le visage te change ?
Je voy bien que Lisandre est party sans congé ;
Lucile n'en sçait rien.

LISANDRE.

Non, tu l'as bien jugé,
Je craindray qu'à mes yeux à toute heure il se montre.

PERIANTE.

460 Ne va pas au Palais, si tu crains sa rencontre.
Il plaide en cette ville.

LISANDRE.

Ha ! ie sçay ce que c'est,
Et i'y suis arriué pour vn autre interest.

PERIANTE.

Seroit-ce point pour voir cette agreable fille,
De qui tu m'as parlé ? sa mere a nom Manille ?

LISANDRE.

465 Ouy, c'est pour cela mesme.

PERIANTE.

Ha ! ie m'en doutois bien ;
Elle ne te hait pas ; mais quoy, tu ne tiens rien,
Si tu pretendes au moins l'auoir en mariage.

LISANDRE.

Cher amy, que dis-tu ? ne tiens pas ce langage,
C'est blesser mon amour, & sa fidelité.

PERIANTE.

470 Quand ie te parle ainsi ie dis la verité,
Tu n'y dois plus penser.

LISANDRE.

Tréue de raillerie.

PERIANTE.

Enfin c'est au plus tard demain qu'on la marie ;
 Tout le monde le sçait, les voisins me l'ont dit.

LISANDRE.

Dieux ! ie suis tout confus ! ie suis tout interdit.
 475 Lucinde m'escrit-elle vne si belle lettre,
 Où son affection me semble tout promettre,
 Et doit iusqu'à la mort me conseruer sa foy,
 Pour me faire venir, & se moquer de moy ?

PERIANTE.

Possible elle a voulu, comme elle est fort discrete,
 480 S'excuser de la chose auant qu'elle fut faite,
 Degager sa parole, & te dire comment
 On la va marier sans son consentement.

LISANDRE.

O noire perfidie avec art desguisée !
 Mon esperance ainsi seroit donc abusée ?
 485 Comment tant de souûpirs & de pleurs confondus
 En seruant sa beauté seroient des soins perdus ?
 Ha ! que viens-tu de dire ! ha ! que viens-ie d'entendre !
 O perfide Lucinde ! ô malheureux Lisandre !
 O Cieux ! quelle iniustice & quelle trahison !

PERIANTE.

490 Perdant cette Beauté, ne perds pas la raison.

485. FURETIÈRE : *Confondre* signifie mêler deux ou plusieurs choses ensemble.

LISANDRE.

O malheureux voyage ! ô fatale arriuéé !

PERIANTE.

Vne femme perduë, vne autre est retrouvée.

LISANDRE.

O ! d'vn si lasche tour a-t-on iamais parlé ?

PERIANTE.

495 Veux-tu pour t'en vanger deuenir tout pelé,
Laisse en paix tes cheveux ; cette belle moustache
N'a point pour ce sujet merité qu'on l'arrache.

LISANDRE.

Lucinde se marie ? ha ! c'est trop discourir,
C'est trop, c'est trop parler, il est temps de mourir.

PERIANTE.

Tout beau, tout beau, Lisandre.

LISANDRE.

500 Il faut que tout mon sang marque son iniustice ;
Il faut que ie perisse,
De ce fer à ses yeux ie veux m'assassiner.

PERIANTE.

Mais plutost sans la voir tu dois t'en retourner ;
Tu sçais que tous les iours on peut prendre le coche.

495. FURETIÈRE : On appellait aussi autrefois moustache les cheveux qu'on laissait croître et pendre à côté des joues. Les hommes portaient autrefois une longue moustache du côté gauche.

LISANDRE.

O trop lâche inconstance ! ô trop honteux reproche !
 505 Mais encore de grace en flattant ma douleur,
 Aprens-moy qui profite ainsi de mon malheur ?
 Est-ce vn homme de cœur, d'esprit & de naissance ?
 Du quartier qu'il habite as-tu la connoissance ?

PERIANTE.

C'est un homme venu des païs estrangers,
 510 Qui dit qu'il a par tout affronté les dangers,
 Qu'il a suiuy la guerre en toutes les contrées ;
 En vn mot, vn mangeur de charettes ferrées.

LISANDRE.

Son nom ?

PERIANTE.

C'est Matamore.

LISANDRE.

Et son logis encor ?

PERIANTE.

Si i'ay bonne memoire il loge au Lion d'or,

512. FURETIÈRE : On appelle proverbialement *avaleur de charettes ferrées* un Fanfaron, un Capitan. — HUGUET, *Langage figuré* : Quelques braves soldats qui, avant le Combat et loin des ennemis, tranchent, comme on dit, les montagnes et mangent les charrettes ferrées (DU VAIR). Ces braves capitaines, en temps de paix, veulent être estimés des Achilles, des Hercules, et assis auprès de leurs dames, font à tout propos des rodomontades qu'on diroit à les ouïr parler qu'ils avaleroient des charrettes ferrées (*Le Courtisan à la mode selon l'usage de la cour de ce temps, 1625*). Un Fier à bras, un Rodomont, un vaillant, un fendant, mangeur de charettes ferrées (ETIENNE PASQUIER).

515 Car ce Balon enflé veut par gallanterie
Vn Lion pour enseigne en son Hostellerie.

LISANDRE.

Quand luy-mesme seroit ce Roy des animaux,
Il se peut assurer d'auoir part à mes maux :
Sans courir quelque risque il n'aura pas la joye
520 D'enleuer à mes yeux vne si belle proye.
Vn autre auroit ainsi le prix de mon amour ?
Il en perdra la vie, ou ie perdray le iour.

PERIANTE.

On dit qu'il bat le fer dans les meilleures sales.

LISANDRE.

N'importe, nous verrons avec armes esgalles.

PERIANTE.

525 On tient qu'il est adroit.

LISANDRE.

Mon bras l'esprouuera.

PERIANTE.

Mais il peut s'excuser.

LISANDRE.

Mais il desgainera.

515. HUGUET, *Glossaire : Galanterie*. Chose ou action dans laquelle il y a de l'élégance, de la bonne grâce. — Cf., dans des sens différents, vers 1003 et 1339.

523. Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, II.)

PERIANTE.

Il faudra l'auertir auant qu'on le menace
Qu'il court sur ton marché.

LISANDRE.

530 C'est assez qu'il le fasse.
Sans esclarcissement & sans plus de longueur,
Je m'en vay le chercher pour luy manger le cœur.

PERIANTE.

Le Facteur de Manille en nostre Hostellerie,
Auecque son Valet a fait grande frairie :
Ils y boiuent encor.

LISANDRE.

Mais quel est ce Facteur ?
Manille n'en a point.

PERIANTE.

535 Facteur, ou seruiteur,
C'est ce ventre affamé dont tu m'as dit merueilles,
Qui s'alterre tousiours en voidant les bouteilles,
Qui pourroit aualer vn bœuf en vn repas,
Et qui pour tout cela ne se souleroit pas.

531. TRÉVOUX : *Facteur*. Ce mot signifie celui qui est chargé d'une procuration qui lui donne pouvoir d'agir au nom d'un autre. — Cf. *Factotum*. ACAD. : Celui qui se mesle, qui s'ingère de tout dans une maison. OUDIN, *Curiosités françoises* : Un homme qui manie toutes les affaires d'une maison.

538. HUGUER, *Glossaire* : Souler. Rassasier avec excès, gorger de vin, de viandes. — Cf. vers 1428, 1738.

LISANDRE.

540 Le connois bien qui c'est ; quoy, ce gosier auide
Hante ce Capitan ? le traistre ! le perfide !

PERIANTE.

En passant aupres d'eux i'entendois leurs discours,
Ils parloient assez haut.

LISANDRE.

De quoy ?

PERIANTE.

De tes amours :

Et par leur entretien i'ay sceu ton arriuée,
Qui seroit, disoient-ils, vne vaine coruée.

LISANDRE.

545 Ha ! si ie puis iamais attrapper ce maraut,
Ie l'en remercieray, mais i'entend comme il faut.

PERIANTE.

Adieu, ton seruiteur.

LISANDRE.

Hé ! de grace, demeure.

PERIANTE.

Ie cours au Messager qui s'en va dans vne heure.

544. FURETIÈRE : *Corvée* se dit aussi par extension de toute peine, de toute fatigue, ou de tout travail de corps ou d'esprit qu'on se donne.

548. RICHELET : *Messager*. Celui qui porte des lettres et autres choses et va pour la commodité du public d'un certain lieu à un autre.

LISANDRE.

550 Amy, pour adoucir de si cruels tourmens,
Veuille encor me donner au moins quelques momens.
Demeure encore vn peu, voicy ce Parasite
Que ie m'en vais traiter en homme de merite.

SCENE TROISIÈME.

FRIPESAVCES. LISANDRE. PERIANTE.

FRIPESAVCES.

Ha ! vous voila, Monsieur, ie vous allois chercher
Pour vous dire trois mots.

LISANDRE.

Oses-tu m'aprocher ?

555 Peux-tu bien sans rougir montrer ce front infame,
Toy qui sur mon malheur es si digne de blâme ?
Traistre que mille fois i'ay sauué de la faim,
Tu m'as bien-tost vendu pour vn morceau de pain :
Ce fendeur de nazeaux, ce grand homme de guerre,
560 Qui sans les grands chemins, n'auroit ny prez, ny terre,
A depuis mon absence engraisié ton museau ;
Vous auez bec à bec mangé plus d'vn manteau :
Il s'est seruy de toy pour deceuoir Manille,
Et la porter si tost à luy donner sa fille :
565 Parasite sans cœur, sans amitié, sans foy,
Vn valet de bourreau vaut mieux cent fois que toy :
Il n'est pas si meschant, si perfide, & si traistre,
Il sert à la Iustice, il assiste son Maistre,
Mais toy plus inhumain, Ministre de malheur,
570 Tu trompes ta Maistresse, & tu sers vn voleur.
Ie te veux imprimer les marques de ma haine
Auec cent coups de pied.

556. FURETIÈRE : *Blâme*. Repréhension faite ou reçue pour quelque action honteuse ou criminelle.

562. Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau Dont le dessus servit à nous doubler la panse. (SAINT-AMANT, *Les Goinfres*.)

567 & *suiv.* : Oui, traître. C'est ainsi que tu me rends service ? (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, I, VIII.)

FRIPESAVCES.

N'en prenez pas la peine.

PERIANTE.

Ha! ne t'emporte point ainsi mal à propos.

LISANDRE.

575 Nul ne m'empeschera de luy casser les os,
De luy rompre les bras iusques à l'omoplatte,
Et les jambes encor, il sera cul de jatte :
Je veux pocher ses yeux, ie veux l'essoriller,
Le ietter à vau l'eau, le bouillir, le griller.

PERIANTE.

Et puis apres cela l'euuoyer aux galeres.

FRIPESAVCES.

580 Monsieur, sur ce papier deschargez vos coleres,
Elles s'apaiseront, vous ne me ferez rien :
Je voudrois que ma faim s'apaisast aussi bien.

PERIANTE.

Sans perdre plus de temps à luy chanter iniures,
Regarde ce papier, & prend bien tes mesures.

LISANDRE.

585 En suite, ie prendray le temps de l'espouster.

574. Quoy? châtier mes gens n'est pas en ma puissance? (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, III, iv.)

585. TRÉVOUX : *Epousseler* signifie aussi battre quelqu'un. Cette expression figurée n'est que populaire. -- Ouy da, très volontiers, je l'espousteray bien. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, v.)

FRIPESAVCES.

Vous y pourriez faillir, gardez de deschanter.

LISANDRE.

O lettre de Lucinde ! ô diuins caracteres !
 Si remplis d'esperance & d'amoureux mysteres !
 La consolation que ie reçois de vous
 590 Merite que cent fois ie vous baise à genoux.
 Amy, iusqu'au reuoir, ce que ie viens d'apprendre
 M'oblige à te quitter.

PERIANTE.

Adieu donc, cher Lisandre.
 Mais contre ce valet ne t'emporte donc pas.

LISANDRE.

J'aymerois mieux cent fois me donner le trespas,
 595 Puis qu'il m'a fait sçauoir cette bonne nouvelle.

FRIPESAVCES.

Sur le Pont d'Avignon, j'ay ouy chanter la belle.

586. FURETIÈRE : *Déchanter*. Se dédire, changer d'avis, d'opinion. — Tu vois qu'à chaque instant il te fait deschanter. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, III, 1.)

SCENE QVATRIESME.

LISANDRE. FRIPESAVCES.

LISANDRE.

Pardon, mon cher Amy, de grace embrasse moy.

FRIPESAVCES.

I'ay trop peu d'amitié, de memoire, & de foy.

LISANDRE.

Excuse des ardeurs qui n'ont point de pareilles.

FRIPESAVCES.

600 Laissez-là nostre nez, nos yeux & nos oreilles.

LISANDRE.

Approche, approche-toy.

FRIPESAVCES.

Les valets des filous
Seroient trop honorez de s'approcher de vous.

LISANDRE.

Il faut par des effets supprimer nos paroles ;
Tien, tien, pour t'apaiser, voila quatre pistoles.

FRIPESAVCES.

605 Quoy, pour tant de gros mots ? parlons de sens rassis ;

599. Il est vray, je t'ay dit de trop grosses injures. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, I, VIII.)

603 & 607. Mais que ces deux louis guérissent tes blessures. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, I, VIII.)

A quatre francs la piece il en faudroit bien six.
Il faut mieux compenser ces iniures atroces.

LISANDRE.

Nous les compenserons quand nous ferons les nopces.
Dy moy donc le secret dont on m'escrit icy.

FRIPESAVCES.

610 Ce Fort, quoy qu'assiégé, ne se rend pas ainsy.
Il faudra que i'en voye avecque mes besicles
La composition articles par articles.
Par vn certain secret qui n'a point de pareil,
Nous allons eluder Manille & son conseil,
615 Chasser le Capitan comme vn peteur d'Eglise,
Et vous loger chez nous sans aucune remise ;
Vous tiendrez aujourd'huy Lucinde entre vos bras,
Sa mere en le voyant ne s'en fâchera pas,
Et mesme en exprimant vostre ardeur mutuelle,
620 Vous pourrez librement vous baiser deuant elle.

LISANDRE.

O que tu me ravis par ces discours charmans !
Dis-tu la verité ?

FRIPESAVCES.

Creuez-moy si je ments :
Blessez-moy de cent coups, que le bourreau m'acheue,

614. HUGUET, *Glossaire* : Conseil se prend quelquefois pour resolution. Ne m'en parlez plus, le conseil en est pris. Je ne sais quel conseil prendre.

615. L'un avecque prudence au Ciel s'impatronise Et l'autre en fut chassé comme un peteur d'Eglise. (RÉGNIER, *Satire* XIV.)

616. ...De pouvoir hautement vous loger avec elle. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, 1.)

Mais si ie ne ments point il faut que ie me creue :
 625 Il faut que le cousteau, s'escrimant en amy,
 Fasse en la basse cour la saint Barthelemy :
 Que tout le poulailler se sente du carnage ;
 Que l'on defonce vn muid, que dans le vin ie nage,
 630 Que l'on n'espargne rien pour me rassasier,
 Que ie mange mon saoul, i'entend iusqu'au gosier,
 Que je ne fasse rien que sauts & que gambades,
 Qu'aller au cabaret, qu'aller aux promenades,
 Qu'on ne desserue point tant que ie mangeray,
 Ou'on ne m'esueille point tant que ie dormiray.

LISANDRE.

635 Tout cela t'est promis, dis-moy donc le mistere.

FRIPESAVCES.

Je veux qu'il soit escrit, & pardeuant Notaire.
 De plus, que si par fois on m'enuoye au marché,
 Pour le compte, iamais ie ne sois recherché,
 Quand bien ie ferrerois la mule.

LISANDRE.

Ouy dea, n'importe.

624. FURETIÈRE : *Crever* signifie aussi saouler, manger avec excès. Cette dernière expression est basse.

639. FURETIÈRE : On dit proverbialement *ferrer la mule* quand les valets ou commissionnaires trompent sur le prix des marchandises et les comptent plus qu'ils ne les avaient achetées. Ce proverbe vient d'une action que fit autrefois le Muletier de Vespasien, au rapport de Suétone, qui sous prétexte qu'une de ses mules était déferrée arrêta longtemps la litière de cet Empereur et par là fit avoir audience à celui à qui il l'avait promise moyennant quelque argent. — TRISTAN, *Le Page disgracié*, I, VII : Ce mesme Page mal conditionné qui m'avoit enseigné à jouer, m'avoit aussi appris à ferrer la mule : et je ne faisais guère de marché d'importance sans y gagner quelque pistole.

FRIPESAVCES.

640 l'entend que cela soit couché de bonne sorte.
 Ha! tout le sang me bout, ie sors presque des gons ;
 Voicy ce Capitan, ce mangeur de Dragons,
 Et qui si l'on en croit son discours ridicule,
 Aualeroit vn Diable ainsi qu'vne Pilule.

640. FURETIÈRE : *Coucher* signifie aussi comprendre dans un acte, dans un contrat.

641-644. On peut penser que ces quatre derniers vers doivent être mis plutôt dans la bouche de Lisandre.

SCENE CINQVIESME.

LE CAPITAN. CASCARET. LISANDRE. FRIPESAVCES.

LE CAPITAN.

645 Il t'a dit tout cela ?

CASCARET.

Ouy, tout de point en point.

LE CAPITAN.

Dis m'en la verité ?

CASCARET.

Monsieur, ie ne ments point.
Entre les deux treteaux, dés la quatriesme pinte,
Il m'a tout déclaré.

LE CAPITAN.

Mais parle moy sans feinte.

CASCARET.

Ie ne feins point du tout.

LE CAPITAN.

C'est vn conte inuenté.

647. RICHELET : *Tréteau*. C'est une manière de pied de bois qui soutient ordinairement les tables des cabarets où l'on vend en assiette, à pot et à pinte, d'où vient cette façon de parler : Etre entre deux tréteaux, c'est à dire, être toujours au cabaret et ne faire qu'ivrogner.

CASCARET.

650 Vn conte ? nullement.

LE CAPITAN.

Dis, dis la verité.
T'a-t-il absolument parlé de cette sorte ?

CASCARET.

Ouy, la peste m'estouffe, & le Diable m'emporte.

LE CAPITAN.

C'est assez.

FRIPESAVCES.

Escoutons, il parle à son valet.

LE CAPITAN.

Ha ! ie l'estrangleray de mesme qu'vn poulet,
655 Ce Guespin d'Orleans, ceste guespe importune,
Qui pense trauerser nostre bonne fortune.
Ce drosle voudroit faire vn hymen clandestin :
Ie luy veux d'vn regard foudroyer l'intestin,
Luy rompre le brechet, avec plus d'vne coste,
660 Et s'il respire encore,

LISANDRE.

Il compte sans son hoste.

653. *Indication de scène* : Lisandre et Fripesaulces entrent en scène, mais ne seront aperçus par Cascaret qu'au vers 671.

655. *FURETIÈRE* : *Guêpin*. Mot burlesque qu'on emploie quand on veut marquer qu'une personne est fine, adroite, rusée. On appelle ceux d'Orléans les Guêpins, à cause de leur langue médisante.

Nous verrons.

LE CAPITAN.

Pour montrer que mon cœur est sans fiel,
 Je le feray sauter iusqu'au cinquiesme Ciel :
 Afin qu'aux pieds de Mars, il luy demande grace
 D'auoir osé choquer vn Prince de sa race.

LISANDRE.

665 C'est trop, c'est trop souffrir.

FRIPESAVCES.

Vous l'avez entendu.

CASCARET.

Il faudroit bien le prendre, ou tout seroit perdu.
 Ces diables d'Escoliers portent tousiours la fronde
 Dont ils cassent la teste à quiconque les gronde :
 D'oreilles & de nez, ils font vn grand degast.

LE CAPITAN.

670 Il n'est point de Daudid pour vn tel Goliât.

CASCARET.

Monsieur, si c'estoit luy qu'ameine Fripesauce ?

LE CAPITAN.

Il apprendroit bien-tost à quel point ie me chausse.

662. Je te jetteray par dessus les Alpes qui partissent l'Allemagne.
 (LARIVEY, *Le Fidèle*, III, IV.)

672-674. TRÉVOUX : *Point*, chez les Cordonniers, se dit des divisions
 qui sont marquées sur le compas avec lequel ils prennent la mesure pour
 faire des souliers. Cet homme chausse à tant de points.

LISANDRE.

Nous le voyons fort bien, ce n'est qu'à douze points.

LE CAPITAN.

Si l'on ne m'a trompé, c'est à quatorze au moins.

LISANDRE.

675 Montrez-nous les talons, viste, que l'on destale.

LE CAPITAN.

Le tout est de bon cuir, de la botte Royale.

LISANDRE.

Je dis que sans tarder, vous deslogiez d'ici.
Passez, & promptement.

LE CAPITAN.

l'allois passer aussi.

LISANDRE.

Sus, il se faut tirer quelque sang l'un à l'autre.

LE CAPITAN.

680 Mon sang me fait besoin, vous connoissez le vostre,
Si vous en auez trop, ou s'il est alteré,
Que par quelque Barbier il vous en soit tiré.

LISANDRE.

Je dis, tirons ce fer pour l'amour de Lucinde.

678. Aussi bien me voulois-je coucher. (CYRANO DE BERGERAC, *Le Pédant joué*, IV, III.)

682. Il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur. (BEAUMARCHAIS, *Le Barbier de Séville*, I, IV.)

LE CAPITAN.

Elle sçaura fort bien que c'est vne Zolinde.

LISANDRE.

685 Tirez-la promptement, & nous la faites voir.

LE CAPITAN.

Elle se rouïlleroit, car il s'en va pleuuoir.

LISANDRE.

Battons-nous seul à seul sans faire de vacarmes.

LE CAPITAN.

Lors qu'on est appellé, l'on a le choix des armes.
C'est à moy d'y penser.

LISANDRE.

Je ne dis pas que non.

690 Choisis donc d'un ganif iusques à un canon.

LE CAPITAN.

Afin qu'avec honneur l'un & l'autre succombe,
Il faudra quelque iour nous battre à coups de bombe.

LISANDRE.

O le plaisant combat ! qu'il est bien dessiné !

684. RICHELET : *Olinde*. Terme de fourbisseur. C'est une sorte de lame d'épée, qui est des plus fines et des meilleures. — TRÉVOUX : On les a ainsi appelées de la ville d'Olinde, dans le Brésil d'où ces sortes de lames sont venues.

688. FURETIÈRE : Appeler signifie aussi défier, provoquer en duel.

693. *Dessiné*, dérivé de *dessein* : TRISTAN, *La Mort de Sénèque*, Argument du V^e acte : Néron « craint que les Auteurs de cet attentat dessiné ne soient pas encore tous découverts. »

LE CAPITAN.

C'est ainsi qu'on espree vn cœur déterminé.

LISANDRE.

695 Poltron, examiné si ie t'entens encore.

LE CAPITAN.

A qui donc parle-t-il ? mon nom c'est Matamore.

FRIPESAVCES.

O le braue guerrier.

CASCARET.

Laisse-le tel qu'il est.

FRIPESAVCES.

C'est vn Maistre de bale apporté de forest.

En vn beau iour de l'An, ce Maistre à la douzaine

700 Se pourroit bien donner au Diable en bonne estrenne.

Que son cœur est petit quand on le vient sonder !

CASCARET.

Ne parle point à moy, tu me feras gronder.

695. *Indication de scène* : Après ce vers, d'ailleurs difficilement intelligible, Lisandre quitte la scène. — Le vers 695 est textuellement : *Poltron, examiné si je t'entens encore*. Faute d'impression ? sous l'influence peut-être du mot : *déterminé* à la fin du vers précédent. — Cf. Que me vient donc conter ce coquin assuré ? (MOLIÈRE, *Dépit amoureux*, III, IX).

698. *FURETIÈRE* : On appelle *marchandises de bale* celles qui viennent de loin dans des balles, qui sont d'ordinaire fabriquées avec peu de soin par de méchants ouvriers, ou de méchante manière. On le dit figurément de toutes choses qu'on méprise ou qui ne valent rien. — *OUDIN, Curiosités françaises* : Notre vulgaire l'applique à toutes sortes de choses. laquais de bale, demoiselle de bale, &c.

699. *FURETIÈRE* : On dit proverbialement à *la douzaine* en parlant d'une chose qui n'est pas d'un grand mérite, d'un grand prix.

LE CAPITAN.

Suy, suy ton bienfaicteur, gourmand insatiable,
Tu n'auras plus le bien de manger à ma table.

FRIPESAVCES.

705 Le n'y mangeray plus ? ha ! voila bien dequoy.
Comment me traittes-tu quand ie mange chez toy ?
De ces gardes-foyers de la rotisserie ;
De quelque aloyau noir qui pût comme voyrie ;
710 D'vn lapin qui sans teste a bien le goust d'vn chat ;
D'vne oliue parfois qui nage dans vn plat,
De raues, de fenouïl, & de fanfaronades
Qui rendent pour huit iours les oreilles malades.

CASCARET.

Monsieur, laissez le dire.

FRIPESAVCES.

Il se fera tenir.

LE CAPITAN.

Hà ! si ie vais à toy.

FRIPESAVCES.

715 Tu n'as rien qu'à venir :
Mais arreste vn moment, avec de belles gaules
Nous allons à plaisir nettoyer tes espauls.

706. ACAD. : *Trailer* signifie aussi Régaler par la bonne chère, donner à manger.

707. *Gardes-foyers de la rotisserie*. — Cf. (pour équivalence) OUDIN, *Curiosités* : Un Jacques. Une pièce de rosty qui a traîné longtemps à la broche, qui est dure et vieille cuite.

En compere, en amy, tu seras espousté,
 Et iamais ton bidet ne se vit mieux frotté,
 Bien que de le panser la main d'un Capitaine
 720 Par diuertissement prenne souuent la peine.

LE CAPITAN.

Je t'auray, ie t'auray.

FRIPESAVCES.

Ne fais pas tant de bruit.

LE CAPITAN.

Pense à qui tu te prends.

FRIPESAVCES.

Lisandre, ô! comme il fuit.
 Au seul nom de Lisandre il destale bien viste ;
 Iamais lievre lancé n'esloigna mieux son giste.
 725 Cascaret, au logis as-tu du linge prest ?
 On prend la pleuresie en sueur comme il est.
 Ils feignent bien tous deux de ne me pas entendre ;
 Mais quoy, doublons le pas pour rejoindre Lisandre

FIN DV SECOND ACTE.

717. FURETIÈRE : *Compère* se dit dans le discours ordinaire de ceux qui sont bons amis et familiers ensemble. Cf. vers 1377. — *Espouster*, cf. vers 585.

722. *Indication de scène* : Fripesaulces feint d'appeler Lisandre à son secours, ce qui met en fuite le Capitan suivi par Cascaret.

724. FURETIÈRE : *Lancer*. En termes de chasse, on dit lancer la bête, pour dire la faire partir, la donner aux chiens. — *Eloigner*. Les Poètes disent quelquefois éloigner quelque chose pour s'éloigner de quelque chose. Cette façon de parler a vieilli.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRIPESAVCES.

730 Tout va bien, tout va bien, nous auons achepté
Vn bel habit d'esclau & défait vn pasté
D'vn lievre aussi rablu, d'aussi bonne stature
Qui iamais iusqu'icy m'ait pû seruir de cure :
Car ce n'est qu'vne cure à ce chaut estomac
Que la Nature a fait large comme vn bisac :
735 Douze pintes de vin en ont laué la toille,
Mais d'vn vin penetrant & les os & la moüelle,
D'vn vin qui rend d'abord les esprits enchantez,
Et que l'on peut vanter pour quatre qualitez :
L'agreable couleur, le vert, le vin, la seue,
740 Enfin c'est du meilleur qui descende à la Greue.
Nostre Turc qui possible en a beu demistié
En est plus beau d'vn tiers, & plus gay de moitié ;
Il n'est plus Alcoran ny Mahomet qui tienne,
Il apprendra de nous à boire à la Chrestienne.
745 Nous en prattiquerons aussi bien le mestier
Que la Mothe Massas, & que François Paumier.

741. RICHELET : *Demi stier, demi setier*. Mesure qui contient la moitié de la chopine. — *Nostre Turc*, est Lisandre revêtu de son *bel habit d'esclave*.

746. *La Mothe Massas*. La Motte qui, parmi les tasses... (SAINT-AMANT, *La Vigne*.) — Cf. *Ode à la louange de tous les cabarets de Paris*, dédiée à M. de la Motte Massas. Par Berthauts, Paris, 1628. — *François Paumier*, ce grand ivrongne... (SAINT-AMANT, *La Chambre du Débauché*.)

Mais voicy le galand, il le faut bien instruire.
 C'est le temps à peu près qu'il faudra le produire.
 Auez-vous retenu ce que ie vous ay dit ?

747. *Galand*. Ce mot s'emploie dans des sens très divers, souvent peu déterminés, excluant même toute idée de galanterie proprement dite. Chez LA FONTAINE, *Conte d'un paysan qui avoit offensé son seigneur*, *Galand*, plusieurs fois employé, alterne indistinctement avec *paysan*, *piéd plat*, *vassal*, *mal-heureux*, et *pauvre diable*. — Cf. *Galand*, vers 1101, 1254, 1585, et *Galanterie*, vers 515, 1003, 1339.

749. *Indication de scène* : Fripesauces s'adresse à Lisandre qui entre en scène.

749. C'est assez, je sais tout ; tu me l'as dit deux fois. — Oui, oui, mais quand j'aurai passé jusques à trois, Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance, Votre esprit manquera dans quelque circonstance. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, 1.)

SCENE SECONDE.

LISANDRE. FRIPESAVCES.

LISANDRE.

750 Cher amy, ie ne sçay, ie suis tout interdit,
Le cœur me bat au sein, ie tremble, ie frissonne.

FRIPESAVCES.

Et qui vous fait trembler ? vous ne voyez personne.

LISANDRE.

Tu ne sçaurois penser l'estat où ie seray
Quand ie verray ma sœur, quand ie l'embrasseray.
755 Ie me sens tout esmeu, i'en ay desia la fièvre,
Et mon ame s'apreste à passer sur ma levre.

FRIPESAVCES.

Ma foy, s'il est ainsi, vous perdrez la raison ;
A l'heure qu'il faudra iazer comme vn oyson,
Vous deuiendrez muet, & peut-estre Manille
760 Prendra quelque soupçon que vous ayez sa fille ;
Que de son fils absent vous empruntez le nom,
Et venez comme vn masque apporter vn monmon.
Rengainez vostre amour, cachez sa violence,
Et vous souuenez bien des choses d'importance.
765 Il faut de la memoire à qui sçait bien mentir.

762. RICHELET : Le mot de momon viendra d'où il plaira à Messieurs les Etimologistes, mais il signifie aujourd'hui parmi nous l'argent que les masques jouent aux dés et sans revanche durant le Carnaval, lorsqu'ils vont le soir chez les particuliers de leur connaissance. — Trufaldin, ouvrez leur pour jouer un momon. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, III, VIII.) — Cf. vers 874.

N'oubliez pas les noms de Iaffe ny de Thyr.
 Vous citerez encor d'autres lieux de Syrie
 Pour vous conduire enfin iusqu'en Alexandrie,
 Où vous auez trouué ce Marchand Marseillois
 770 Qui vous a reconnu pour Chrestien, pour François,
 Pour natif de sa Ville, & d'honneste famille,
 Et vous a rachepté.

LISANDRE.

Mais s'il faut que Manille
 Me demande le nom de ce Marchand humain.

FRIPESAVCES.

Et bien ! vous respondrez qu'il s'appelle Romain.

LISANDRE.

775 De taille ?

FRIPESAVCES.

Mediocre, à qui le poil grisonne,
 Et pour vn trafiquant assez bonne personne.

LISANDRE.

Son logis ?

FRIPESAVCES.

Vers le port.

LISANDRE.

Sa femme & ses enfans ?

766. Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, 1.)

FRIPESAVCES.

Vous direz qu'il est veuf depuis quatre ou cinq ans.
Ne sçauriez vous tout seul fonder cette fabrique ?

LISANDRE.

780 Je n'ay pas comme toy cette belle pratique :
Le ne sçay point mentir.

FRIPESAVCES.

Allez, vous l'apprendrés.
l'entre dans la maison, suiuez-moy de bien prés.

LISANDRE.

Je vais estudier mon discours & ma mine.

FRIPESAVCES, *frappant à la porte de Manille.*

Allegresse, allegresse, en cuisine, en cuisine.

LISANDRE.

785 O Dieux ! qu'à cét abord mes sens seront charmez !
le croy qu'en nous baisant nous tomberons pâmez,
Et dans ces doux transports, i'ay bien sujet de craindre
Que ma Maistresse & moy n'oublions l'art de feindre ;
Il faut avec adresse en prenant vn faux iour,
790 Cacher bien ces baisers de salut & d'amour.

780. RICHELET : *Pratique*. Intrigue, cabale, adresse, menée.785-790. Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois, Faire force à l'amour qui m'impose des lois. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, IV.)

SCENE TROISIÈSME.

MANILLE. LISANDRE. FRIPESAVCES.

LVCINDE. PHENICE.

MANILLE.

Le Ciel par sa bonté veut donc que ie reuoye
Ce fils que i'ay creu mort ; ô Dieux, que i'ay de ioye !

LISANDRE.

Ha ! ma mere !

MANILLE.

Ha ! mon fils ! que ton retour m'est doux !
Ie t'ay pleuré cent fois.

LISANDRE.

Ie ne pensois qu'à vous.

MANILLE.

795 Est-ce donc toy, mon fils ? est-ce toy, cher Sillare ?
Qu'on enleua si ieune en vn païs barbare ?

LISANDRE.

Madame, vous voyez ce ioüet des malheurs,
Qui fut dessus la mer le butin des voleurs,
Qui n'ayant que deux ans, se veid chargé de chesnes ;
800 Que son pere nourrit avecque tant de peines,
Trois ans dedans Thunis, & quatre dans Alger,

792. ... Un fils privé du jour Dont cette nuit en songe il a vu le
retour. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, 1.)

Car de Ville & de Maistre il nous falut changer.
 Puis nous fusmes à Iaffe encore cinq années ;
 Puis, comme l'ont voulu nos tristes destinées,
 805 Esclaves malheureux de barbares Marchands,
 Nous auons consumé prés de cinq ou six ans
 Dans le terroir d'Egypte, & dans Alexandrie,
 Y regrettant tousiours nostre chere Patrie,
 810 Parmy tous les traueux qu'on se peut figurer,
 Et rien que le trespas n'a pû nous separer.

MANILLE.

Alcidor est donc mort ? ô nouvelle funeste !
 Mais de quel accident ?

LISANDRE.

Il est mort de la peste,
 Qui regnoit au grand Caire, & mettoit tout à bas ;
 Le bon homme a rendu l'esprit entre mes bras,
 815 Apres auoir au Ciel recommandé son ame,
 Et parlé mille fois de Manille sa femme
 Qu'il croyoit à Marseille avec tous ses parents.

MANILLE.

O funestè recit ! que mes ennuis sont grands !
 l'en ay le cœur serré, i'en perdrois la parole,
 820 N'estoit que ton retour me charme & me console.
 Que n'ay-je esté presente à la fin de ses iours !
 Tu me feras au long tout ce triste discours.
 Mais embrasse ta sœur.

818. FURETIÈRE : *Ennui*. Chagrin, souci, déplaisir. De mortels ennuis. — Cf. vers 1037 : dans un si grand ennuy.

LISANDRE.

Ma sœur qui m'est si chere !
O Lucinde, ma sœur !

LVCINDE.

O Sillare, mon frere !

LISANDRE.

825 Est-ce vous que ie tiens ?

LVCINDE.

Est-ce vous que ie voy ?

LISANDRE.

Est-ce vous, chere sœur ?

LVCINDE.

Oüy, cher frere, c'est moy.

PHENICE.

Ha ! Madame, quel heur ! quelle resioüissance !

FRIPESAVCES.

Sans doute avec le temps ils feront connoissance.

MANILLE.

Nourrice, en le voyant l'aurois-tu bien connu ?

PHENICE.

830 Le cœur m'a dit, c'est luy, si tost qu'il est venu.
Fripesauce, a-t-il pas tout le haut de sa mere ?

FRIPESAVCES.

Mais ie croy que du bas il ressemble à son pere.

MANILLE.

O Dieux ! qu'ils sont contents de pouuoir s'embrasser !

LVCINDE.

Ce m'est vn grand plaisir.

LISANDRE.

Ie ne m'en puis lasser.

FRIPESAVCES.

Parlant à Phenice.

835 Il s'en pourroit lasser toutefois plutost qu'elle.

PHENICE.

Le sang a bien rendu l'amitié mutuelle.

MANILLE.

A peine ie me sens, la ioye & la douleur,
 Au retour de mon fils ont partagé mon cœur.
 Ie sens bien dans mon sang vn trouble qui me montre
 840 Que c'est assurément mon fils que ie rencontre ;
 Mais i'ay creu que la chose iroit tout autrement,
 Ie trouue vn sort bizarre en cét euenement.
 L'auis que depuis peu i'ay receu de Prouence,
 De revoir Alcidor me donnoit esperance.
 845 Le Dimanche passé ie le lisois encor,
 Et ie reuoy Sillare & non pas Alcidor.

833-834. C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, IV, iv.)

Contre ce qu'on m'escrit, contre ce que i'espere,
 l'ay retrouvé le fils, & i'ay perdu le pere.

FRIPESAVCES.

850 Ceux qui vous ont escrit, par mesgarde ont manqué,
 On a mis l'vn pour l'autre, on s'est equivoqu  .

MANILLE.

Il faut que cela soit, mais que ces auantures
 Referment en mon cœur, & r'ouurent de blessures !
 Apres auoir pleuré l'enfant que i'ay nourry,
 Le me voy donc reduite à pleurer mon mary.
 855 Que n'as-tu le bonheur de ramener ton pere ?
 Mais tu nous rends au moins vne chose bien chere.
 Entrons pour nous asseoir, & parler à loisir.

FRIPESAVCES.

Monsieur, pour le souper.

LISANDRE, *luy donnant sa bourse.*

Fais selon ton desir.
 Tu pourras employer trois ou quatre pistoles.

FRIPESAVCES.

860 Acheuons de bien faire en debittant nos roolles :
 Soyez bien circonspect pour venir à vos fins,

850. FURETIÈRE : *Equivoquer* avec le pronom personnel, signifie alors se tromper, se méprendre, prendre une chose pour une autre. De bons Ecrivains se servent de ce mot.

858. *Indication de scène* : Fripesauces retient Lisandre qui allait suivre Manille et Lucinde.

Prenez garde à Manille ; elle a les yeux bien fins.
Avec sa mine douce, elle est matoise en diable.

LISANDRE.

865 Va, j'auray soin de tout. O malheur effroyable !
Ce fantosme fascheux que j'apperçois là bas,
M'a veu dans le visage, & vient au petit pas ;
C'est mon pere, c'est luy qui plaide en cette Ville.
Que pourray-je inuenter qui ne soit inutile ?

863. OUDIN : *Matois*, meschant, rusé. — Je suis sot de penser estre plus fin que ce maistre matois. (SOREL, *Francion*, livre IX.)

864. *Indication de scène* : Lisandre reste seul.

865. FURETIÈRE : *Fantôme*. Spectre, vision, apparition, qui trouble et épouvante.

SCENE QVATRIESME.

LVCILE. LISANDRE.

LVCILE.

Ouy, ouy, voila mon fils, voila mon desbauché.
 870 Lors qu'il m'a veu paroistre, il s'est soudain caché.
 Dis moy ? quelle gageure, ou quelle humeur fantasque,
 Auant le Carnual te fait aller en masque ?
 Qui t'a mis sur le front ce bourlet de bassin ?
 Porte-tu des monmons, apprens moy ton dessein.

LISANDRE.

875 Monsieur, vous me prenez sans doute pour vn autre.
 Passez vostre chemin.

LVCILE.

O Dieux ! le bon Apostre !
 Est-il poste effronté qui le soit à ce point !
 Tu ne me connois pas ?

LISANDRE.

Je ne vous connois point.

LVCILE.

Quelles desloyautez ! quelles ingrattitudes !
 880 Quoy ? tu n'es pas mon fils que i'ay mis aux Estudes ?
 Lisandre, fils d'Orante, & natif d'Orleans ?

877. FURETIÈRE : On appelle populairement *un petit poste* un jeune garçon gai et éveillé qui aime à courir, qui ne peut se tenir en place. — RICHELET : Ce mot se dit d'un petit garçon un peu fripon qui ne songe qu'à courir.

881. Orante est le nom de la mère de Lisandre.

LISANDRE.

Non, ie viens de sortir des mains des mescreans,
 Marseille m'a veu naistre, & pris avec mon pere,
 l'ay souffert à Thunis vne longue misere.
 885 Nous auons là porté plus de seize ans les fers,
 Et souffert tous les maux que l'on souffre aux Enfers.

LVCILE.

O discours ridicule !

LISANDRE.

O lamentable histoire !

LVCILE.

Ie ne m'abuse pas.

LISANDRE.

Vous me pouuez bien croire.

LVCILE.

Traitte mieux qui te parle avec tant de douceur.

LISANDRE.

890 Ouy, Manille est ma mere, & Lucinde est ma sœur ;
 Et ie n'ay commencé d'estude de ma vie,
 Si ce n'est à ramer sur la Mer de Syrie.
 Maudite soit l'estude, & le Maistre à jamais.
 Trouuez bon là dessus de me laisser en paix.

LVCILE.

895 Ie ne me trompe point, il me dit des sornettes.

LISANDRE.

Il n'est point de besoin de tirer vos lunettes.

LVCILE.

Je ne me trompe point, ce sont traits de matois,
Je reconnois fort bien son visage & sa voix.

LISANDRE.

900 S'il faut que par malheur vostre fils me ressemble,
Pour Dieu cherchez-le ailleurs, & raisonnez ensemble.

897. *Matois*. Cf. vers 863.

900. RICHELET : *Raisonner*. Parler, discourir de bon sens, apporter et alléguer des raisons.

SCENE CINQVIESME.

PHENICE. LISANDRE. LVCILE.

PHENICE.

Lisandre, venez donc, qui vous arreste icy ?

LISANDRE.

A-t'on accoustumé de me nommer ainsy ?
Comment m'appelles-tu ? l'aduanture bizarre !

PHENICE.

La langue m'a fourché, ie veux dire Sillare.

LVCILE.

905 Hé bien ! tu n'es donc pas mon fils ?

LISANDRE.

Moy ? point du tout.
Ces discours ennuyeux n'auront-ils point de bout ?

PHENICE.

Entrez donc promptement.

LISANDRE.

Ce vieux homme seure
M'arreste de la sorte, & dit qu'il est mon pere.

PHENICE.

C'est qu'il a la berluë, & quand on deuiet vieux,

909. *Indication de scène* : Lisandre sort, laissant Phénice aux prises avec Lucile.

910 On est de la maniere estrange & lubieux.

LVCILE.

Je n'ay point de berluë, & n'ay point de lubie.

PHENICE.

Vous ne le croyez pas.

LVCILE.

Ny n'en eus de ma vie.

Mais vous parlez vous mesme en fille de berlan.

PHENICE.

De berlan ? parlez mieux, allez, vieux allebran,
 915 Simulacre plastré, anticaille mouuante,
 Squelette descharné, sepulture ambulante,
 Monopoleur insigne, & maistre des larrons,
 De qui les coins des yeux semblent des esperons,
 Et de qui chaque tempe est creusée en sauciere,
 920 Attens-tu donc icy la croix & la baniere ?
 Si, mais ie dis bien-tost, tu ne t'en vas plus loin,
 T'on nez s'enrichira de quelque coup de poing.

LVCILE.

On ne doit point fraper des hommes de mon âge.

910. Dans le texte : *de la maniere*. Il faut sans nul doute lire : *de la maniere*, pour : de cette maniere, comme au vers 1051.

913-914. FURETIÈRE : *Brelan*. Se dit d'une Académie ou maison où l'on donne publiquement à jouer aux dés ou aux cartes. — RICHELET : *Brelan, Berlan*. Le premier de ces mots est le meilleur.

914. FURETIÈRE : *Alebran*. D'autres écrivent *balbran* ou *balebran*. Jeune canard sauvage.

915. ACAD. : *Simulacre*. Il signifie aussi spectre, fantôme.

917. FURETIÈRE : *Monopoleur*. Celui qui est seul à faire le commerce de quelque chose, particulièrement de ce qui est nécessaire à la vie. Le peuple a rendu encore ce mot plus odieux, car il l'étend à ceux qui sont exacteurs des impôts et maletôtes.

PHENICE.

925 Va-t-en donc promptement, tu ne feras que sage.
Moy fille de Berlan ? penard injurieux,
le pourrois t'arracher les prunelles des yeux,
Et te dauber si bien

LVCILE.

Arrestez, ie vous prie.

PHENICE.

Qu'il en seroit parlé.

LVCILE.

930 N'entrez point en furie ;
Excusez le transport de mon iuste courroux,
l'en voulois à mon fils qui vient d'entrer chez vous.

PHENICE.

Luy ? s'il est vostre fils, Lucinde est vostre fille,
C'est le fils d'Alcidor, c'est le fils de Manille.

LVCILE.

Hé ! dites, dites vray.

924. Le Pot de fer proposa Au Pot de terre un voyage. Celui-cy s'en excusa, Disant qu'il feroit que sage De garder le coin du feu. (La Fontaine, *Fables*, V, VII.)

925. FORETIÈRE : *Penard*. Terme injurieux qu'on dit quelquefois des hommes âgés, des vieillards cassés. — Un vieux penard, à qui cette petite rusée vidait la bourse d'une merveilleuse façon. (TRISTAN, *Le Page Disgracié*, I, XIX.) — Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père. Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire. Ma foi, j'en suis d'avis que ces penards chagrins Nous viennent étourdir de leurs discours badins, Et, vertueux par force, espèrent par envie Oster aux jeunes gens les plaisirs de la vie. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, I, II.)

PHENICE.

Quoy ? ce n'est point mentir ;
 Il reuient de Thunis, d'Alger, de Iaffe & Thyr,
 935 Du Caire, & d'une mer plus grande que la France,
 Il a de son vaisseau passé par la Prouence.

LVCILE.

Et puis par Orleans pour prendre son quartier,
 Et le venir dependre à faire vn beau mestier.

PHENICE.

Vne oreille vous corne, & vous fait mal entendre.

LVCILE.

940 Comment s'appelle-t-il ?

PHENICE.

Sillare.

LVCILE.

Ou bien Lisandre ;
 C'est ainsi que tantost vous l'avez appellé.

PHENICE.

Des discours d'un Romant j'auois l'esprit broüillé,
 Et venant appeller Sillare à l'improuiste,
 Je pensois appeller Lisandre de Caliste.

937. FURETIÈRE : On dit aussi le quartier d'une rente, d'un terme, d'une pension, pour dire ce qui est échu pendant trois mois ou le quart de l'année.

938. FURETIÈRE : *Dépendre* signifie aussi dépenser. — RICHELET : Ce mot pour dire dépenser est hors d'usage.

944. *Histoire trage-comique de nostre temps sous les noms de Lisandre et de Caliste*, par le s^r D'AUDIGUIER, 1615.

LVCILE.

945 O la fourbe plaisante ! exprimée en trois mots !

PHENICE.

Ne venez point icy nous conter des fagots.
Si vous ne le croyez, charbonnez-le, bon homme.
Cét enfant est à nous, & Sillare il se nomme.

LVCILE.

Hé ! de grace, espargnez vn peu la verité.

PHENICE.

950 Il me fera tourner ma coëffe de costé.

LVCILE.

Ma fille, ie suis vieux, i'ay de l'experience,
Et ie sçay ce que vaut la paix de conscience.
Parlons plus franchement.

PHENICE.

Ma foy vrayment c'est mon,
Le voila bien campé pour nous faire vn sermon.

946. FURETIÈRE : *Conter* signifie aussi En faire accroire, donner pour vraies des choses fausses et incroyables. Cet homme *conte des fagots*, c'est à dire des bagatelles, des choses ridicules. — *Fagot*. On dit proverbialement qu'un homme nous conte des fagots, quand il nous dit des choses fabuleuses.

947. OUDIN : Si vous ne le voulez croire, charbonnez le. C'est une sottise allusion de *croire* à *crayer* (écrire avec de la craie). Vulgaire.

953. FURETIÈRE : Dans ce mot de *C'est mon*, il faut sous-entendre *avis*, qu'on a retranché pour abrégé. — Ardez, voire, c'est mon : je me connois en gens... Nous montons et, montans, d'un « c'est mon » et d'un « voire » Doucement en riant j'apointois nos procez. (RÉGNIER, *Satire XI*.)

LVCILE.

955 Mais ne nous faites point de bruit ny de reproches.

PHENICE.

Le voila bien vidé pour tourner quatre broches.

LVCILE.

Hé ! de grace, employons des termes plus humains.

PHENICE.

Monsieur, adieu, bon soir, ie vous baise les mains,
 Vne bille, vn tambour, vne coëffe à cornette,
 960 Vne citrouïlle, vn cocq, de l'espine vinette,
 C'est en bon baragoüin, tire, passe sans flus,
 Abandonnez cét huis, & n'y reuenez plus,
 Ou sur l'estuy chagrin de ce cerueau malade,
 l'iray bien-tost verser vn pot de marmelade.

LVCILE.

965 Quel discours ? & quel pot ? suis-je au païs des fous ?

PHENICE.

C'est vn pot à pisser tout préparé pour vous.
 Attendez seulement.

956. Tu es homme fait pour tourner à quatre broches... Le voyez-vous, il est basti comme quatre œufs et un morceau de fromage. (CRA-MAIL, *Comédie des proverbes*, III, VII.)

961. HUGUET, *Langage figuré* : Le mot *flux* désigne une suite de cartes de la même sorte... Le joueur à qui manque les cartes de la sorte nécessaire dit : *Passe sans flux*. Au figuré cette expression marque le mécontentement ou l'indifférence. Elle peut signifier : passons outre !

964. Elle vous fait present de cette cassolette. — Fi ! cela sent mauvais et je suis tout gâté. (MOLIÈRE, *L'Elourdi*, III, IX.)

SCENE SIXIESME.

LE CAPITAN. PHENICE. LVCILE.

LE CAPITAN.

Quel courroux vous transporte ?

PHENICE.

C'est vn fou qui sans cesse assiege nostre porte,
Et nous vient estourdir de ses illusions.

LVCILE.

970 Je parlois de mon fils.

PHENICE.

Ce sont des visions.

LVCILE.

Voudroit-on bien m'oster les sentimens de pere ?

PHENICE.

Vous m'obligeriez fort si vous le faisiez taire.

LE CAPITAN.

De mesme que l'on coupe vn petit brin d'ozier,
Je m'en vais luy trancher la nuque & le gozier.

LVCILE.

975 Tout beau, tout beau, Monsieur, ne querellez personne,
Nous sommes du mestier, bien que ce poil grisonne.

LE CAPITAN.

Dites vostre inmanus, ou bien doublez le pas.

LVCILE.

Monsieur, encore vn coup, ne vous emportez pas.
Sçavez-vous qui ie suis ?

LE CAPITAN.

Vne barbe assez salle.

LVCILE.

980 Et que ie suis Preuost ?

LE CAPITAN.

Comment ? Preuost de Salle ?

Monsieur, excusez moy, ie vous dois tout honneur ;
Commandez, s'il vous plaist, à vostre seruiteur.
Sur cette qualité i'ay changé de pensée.

LVCILE.

Monsieur, ie suis Preuost d'une Mareschaussée.

LE CAPITAN.

985 N'importe, i'ay ce titre en veneration ;

977. TRÉVOUX : *In Manus*. Expression latine qu'on emploie dans le style burlesque et familier. C'est le commencement d'une prière ecclésiastique qu'on récite à Complies : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*.

980. RICHELET : *Prévot de salle*. C'est celui qui enseigne à la place du maître d'armes.

984. RICHELET : *Prévot des Maréchaux*. C'est un Juge Royal établi dans les provinces sous l'autorité des Maréchaux de France, qui a juridiction sur les vagabonds, sur ceux qui volent à la campagne et sur ceux qui font de la fausse monnaie, et qui prend connaissance des meurtres de guet à pens.

C'est vne qualité dont ie crains l'action.

LVCILE.

Ne vous en moquez point, pour vn gibier semblable
Nous auons des levriers qui vont comme le Diable.

LE CAPITAN.

De leurs dents toutefois nous serons espargnez.

LVCILE.

990 Nous reuiendrons bien-tost & mieux accompagnez.

SCENE SEPTIESME.

MANILLE. LE CAPITAN.

MANILLE.

Quel vacarme & quel bruit se fait deuant ma porte ?
 Aupres des gens d'honneur en vser de la sorte ?
 C'est auoir grand respect pour nostre logement
 Que de faire si pres vn esclaircissement.

LE CAPITAN.

995 Ha ! Madame, excusez vne humeur chaude & prompte.

MANILLE.

Comment vous excuser ? n'avez-vous point de honte ?
 Contre vn vieillard caduc, & foible & desarmé,
 Mettre l'espée au vent ? vous en serez blâmé.
 Dés-là i'en rabas quinze, est-ce auoir du courage
 1000 Que de se vouloir prendre aux hommes de cét âge ?
 Ie me détrompe fort, & choisirois fort mal
 Si ie prenois iamais vn gendre si brutal.

LE CAPITAN.

Madame, ce n'estoit qu'une galanterie.

999. RICHELET : *Rabattre*. Diminuer de l'estime qu'on avoit pour quelqu'un. — FURETIÈRE : *Quinze* en termes de jeu de paume est le premier coup qu'on gagne à chaque jeu de chaque partie. On dit en toutes sortes de jeux ou d'affaires qu'un homme a quinze sur la partie quand il a un notable avantage.

1003. HUGUET, *Glossaire* : On dit par extension : ce n'est qu'une galanterie, pour dire que c'est une chose de peu d'importance. — Cf. vers 515 et 1339.

MANILLE.

1005 A d'autres : de là haut i'ay veu cette furie ;
 Mon fils de chez les Turcs depuis peu reuenu,
 Encor que ce vieillard luy soit fort inconnu,
 Voyant vne action si lasche & si vilaine,
 En est si fort esmeu qu'on le retient à peine.
 Là haut auec sa sœur ie viens de l'enfermer,
 1010 De peur que son courroux que i'ay veu s'allumer,
 Au défaut d'une espée empoignant vne broche,
 Ne vous fit sur cet acte vn plus sanglant reproche.

LE CAPITAN.

Madame, ie l'aurois satisfait sur ce point.
 Mais quel est donc ce fils dont vous ne parliez point ?

MANILLE.

1015 C'est Sillare : ce fils que ie pleurois naguere ;
 Qui fut dans vn esquif pris auecque son pere,
 Dés l'âge de deux ans mis en captiuité,
 Et que depuis trois mois quelqu'un a rachepté.

LE CAPITAN.

1020 C'est vne chose estrange, & difficile à croire ;
 Vous disiez l'autre jour, si i'ay bonne memoire,
 Que de certains Marchands trafiquans à Memphis,
 Escruiuoient qu'Alcidor reuenoit sans son fils :
 Et pour monstrier la chose encor plus assurée,
 Ils marquoient ce fils mort d'une fièvre pourprée ;

1024. RICHELET : *Pourprée*. Ce mot se dit de certaines fièvres et de certaines maladies où il paroît du pourpre. *Pourpre*. Ce mot signifie une sorte de maladie qui consiste à auoir le corps couvert de taches bleues ou noirâtres qui viennent en suite d'une fièvre maligne. — Cf. 266 et 1702.

1025 Et qu'en certain endroit Alcidor avec deüil
Auoit luy-mesme mis son enfant au cercüeil.

MANILLE.

C'est de cette façon qu'on m'escriuoit naguere :
Mais c'est que l'on a mis le fils au lieu du pere.
Ce Marchand à la haste escriuant cét avis,
1030 Nous designoit ainsi le pere pour le fils.
Ces Marchands de leur fait ont la teste troublée.

LE CAPITAN.

Cette affaire pourtant peut estre desmeslée.
Dites-moy, vostre fils auoit-il quelque sein
Sur le bras, sur la jambe, au dos ou sur le sein ?
1035 Au col, dessus l'espaule, ou dessus le visage ?
Qui de ces veritez vous rende tesmoignage ?

MANILLE.

Après vingt ans passez dans vn si grand ennuy,
Il ne me souvient plus d'Alcidor ny de luy,
Mais il nous a donné de tout plus d'une enseigne.
1040 Il n'est point chez les Turcs de lieu qu'il ne despeigne.

1031. HUGUET, *Glossaire* : *Fait*. Façon d'agir, manière d'être, propre à quelqu'un. — Il s'aperçoit Que leur fait n'est que bonne mine. (LA FONTAINE, *Fables*, IV, XIV.)

1033. TRÉVOUX : *Sein*, pour dire les marques naturelles que nous avons sur quelques parties du corps, en latin *Nœvus*, n'est pas François, ou ne se dit que parmi le peuple. On dit *Signe*. — FURETIÈRE : *Seing*. Ce mot vient du latin *Signum*. — Cf. vers 1206.

1037-38. S'il alloit de son fils me demander la mine ? — Belle difficulté ! devez-vous pas savoir Qu'il estoit fort petit alors qu'il l'a pu voir. (MOLIÈRE, *L'Étourdi*, IV, 1.)

1039. HUGUET, *Glossaire* : *Enseigne*. Marque servant à faire reconnaître quelque chose. Je le reconnus à l'enseigne qu'on m'en avait donnée.

LE CAPITAN.

Mais parle-t-il bon Turc ?

MANILLE.

Bon Turc ? ie n'en sçay rien.

LE CAPITAN.

Il faut le confronter à quelque Armenien,
 Qui sçache le païs, qui sçache le langage,
 Pour voir s'il n'a point fait vn fabuleux voyage.
 1045 La tromperie est grande au siecle où nous viuons ;
 Et nous ne disons pas tout ce que nous sçauons.

MANILLE.

Et quoy ? que sçaez-vous, parlez donc ?

LE CAPITAN.

Le le celle,
 Pour ne m'engager pas à faire vne querelle.

MANILLE.

1050 C'est fort bien fait à vous ; voicy de nos fendans
 Qui querellent si bien les gens de soixante ans.
 Ces vaillans circonspects, & faits de la maniere,
 A ne vous rien celer, ne me reuiennent guere.

LE CAPITAN.

Madame.

MANILLE.

Brisons là.

1044. FURETIÈRE : *Fabuleux*. Feint, controuvé, inventé à plaisir.1049. Depuis les plus chetifs jusques aux plus fendans. (REGNIER, *Satire XIII.*) — Cf. vers 512.

LE PARASITE

LE CAPITAN.

Mais ie vous veux prier.

MANILLE.

Mais ma fille, Monsieur, n'est plus à marier.

LE CAPITAN.

1055 C'est s'emporter beaucoup pour chose si petite.

MANILLE.

Ie ne m'emporte point, la chose le merite.
 l'aurois pris pour bastir vn mauuais fondement ;
 Adieu, Monsieur, adieu, voyons-nous rarement.

LE CAPITAN.

1060 Madame, encore vn mot. Elle est ma foy colere.
 Tandis l'Orleannois là dedans fait grand chere :
 Mais les inuentions viendront à me manquer,
 Ou deuant qu'il soit peu ie vais le debusquer.
 Esloignons-nous tandis, de peur de quelque orage,
 Que pourroit exciter cette femme peu sage.

FIN DV TROISIESME ACTE.

1059. *Indication de scène* : Le Capitan reste seul.

ACTE QVATRIESME.

SCENE PREMIERE.

LE CAPITAN. CASCARET.

LE CAPITAN.

1065 Poussé de l'interest, ou poussé de l'Amour,
L'Escolier d'Orleans sans doute a fait le tour.
Il passe maintenant pour enfant de Manille,
Et sous vn si beau titre il seduira sa fille ;
Et ce fourbe subtil, ce lasche suborneur
1070 Aura de leur maison & les biens & l'honneur.

CASCARET.

L'artifice, Monsieur, si ie m'y scay connestre
N'est pas tour d'Escolier, mais vn vray tour de Maistre.

LE CAPITAN.

Quoy, si facilement croire cét inconnu.

CASCARET.

1075 Si vous eussiez bien fait vous l'eussiez preuen u ;
Et vous serez long-temps en vne peine extrême,
Si vous n'vsez encor d'vn pareil stratageme.

LE CAPITAN.

Envoyer la dedans quelque feint Alcidor ?

1074. RICHELET : *Prévenir*. Anticiper. Se saisir et s'emparer auparavant.

CASCARET.

Ouy, ouy, ie vous l'ay dit, & vous le dis encor.

LE CAPITAN.

La chose absolument n'est pas sans apparence,
 1080 Manille m'a paru de facile croyance.
 Si l'homme que tu dis adroit & bien instruit,
 Pour estre son Espoux ainsi s'estoit produit,
 De l'humeur dont elle est elle pourroit le croire,
 Car de son Alcidor elle a peu de memoire ;
 1085 Il s'y faudra resoudre apres auoir resvé.
 Mais où trouuer cét homme ?

CASCARET.

Il est desia trouué.

Ne vous ay-je pas dit qu'en nostre Hostellerie
 l'ay sondé là dessus vne barbe fleurie,
 Vn vieillard estrangier qui pour vingt escus d'or
 1090 Ira se presenter sous le nom d'Alcidor,
 Se dira hautement le mary de Manille,
 Et soustiendra fort bien que Lucinde est sa fille ;
 Pour vn si beau dessein ie l'ay fort bien instruit,
 Et par des mouuemens que l'interest produit,
 1095 Sur l'attente de faire vne si belle proye,
 Il a tressailly d'aise, il a pleuré de ioye ;
 Repetant apres moy tout ce que i'auois dit,
 Il vous a pris le ton d'vn homme de credit ;

1080. ACAD. : *Croyance*. Il signifie aussi la croyance qu'on a en quel-
 qu'un. — OUDIN : *De légère croyance*. Facile à persuader.

1098. FURETIÈRE : *Crédit*. Considération, réputation, estime qu'on
 s'acquiert dans le public, par la vertu, la probité, la bonne foi et le
 mérite.

Il a fait ce recit d'une façon si tendre
 1100 Que vous auriez versé des larmes à l'entendre;
 Vous ne vistes iamais vn plus hardy galand,
 C'est pour ioüer ce role vn acteur excellent.

LE CAPITAN.

Il faut donc l'employer, mais où le peut-on prendre ?

CASCARET.

Dans cette mesme place il doit bien-tost se rendre.
 1105 Il contoit avec l'Hoste, il payoit son repas,
 Et doit venir bien-tost, il marche sur mes pas,
 N'apperceuez-vous pas vne casaque bleuë ?
 Tout en parlant du loup nous en voyons la queue.
 Il est comme de cire.

LE CAPITAN.

Il est assez bien fait.

CASCARET.

1110 Il parle, escoutons bien, c'est vn homme à souhait.

1101. FURETIÈRE : On dit aussi qu'un homme est un *galant* pour dire qu'il est habile, adroit, dangereux, qu'il entend bien les affaires.
 — Cf. vers 747, 1254, 1585.

1109. FURETIÈRE : *Cire* se dit figurément des choses molles et flexibles à qui l'on peut donner diverses formes et diverses figures. On dit aussi Cela lui vient *comme de cire*, pour dire fort à propos.

SCENE SECONDE.

ALCIDOR. LE CAPITAN. CASCARET.

ALCIDOR.

Comme apres la tempeste il vient vne bonnace,
 De mesme le bonheur succede à la disgrace ;
 Le repos suit la peine, & ne conserue rien
 Des aigreurs du tourment dans la douceur du bien.
 1115 Aujourd'huy que ie suis deliuré de mes peines,
 Avec contentement ie regarde mes chesnes ;
 Ie pourray sans ennuy parler de ma prison
 Si ie puis sain & sauf regagner ma maison.

CASCARET.

Qui pourroit d'Alcidor estre mieux la peinture ?

LE CAPITAN.

1120 Voila ce qu'il nous faut, ô l'heureuse aduanture.

ALCIDOR.

Ie reuerray Manille apres tant de malheurs.

CASCARET.

En parlant de Manille il a versé des pleurs.

ALCIDOR.

Ie reuerray Lucinde.

LE CAPITAN.

Il a bonne memoire.

ALCIDOR.

Les trouver à Paris, ha ! qui l'auroit pû croire ;
 1125 Mais, Sillare, avec moy tu deuois reuenir.

CASCARET.

Il a fort bien de tout gardé le souuenir.

ALCIDOR.

Nous fusmes separez par vn sort trop seure,
 Je recouris tes os d'une terre estrangere,
 Et par vn grand bonheur i'aprens qu'un inconnu,
 1130 Pour dissiper mes biens en ta place est venu.
 Mais i'empescheray bien cette iniuste entreprise,
 J'ay le cœur assez vert sous cette barbe grise.

CASCARET.

Je veux que d'un leuier on m'herne comme un chien,

LE CAPITAN.

Je m'en vay luy parler.

CASCARET.

S'il ne reüssit bien.

LE CAPITAN.

1135 Estranger, quatre mots.

1133. MÉNAGE : *Erner*, d'*erenare*, qui est comme qui dirait : *renes luxare*, *renes frangere*. D'autres disent : éreinter. (LE DUCHAT.) — FURETIÈRE : *Erreuer* (on prononce *erner*). Fouler ou rompre les reins. — Je voyois près de là Maillet qui tout herné Disoit que les neuf sœurs l'avoient cent fois berné. (TRISTAN, *Le Page Disgracié*, II, LV.)

ALCIDOR.

Plutost vne douzaine.

LE CAPITAN.

Vous allez obliger un braue Capitaine.

CASCARET.

Il le reconnoistra, vous le pouuez iuger.

ALCIDOR.

C'est moy-mesme en cela que ie vais obliger,
Et ce ne sera point pour vn gain deshonneste.

LE CAPITAN.

1140 Il n'est pas mal adroit.

CASCARET.

Ce n'est pas vne beste.

LE CAPITAN.

Mais souuenez-vous bien de dire qu'à Memphis,
Vous auez de vos mains enterré vostre fils.

ALCIDOR.

Puis-je dire cela sans respandre des larmes.

LE CAPITAN.

Tant mieux, pour esmouoir ce sont de puissans charmes.

ALCIDOR.

1145 Helas !

LE CAPITAN.

Bon, soupirez.

ALCIDOR.

Lors que la mort le prit,
Ce fut entre mes bras qu'il vint rendre l'esprit.
O souvenir amer !

LE CAPITAN.

C'est ainsi qu'il faut dire.

CASCARET.

Ha ! Monsieur, qu'il est bon, voyez comme il soupire.

LÈ CAPITAN.

Il n'est pas mal instruit.

CASCARET.

Il sçait bien sa leçon,
Et s'en va declamer d'une bonne façon.
Pour patron du logis faites vous reconnestre.

ALCIDOR.

Montrez-moy ce logis, i'y vay fraper en Maistre.

LE CAPITAN.

En suite vous ferez succeder mon desir.

ALCIDOR.

Il en faudra traitter avec plus de loisir.

1153. FURETIÈRE : *Succéder* signifie aussi réussir. Cette affaire lui a bien succédé.

SCENE TROISIEME.

ALCIDOR. FRIPESAVCES. PHENICE.

LE CAPITAN. CASCARET.

ALCIDOR.

1155 Hola !

FRIPESAVCES *à la fenestre.*

Qui heurte ainsi ? quelque gueux d'importance ;
Les pauvres d'aujourd'huy n'ont point de patience.

ALCIDOR.

Ouurez viste.

FRIPESAVCES.

Attendez que nous ostions les plats.
Nous verrons si pour vous nous n'auons rien de gras.

ALCIDOR.

Ouurez-moy seulement, gras ou maigre il n'importe.

PHENICE.

1160 Je pense que tu veux enfoncer nostre porte.
Voyez comme ces gueux deuiennent effrontez.

ALCIDOR.

Ie ne suis point vn gueux, ouurez, dis-je, & sortez,
Regardez qui vous parle.

PHENICE.

O Dieux ! quelle impudence.

ALCIDOR.

I'ay plus d'authorité ceans que l'on ne pense.

CASCARET.

1165 Monsieur, ie suis vn sot, ou c'est bien commencé.

PHENICE.

Fripesaucés, va donc chasser cét insensé.

ALCIDOR.

Vous pouuez vous tromper en tenant ce langage :
Manille en me voyant sçaura si ie suis sage.

PHENICE.

1170 O comme en me parlant il a rouïllé les yeux,
Ie n'ayme point ces fous qui sont si furieux.

FRIPESAVCES *ouurant la porte.*

Tu demandes Manille, hé ! que luy veux-tu dire ?

ALCIDOR.

D'agreables propos dont tu ne dois pas rire.

FRIPESAVCES.

I'en ris à pleine gorge, & ne sçay ce que c'est.

ALCIDOR.

1175 Tu n'y trouueras pas tantost ton interest.
Va, dis luy seulement qu'Alcidor la demande.

1169. RICHELET : *Rouler* ou *rouïller les yeux*. On dit l'un et l'autre, mais on pense que le vrai mot c'est *rouler les yeux*.

FRIPESAVCES.

Fut-il iamais parlé d'impudence plus grande !
Ces propos à la fin me mettroient en courroux.
Quel est cet Alcidor ?

ALCIDOR.

Alcidor son Espoux,
Qui fut pris par les Turcs aux costes de Marseille,
Et qu'on a rachepté.

1180

FRIPESAVCES.

O fourbe sans pareille !
O le plaisant vieillard !

ALCIDOR.

O le fâcheux maraut.

CASCARET.

Il ne se defait point.

LE CAPITAN.

Il le prend comme il faut.
Mais tirons nous plus loin.

FRIPESAVCES.

Ha ! i'ay veu qui t'ameine.
C'est vne inuention de nostre Capitaine.
O que le trait est drole ! & qu'il est bien instruit.

1185

1182. RICHELET : *Se défaire*. S'étonner, se troubler.
1185. LITTRÉ : *Instruire*. Du latin *instruere*, bâtir, construire dans (*in*, dans, *struere*, bâtir).

SCENE QVATRIESME.

LVCINDE. PHENICE. ALCIDOR. FRIPESAVCES.

LVCINDE.

Quelle raison vous porte à faire tant de bruit ?

FRIPESAVCES.

Ce captif rachepté dit qu'il est vostre pere.

ALCIDOR.

O Cieux ! ie la voy donc cette fille si chere !

Lucinde, vostre pere est enfin de retour ;

1190 Vous voyez deuant vous qui vous a mise au jour.

LVCINDE.

Vous ? vous estes mon pere ?

ALCIDOR.

Il est tres-veritable.

PHENICE.

Ha ! qu'il est ridicule !

LVCINDE.

Ha ! qu'il est admirable !

Si pour nous abuser il n'est point aposté,

Il nous esclaicira de cette verité.

1192. RICHELET : *Ridicule*. Ce mot se dit des choses et des personnes, et il signifie sot, impertinent, extravagant.

ALCIDOR.

- 1195 Le le veux ; de bon cœur ; j'ay la memoire bonne,
 Quand ie fus pris des Turcs nous estions dans l'Automne.
 Vous pouuiez bien auoir enuiron treize mois,
 Et j'ay veu vostre corps tout nud plus d'vne fois.

LVCINDE.

Il me fera rougir, adieu, ie me retire.

ALCIDOR.

- 1200 Ne vous retirez point, pour dieu laissez-moy dire.
 Vostre mere en grossesse eut vn goust depraué,
 Et sous ce teton droit qu'on voit si releué,
 Fit par cét appetit former une groselle,
 Qui durant la saison semble assez naturelle.

LVCINDE.

- 1205 Ma mere a diuulgué cette marque en mon sein.

ALCIDOR.

Mais sur la cuisse encor n'aez-vous pas vn sein ?

LVCINDE.

De qui l'a-t-il apri ? ie suis toute confuse.

1203. RICHELET : *Groseille, groiselle*. Quelques uns disent et écrivent *groiselle*, mais tout Paris dit *groseille*. C'est le fruit du *groselier*. — La rime : *groselle, naturelle*, peut donc se défendre. Cela est un peu plus difficile pour les rimes *bouteilles, nouvelles* (vers 369-370) et *ustensiles, béquilles* (vers 1307-1308), à moins d'autres cas constatés de prononciation provinciale.

PHENICE.

C'est possible vn Boheme, & c'est leur moindre ruse.

FRIPESAVCES.

Ils disent bien souuent ces choses par hazard.

LVCINDE.

1210 Du diuertissement mon frere aura sa part.

1208. FURETIÈRE : *Bobème*. Se dit de certains gueux errants, vagabonds et libertins, qui vivent de larcins, d'adresse et de filouteries; et surtout qui font profession de dire la bonne aventure au peuple crédule et superstitieux. — Cf. INTRODUCTION, p. xi : ... les Bohémiens... savent, d'après un signe qu'ils voient sur un visage, à quel endroit du corps se trouve le signe correspondant.

SCENE CINQVIESME.

LVCINDE. ALCIDOR. FRIPESAVCES.

PHENICE. LISANDRE.

LVCINDE.

Sillare, approchez-vous.

ALCIDOR.

Est-il d'autre Syllare
 Que celuy qui mourut en vn país barbare,
 Ce fils qu'en des trauaux, & des maux si cuisans,
 L'ay veu dessous les fers pres de douze ou treize ans.

FRIPESAVCES.

1215 Jamais Comedien ne ioua mieux son role :
 Mais ie vais l'arrester d'vne seule parole.
 Ie ne m'estonne pas de ce qu'il parle ainsi,
 L'ay fort bien veu les gens qui l'ont conduit icy.
 Vn certain Capitaine, adroit, dispos, aligre,
 1220 Qui parle incessamment & va comme vn chat maigre,
 Durant que tu heurtois ne te suiuoit-il pas ?

ALCIDOR.

Il a iusqu'à la porte accompagné mes pas.

FRIPESAVCES.

Et c'estoit Matamore ; en faut-il dauantage
 Pour montrer clairement d'où vient ce tripotage ?

LVCINDE.

1225 Par ce qu'il nous confesse, il nous découvre tout.

ALCIDOR.

A d'autres, nous mettrons toute l'affaire à bout.

LISANDRE.

Ma sœur, il nous fait voir malgré sa rhétorique,
Que c'est vn Alcidor de nouvelle fabrique.

ALCIDOR.

Enfin cét Alcidor âgé de soixante ans
Reconnoistra fort bien sa femme & ses enfans.

1230

1226. FURETIÈRE : Venir à *bout* d'une chose, c'est l'achever heureusement.

PHENICE.

O Dieux ! tout est perdu !

ALCIDOR.

1255 Manille, ce galand qui fait de l'entendu,
S'il se dit vostre fils, vous abuse & vous trompe.
J'ay peur que sous ce nom nostre fille il corrompe.

MANILLE.

Mais vous qui hardiment vous dites mon Espoux,
Il faut premierement mieux prendre garde à vous.

ALCIDOR.

1260 Remettez-vous vn peu les traits de mon visage,
Mon alleure, mon port, ma façon, mon langage.

MANILLE.

J'en reconnois quelqu'un, mais ce n'est pas assez.

ALCIDOR.

Ce long esloignement les a-t-il effacez ?
O Dieux ! plus chèrement j'ay gardé la memoire
D'un soir que ie vous vis dessus les bords de Loire.
1265 Ne vous souvient-il plus de l'aymable sejour
Où ie vous declaray l'excès de mon amour ?
Lors que vostre pudeur en oyant ce langage
D'un subtil vermillon couurist vostre visage ?
Et comme dans la ville apres vn long tourment,
1270 J'obtins de vostre bouche vn doux consentement ?

1256. FURETIÈRE : *Corrompre* signifie aussi séduire, suborner, débâcher quelqu'un, le faire agir contre son devoir. Corrompre une femme.

MANILLE.

Tout cela ne dit rien.

LISANDRE.

Ha ! que i'en suis rauié !

MANILLE.

Tout Orleans a sceu cét endroit de ma vie.
Mais me diriez-vous bien le songe que je fis,
Trois iours auant que perdre Alcidor & mon fils ?

ALCIDOR.

1275 Je crois le pouvoir dire avec toute assurance.

MANILLE.

Parlons bas.

PHENICE.

Comment donc ? ils sont en confidence ?

LVCINDE.

Phenice, c'est mon pere, il n'en faut point douter.

PHENICE.

Quoy ? si facilement se laisser affronter ?

Comment ? cét imposteur, ce conteur de nouvelles,

1280 Viendra s'insinuer pour rogner nos escuelles ?

1271. Au lieu de LISANDRE que porte le texte, il faut, *rauié* étant au féminin, lire LVCINDE, ou peut-être PHENICE.

1278. FURETIÈRE : *Affronter*. Tromper quelqu'un malicieusement, d'une manière basse, rusée, maligne, et sous prétexte de bonne foi. Il m'a affronté de dix pistoles.

Il reuient de la mer tout seul dans trois bateaux,
 Afin de nous gronder & tailler nos morceaux.
 Avec ses caleçons, avec son bout de chaine,
 Voyez, n'est-il pas fait d'une belle desguaine ?
 1285 O le plaisant faquin ! le voila reuenu,
 Il n'a qu'à discourir il sera reconnu.
 On en reconnoist tant de faits de cette sorte.
 S'il ne s'en peut aller que le Diable l'emporte.
 Quand sept ans & le iour d'apres sont expirez,
 1290 La femme & le mary sont-ils pas separez ?
 Lors que l'on a passé cette longueur d'absence,
 Est-on tenu de faire vne reconnoissance ?
 Apres quinze ou seize ans, vn grand barbon viendrait
 Dire, c'est moy, mon cœur, & l'on le reprendroit ?
 1295 De semblables aueus ne sont plus à la mode,
 Et cette bonne foy seroit trop incommode.
 Qu'il soit donc Alcidor, ou qu'il ne le soit pas,
 Il peut, si l'on m'en croit, retourner sur ses pas ;
 La teste luy blanchit, & les jambes luy tremblent,
 1300 La Turquie est fort bonne à ceux qui luy ressemblent.

FRIPESAVCES.

Tu fais vn trop grand bruit.

PHENICE.

Ma foy ie veux parler.

Il se veut introduire afin de nous voler :
 Mais s'il entre chez nous, d'une belle maniere
 Il aura sur le corps marmite & cremaliere.
 1305 Il faut bien l'auertir qu'il ne soit pas si sot.
 Il seroit affeublé d'un couvercle de pot ;

1281. FURETIÈRE : On dit ironiquement à ceux qui vantent trop quelque personne, Il n'en vient que deux *en trois bateaux*.

Le luy ferois voler toutes les vstenciles,
Il ne marcheroit plus qu'avecque des bequilles.

FRIPESAVCES.

Ma foy nous auons beau faire les entendus,
1310 C'est vrayment à ce coup que nous sommes perdus.

LVCINDE.

Que cét euenement a d'estranges surprises !

FRIPESAVCES.

Nous n'auons pour nous deux qu'à plyer nos chemises.

PHENICE.

Tu n'as point trop à rire, attendons en la fin.

FRIPESAVCES.

Pour moy i'ai resolu de ioüer au plus fin,
1315 Et de confesser tout.

LVCINDE.

Est-ce ainsi que l'on m'ayme ?

PHENICE.

Si tu confesses tout, i'en vseray de mesme.

LVCINDE.

Et tout retombera sur moy ?

PHENICE.

Je n'en sçay rien.

1307. RICHELER. *Ustensile*. Ce mot est masculin et féminin, mais le plus souvent féminin. — Cf. vers 1203, note, au sujet de la rime.

FRIPESAVCES.

l'ay fait ce qu'on m'a dit, comme vn homme de bien.

PHENICE.

Et moy ie n'ay rien dit, que ce qu'on m'a fait dire.

LVCINDE.

1320 Excusez-vous l'vn l'autre afin qu'on me deschire.

MANILLE.

O mon cher Alcidor ! c'est vous assurement,
 Mon esprit ny mon cœur n'en doutent nullement ;
 Et par tous vos discours la preuue est averée,
 Par qui nostre maison se voit deshonorée.

1325 Mais il faut l'empescher de rire à nos despens,
 Il faut nous en saisir auant qu'il soit long-temps.
 Je vais adroitement empescher qu'il ne sorte,
 Pour vous, sans faire bruit, venez avec main forte.

ALCIDOR.

1330 Vous me verrez bien-tost assez bien escorté,
 Pour donner l'accolade à ce fils apposté.

MANILLE.

Il n'en faut point douter ; ie lis sur leurs visages
 Comment ils m'ont iouée à quatre personnages.

1332. *A quatre personnages* : Lisandre, Lucinde, Phénice et Fripesauces.
 — Cf. les titres de farces du siècle précédent : *Farce du nouveau marié, à quatre personnages*, le Mari, la Femme, la Mère et le Père ; *Farce d'un Mari jaloux, à quatre personnages* ; *Farce moralisée, à quatre personnages*, deux hommes et leurs deux femmes ; *Farce du pont aux ânes, à quatre personnages* ; *Farce du pasté et de la tarte, à quatre personnages*, deux Coquins, le Pasticier et sa Femme ; etc., etc.

Ouy, leur couleur est pasle, & leur cœur tout tremblant,
Mais d'auoir rien appris ne faisons pas semblant.

1335

Lucinde, en bonne sœur, visitez vostre frere :

Voyez s'il auroit point refroidy sa colere.

Pour diuertissement vous lui direz encor

Que l'homme qui s'en va n'est qu'un faux Alcidor,

Et qu'il m'a confessé que par galanterie,

1340

Il s'estoit informé de l'estat de ma vie :

Induit par Matamore, il estoit venu voir

Si i'estois un esprit que l'on pût decevoir.

FRIPESAVCES.

Cét emprunteur de noms se doit appeller Charle.

MANILLE.

A tous coups ce maraut m'interrompt quand ie parle.

1345

Il clabaudoit tout haut quand ie parlois tout bas.

Allez, & vous, Phenice, accompagnez ses pas ;

Toy, demeure & me dis où tu trouuas Sillare

Quand tu me l'amenas ? Ton visage s'effare.

Où le rencontras-tu ?

FRIPESAVCES.

Moy ? ie le rencontray

1350

Aupres d'un Cabaret.

1339. Ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies. (MOLIÈRE, *Les Fourberies de Scapin*, I, II.)

1341. FURETIÈRE : *Induit*. Ce mot s'emploie particulièrement quand il s'agit de porter quelqu'un à quelque chose de mauvais.

1343. Victor Fournel voit ici une allusion au duc Charles IV de Lorraine « dont les perpétuelles intrigues préoccupaient beaucoup l'attention publique ». Peut-être ?

MANILLE.

Où ?

FRIPESAVCES.

Où i'estois entré.

MANILLE.

Mais il en faut sçauoir & l'enseigne & la ruë ;
Respons sans hesiter, & sans baisser la veuë.

FRIPESAVCES

Madame, i'ay trouué Lisandre prés d'icy.

MANILLE.

1355 Quoy, ce fils aposté s'appelle donc ainsi ?
Ce Sillare nouueau s'appelle donc Lisandre ?
Poursuis, & me dis tout, ou ie te feray pendre.

FRIPESAVCES.

1360 C'est ainsi qu'il s'appelle, à ne vous celer rien :
Mais c'est vn fils vnique avec beaucoup de bien,
Qui prist pour vostre fille vne amour legitime,
Et dont les procedez se trouueront sans crime.

MANILLE.

Sans crime à me tromper ? à venir desguisé ?
A feindre des Romans ? prendre vn nom supposé ?
Cela s'est-il pas fait, & par ton assistance ?

FRIPESAVCES.

Ouy, Madame, & pourtant avec toute innocence.

1365 P'ay tout veu, i'ay tout sceu.

MANILLE.

Tu t'excuses en vain.

FRIPESAVCES.

P'en ferois bien serment, i'en leuerois la main.

MANILLE.

Enfin, de cette amour clandestine & sinistre,
Tu n'as donc pas esté le principal ministre ?
Tu ne m'as point duppée, & de bonne façon,

1370 Iusques dans mon logis amenant ce garçon ?

Infidelle valet, infame Parasite,

Tu ne sausseras plus ton pain dans ma marmite ;

Après ce lasche tour, ie serois sans raison,

Si tu mettois iamais le pied dans ma maison.

1375 Deslogeons sans trompette, allons, qu'on se retire ;

Mais viste, promptement, sans qu'il faille le dire,

Ou l'on va te rosser, en compere, en amy.

FRIPESAVCES.

Me voila bien payé de six ans & demy.

En ce petit moment ma fortune est bien faite :

1380 C'est pour deuenir riche vne belle recette ;

Et ce qui suffiroit pour me faire enrager,

Le sors de la maison sans boire & sans manger.

Après m'estre bruslé le nez en la cuisine,

Auoir mis tout en train pour la feste voisine,

Apresté tant de mets pour faire vn bon repas,

1378. Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur... (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, II, VII.)

Par l'ordre des Demons ie n'en mangeray pas.
 S'il faut quitter ainsi la marmitte & la poëslé,
 Que maudit soit l'Amour & quiconque s'en mesle ;
 Au Diable le fripon, dont les meilleurs valets
 1390 Ont l'estomac si vuide en portant des poulets.
 Adieu bœuf de poitrine, & cimier agreable,
 Adieu beau mouton gras au goust si delectable,
 Adieu cochons rotis, adieu chapons bardez,
 Adieu petits dindons, tant bardez que lardez,
 1395 Adieu levraux, perdrix, & pigeonneaux en paste,
 Dont vn Diable incarné ne veut pas que ie taste.
 Adieu tarte à la cresse, adieu pouplain sucré,
 Puissiez-vous estrangler ceux qui m'en ont sevré.
 On a beau toutefois me traiter de la sorte,
 1400 Si feray-je le guet autour de cette porte.
 Ie vay proche d'icy faire quelque repas,
 Afin de reuenir promptement sur mes pas.
 Me dût-on assommer, me dût-on faire pendre,
 Ie sçauray, si ie puis, que deuiendra Lisandre.

FIN DV QVATRIESME ACTE.

1390. Cf. vers 32.

1391-1397. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois gorgé de mets succulents ! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point ! Adieu, table splendide, noble salle à manger..... (ALFRED DE MUSSET, *On ne badine pas avec l'amour*, II, II.)

1391. FURETIÈRE : *Cimier* est la pièce de chair qui se lève le long du dos et des reins de l'animal depuis les côtes jusqu'à la queue. Une pièce de bœuf de cimier.

1394. Cf. vers 287.

1397. FURETIÈRE : *Poupelein*. Pâtisserie délicate faite avec du beurre, du lait, des œufs frais, pétrie avec de la fleur de farine. On y mêle du sucre et de l'écorce de citron.

ACTE CINQVIESME.

SCENE PREMIERE.

FRIPESAVCES.

1405 On dit que bien souuent entre les bords du verre,
Et le nez du beueur, tout le vin tombe à terre :
Le l'espreeue à mon dam, moy qui ce mesme iour
Estois vn truchement, vn messenger d'amour,
Pour qui tournoient au feu des broches sauouereuses,
1410 Et pour qui l'on marquoit des tonnes plantureuses.
Le Diable pour ma perte est venu du sabat,
Qui m'a fait desnicher de mon pauure grabat ;
Et par vn si grand trouble, & des rigueurs si grandes,
A troublé mon piot, & soustrait mes viandes,
1415 Qu'aujourd'huy sans vigueur, sans force & sans suport,
Je suis vn messenger pour conduire à la mort :
Et me trouuant les dents aussi longues qu'une aulne,
Je suis vn truchement à demander l'aumosne :
Je ne mange plus rien, & d'un pas chancelant,
1420 Je ne fais que gober les mouches en volant :
Je ne suis plus admis à seruir de Maistresses,
Et ie n'ay plus d'employ qu'à me gratter les fesses.
Mais quoy, ie ne serois accablé qu'à demy,
Si ie n'estois priué de mon meilleur amy ;
1425 Tous mes boyaux plaintifs ne me font rien entendre
Qui soit si douloureux que le sort de Lisandre.
Ha ! qu'il est malheureux cét aymable garçon,
Qui me souloit tousiours de si bonne façon ;

1405-1406. On dit qu'il arrive souvent beaucoup de choses entre le verre et les lèvres. (SOREL, *Francion*, livre XI.)

- 1430 Mais d'un cœur liberal, d'une ame noble & franche,
 Tantost aux deux Faisants, tantost à la Croix blanche,
 Au Broc, à la Bastille, à la Cage, au Daufin,
 A la Table Roland, à la Pomme de Pin,
 A saint Roch, au Poirier, & dans la Magdelaine,
 D'où ie ne sortois point qu'avec la pance pleine :
 1435 Mais nous estions traittez encor d'autre façon
 Quand nous allions chez Guille, ou bien chez Meneçon,
 Dans ce petit Paris où toute chose abonde,
 Qu'on peut comme le grand nommer vn petit Monde.
 O le pauvre garçon ! le Destin ne veut pas
 1440 Qu'il me donne iamais vn malheureux repas.

1430-1438. Presque tous ces cabarets ont pu être identifiés par FRANCISQUE MICHEL et ÉDOUARD FOURNIER (*Histoire des Hôtelleries, Cabarets, &c.*, 1851) et par ALBERT DE LA FIZELIÈRE (*Vins à la mode et Cabarets au XVIII^e siècle*, 1876), d'après l'*Ode à la louange de tous les cabarets de Paris*, dédiée à M. de la Motte Massas, 1628, *Les Visions miraculeuses du Pelerin du Parnasse*, contenant la liste des cabarets en vogue en l'an de grâce 1635, et le *Discours facétieux en vers burlesques*, 1649.

Les Deux Faisans, rue Montorgueil. Les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne y fréquentèrent. — *La Croix Blanche*, rue de la Savaterie. Dans la Cité, emplacement actuel approximatif du Marché aux Fleurs. — *La Bastille*. La petite Bastille, au Mail, près de l'Arsenal, non loin de la Bastille. — *La Cage*. Peut-être « La Fosse aux Lions », tenu par la Coiffier, rue du Pas de la Mule. — *Le Dauphin*, à la porte du Châtelet. — *La Table Roland*. « La Table du Valeureux Roland », près du Châtelet, dans la Vallée de Misère (quai de la Mégisserie). — *La Pomme de Pin*, rue de la Licorne, vis à vis de l'église de la Magdelaine. Dans la Cité, emplacement actuel de l'Hôtel Dieu. — *Saint Roch*, Butte des Moulins, probablement le cabaret tenu par la Guerbois. — *La Magdelaine*, sur le Pont Neuf. Saint-Amant, dans son Ode des Cabarets, cite La Magdelaine comme la Pomme de Pin. — *Le Petit Paris*. D'après le texte même de Tristan, c'est au « Petit Paris » que Meneçon exerçait ses talents de cuisinier hors de pair. — *Guille* n'était pas moins réputé. Bois-Robert dit de lui : « C'est un friand instruit en bonne eschole... » (*Epistres en vers*, t. I, p. 184.) Son établissement était au quartier Saint-Merry.

SCENE SECONDE.

LE CAPITAN. FRIPESAVCES. CASCARET.

LE CAPITAN.

Selon les sentimens que l'on m'a fait entendre,
 En cette occasion tu parles de Lisandre.
 Mais il est succombé ce petit Escolier,
 A qui si hautement tu seruois de pilier :
 1445 Pour qui tu m'as quitté sans craindre ma vengeance.

FRIPESAVCES.

Monsieur, pour mes erreurs ayez de l'indulgence ;
 Guerrier incomparable aux exploits si fameux,
 Accusez-en l'excés d'un vin trouble & fumeux ;
 Lors que ie debittay des choses si badines,
 1450 l'auois bien beu dix pots, ou quarante chopines.

LE CAPITAN.

Va, ie puis ta fortune & le iour te raurir ;
 Mais ie suis genereux, & ie te veux seruir.
 Ie sçay qu'on t'a chassé pour faire ma vengeance.

FRIPESAVCES.

Monsieur, on m'a cassé comme vn pot de fayence.

LE CAPITAN.

1455 Il est bon.

1443. RICHELET : *Succomber*. Etre accablé, abattu, vaincu.

1449. RICHELET : *Badin*. Sot, ridicule.

FRIPESAVCES.

Mais pourtant si vous auiez parlé,
Ce miserable pot ne seroit que feslé.

LE CAPITAN.

Qui t'a chassé ?

FRIPESAVCES

Manille.

LE CAPITAN.

Elle est d'humeur colere :

Mais ie te remettray deussay-je luy desplaire.

Ie connois Alcidor reuenu depuis peu ;

1460 I'ay mis pour son sujet plus d'vne ville en feu ;

Et pour ne rien celer, s'il faut que ie l'ordonne,

Il faudra que Manille à l'instant te pardonne.

FRIPESAVCES.

O qu'à vostre grandeur ie serois obligé !

Sans prendre mon bonnet i'ay receu mon congé.

1465 Mais par vne faueur grande comme est la vostre,

Ie puis rafubler l'vn, & m'excuser de l'autre.

LE CAPITAN.

Va donc, frape à la porte, & frape hautement :

Ie puis dans ce logis en vser librement.

FRIPESAVCES.

I'ay frapé comme il faut, on vient.

LE CAPITAN.

Belle demande ?

SCENE TROISIÈME.

PHENICE. ALCIDOR. LE CAPITAN.
CASCARET. FRIPESAVCES.

PHENICE.

1470 L'avis est bien pressant, ou l'audace est bien grande.

ALCIDOR.

Qui pour fraper si fort est assez effronté ?

LE CAPITAN.

C'est vostre seruiteur.

ALCIDOR.

C'est assez bien heurté.

Monsieur, que voulez-vous ?

LE CAPITAN.

Monsieur, ie veux vous dire

Que vous poussiez la rouë à finir mon martyre ;

1475 Vous estes bien receu, vous estes estably,

Et vous ne mettez pas vos amis en oubly :

Si vous estes ancré, c'est par mon industrie.

ALCIDOR.

Ostez de vos papiers ces termes, ie vous prie.

Moy, si ie suis ancré c'est par vostre faueur ?

1474. RICHELET : *Pousser à la roue*, c'est à dire aider.

1477-1479. FURETIÈRE : On dit figurément que quelqu'un s'est bien ancré dans une maison pour dire qu'il y est bien établi, bien affermi, qu'on aurait de la peine à l'en chasser. — Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, III, IV.)

LE CAPITAN.

1480 Ce n'est donc pas par moy ? voyez ce vieux resveur ?
 Je ne suis point l'auteur de sa bonne fortune,
 Je ne l'ay point produit.

ALCIDOR.

Ce discours m'importune,
 Et m'importune fort à dire verité.

LE CAPITAN.

Qu'en dis-tu, Cascaret ?

CASCARET.

Il craint d'estre escouté.

ALCIDOR.

1485 Vn homme tel que moy ne craint point qu'on l'escoute.

LE CAPITAN.

Qu'il est homme de bien !

ALCIDOR.

N'en soyez point en doute.

LE CAPITAN.

Enfin, vous avez sceu prendre l'occasion,
 Vous avez bien vsé de nostre inuention.

ALCIDOR.

De quelle inuention ? i'entends mal ce langage.

1484. N'avons-nous point ici quelque écoutant ? (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, III, iv.)

LE CAPITAN.

1490 Quoy ? i'aurois pris le soin de vous siffler en cage,
Et de vous rendre Chef d'une bonne maison,
Et vous me penseriez brider comme vn oyson :
Pour vous tenir bien ferme il faut changer de nottes.

ALCIDOR.

On ne me sifle point ainsi que les linotes.

CASCARET.

1495 Il est ma foy plaisant.

LE CAPITAN.

Repondez, & sans bruit,
Mon valet que voila vous a-t-il pas instruit
Afin que la dedans on vous prist pour vn homme
Qui s'appelle Alcidor ?

ALCIDOR.

C'est ainsi qu'on me nomme.

LE CAPITAN.

C'est comme l'on doit dire à tout autre qu'à moy.

ALCIDOR.

1500 Ie le puis dire à tous.

CASCARET.

Il vaut trop, sur ma foy,

1490. FURETIÈRE : *Siffler* signifie aussi apprendre un oiseau à régler son ramage, lui apprendre à chanter en sifflant. On siffle les merles, les sansonnets et autres oiseaux.

1492. FURETIÈRE : On appelle aussi un *oisson bridé* un sot.

A force de le dire il pourroit bien le croire.

ALCIDOR.

Tout ce qu'il m'aprenoit estoit ma propre Histoire.

LE CAPITAN.

En ce role nouveau vous avez reüssy.

ALCIDOR.

Je fay mon propre role en commandant icy.

LE CAPITAN.

1505 Mais toy, tu le connois ?

FRIPESAVCES.

Je le dois bien connoistre,
C'est vrayment Alcidor, mon Seigneur & mon Maistre.
Je le connois pour tel, & iusqu'au monument
Je desmentiray ceux qui diront autrement.

LE CAPITAN.

Quoy ? pour vn imposteur offenser ma personne.

FRIPESAVCES.

1510 La verité, Monsieur, cette audace me donne ;
J'ay mangé de son pain de ce bon Alcidor,
Et si c'est son plaisir i'en veux manger encor.

ALCIDOR.

A t'accorder cela ton zele me convie,
Tu pourras en manger le reste de ta vie.

1507. RICHELET : *Monument*. Ce mot pour dire tombeau est poétique ou de la prose sublime.

FRIPESAVCES.

1515 Monsieur, pour ce beau mot i'embrasse vos genous.

LE CAPITAN.

Alcidor, faux ou vray, faites du bien à tous :
Accordez-moy Lucinde, & me prenez pour gendre.

ALCIDOR.

1520 Il faudra le choisir auant que de le prendre ;
Mais nous n'entendons point de prendre des filous,
Et nous en voulons point de gens faits comme vous.

LE CAPITAN.

De gens faits comme moy? si j'entrois en colere.

ALCIDOR.

Allez, grand fanfaron, nous ne vous craignons guere.
Rentrons dans le logis, & s'il y met le pied
Il n'en sortira pas sans estre estropié.

SCENE QVATRIESME.

LE CAPITAN. CASCARET.

LE CAPITAN.

1525 Ma bile est enflâmée, & tout mon sang s'embrase.

CASCARET.

Cet Alcidor, sans doute, est le patron de case :
Voicy qui comme vous m'estonne & me surprend.

LE CAPITAN.

La rencontre est bizarre.

CASCARET.

1530 Ou le miracle est grand.
On peut dire, Monsieur, que c'est vne merueille
Qui iamais n'eust encor ny n'aura sa pareille.
Il semble qu'Alcidor de ie ne sçay pas où,
A trauers de la Mer soit passé par vn trou ;
Ainsi qu'un godeno que de fine maniere
Brioché fait sortir hors de sa gibesiere.

1526. FURETIÈRE : *Case*. Maison. En ce sens ce mot est emprunté de l'italien *casa*, et n'est encore en usage qu'en peu de phrases. C'est le patron de case.

1533. RICHELET : *Godenot*. Petit morceau de bois qui se démonte à vis, qui a la figure d'un marmouset, et dont se servent les joueurs de gobelets pour divertir le petit peuple. — FURETIÈRE : Petite figure ou marionnette dont se servent les charlatans pour amuser le peuple.

1534. Pierre Datelin — c'était le véritable nom de Brioché ou Briocci qui se donnait des allures de farceur italien, — se tenait au Chateau-Gaillard, vis à vis de la rue Guenegaud, avec sa « montre » de marionnettes. Il cumulait adroitement l'emploi de montreur et celui de charlatan. (PIERRE BRUN, *Pupazzi et Statuettes*.)

1535 Et pour faire vne fourbe à Manille aujourd'huy,
Nous auons esté droit nous adresser à luy.

LE CAPITAN.

Mais ie me veux vanger des paroles dernieres :
Bien-tost tous ces quartiers seront des Cimetieres.
Auec trois grains de poudre, & le bout d'vn tison,
1540 le veux faire en esclats voler cette maison ;
Et pour me satisfaire, il faudra que Manille
Auec son Alcidor, & Lisandre & sa fille,
Son valet, sa seruante, & son chien & son chat,
Plus haut que les clochers fassent vn entrechat :
1545 Et lors que ma fureur auec ce coup de foudre,
Aura dans vn moment reduit ces corps en poudre,
En portant ma vengeance encore plus auant,
l'iray sous ce debris pour les souffler au vent :
Les cendres d'Alcidor iront en Tartarie ;
1550 Et celles de Manille iront en Barbarie ;
Les cendres de Lucinde aux terres du Mogor ;
Et celles de Lisandre au Royaume d'Onor.

CASCARET.

Celles de Fripesauce ?

LE CAPITAN.

En la Magellanique.

1538-1540. Je vais faire du monde un vaste cimetièr. (DESMARETS DE S. SORLIN, *Les Visionnaires*.) — Je veux mettre le feu au logis et brusler toute la ruë, voire, pardieu, la moitié de Paris. (LARIVEY, *Les Contens*.) — Je te jetteray par delà les Alpes qui partissent l'Allemagne. (LARIVEY, *Le Fidelle*.)

1551. TRÉVOUX : *Mogol*. C'est un Prince Mahométan qui est le plus puissant Roi des Indes.

1552. TRÉVOUX : *Onor*. Nom d'une ville de la presqu'île de l'Inde, de-là le Gange, à vingt lieues de Goa.

CASCARET.

Et celles de Phenice ?

LE CAPITAN.

A la coste d'Afrique.

CASCARET.

1555 Du chien ?

LE CAPITAN.

Vers le détroit nommé Bebelmandel.

CASCARET.

Et les cendres du chat ?

LE CAPITAN.

S'en iront au bordel.

CASCARET.

1560 C'est pour faire à Paris vn merueilleux esclandre,
 Mille fils de putains naistroient de cette cendre :
 Vous en auez, ie pense, enuoyé des milliers
 Au quartier du Marais, & ruë aux Grauiliers.

LE CAPITAN.

Tay toy, tu me fais rire, & ie suis dans la rage ;
 Ie pense à repousser vn si sensible outrage.

CASCARET.

Vous deuez, ce me semble, en vser autrement :
 Puisque cette Lucinde estime vn autre amant,

1565 Il faut la mespriser, il faut se moquer d'elle,
Et de vostre costé faire vne amour nouvelle.

LE CAPITAN.

De plus riches partis, & de meilleur estoc,
Si tost qu'il me plaira de parler, me sont hoc :
Le suiuray ce conseil. Mais fuyons, ie voy fondre
1570 Auec ce vieux Preuost, des Archers en grand nombre.

1568. RICHELET : *Hoc*. Sorte de jeu. Terme du jeu de hoc : Carte qui est assurée et qu'on peut prendre. Mot burlesque pour dire ce qui est sûr, qui est assuré.

1569-1570. *Fondre, nombre*. Assonance, plutôt que rime.

SCENE CINQVIESME.

LVCILE ET SES ARCHERS*.

LVCILE.

Compagnons, gardons bien d'alarmer le quartier :
 Il faut pour bien agir qu'on sçache son mestier ;
 Que tout le gros demeure au coin de cette ruë,
 Deux à deux, trois à trois, pour n'estre guere en veuë
 1575 Pour moy qui vay tout seul fraper à la maison,
 L'auertiray si tost qu'il en sera saison :
 Je veux faire l'entrée, & vous ferez le reste ;
 L'entends pis mille fois que la foudre & la peste :
 Je diray doucement, c'est de la part du Roy :
 1580 Mais s'il arriue apres que ie vous crie, à moy !
 Venez tous aussi-tost, & d'une bonne sorte
 De la buche apportée enfoncez cette porte :
 Six garderont l'entrée, & douze la dedans
 Furetteront par tout de crainte d'accidens ;
 1585 Il faut que du galand la capture soit faite ;
 Et qu'il soit bien logé ; tout le iour ie vous traite.
 Mais ce Valet en sort, il faut comme prudens,
 Tascher de descourir ce qu'on fait la dedans ;
 Prendre langue en ces cas est faire en homme habile.

FRIPESAVCES.

1590 Phenice l'a bien dit, sans doute c'est Lucile.

* Le nom de FRIPESAVCES est omis.

1586. *Traiter* (cf. vers 706).

1589. RICHELET : Prendre langue, c'est s'enquérir. — TRÉVOUX : S'informer de ce qui se passe.

LVCILE.

A la mine qu'il fait il semble peu gaillard.
Vn mot.

FRIPESAVCES.

Que vous plaist-il.

LVCILE.

Où vas-tu ?

FRIPESAVCES.

Quelque part.

LVCILE.

Connois-tu ce baston, chante vn autre ramage ;
le fay mettre souuent de tels oyseaux en cage.

FRIPESAVCES.

1595

Ha ! Monsieur le Preuost ! ou bien Monsieur l'Exempt !
Commandez, de bon cœur ie suis obeïssant.

LVCILE.

Que fait-on au logis ?

FRIPESAVCES.

On y pleure, on y crie.

LVCILE.

En sçais-tu le sujet ? dis le moy ie te prie.

FRIPESAVCES.

Ce sont des differens, ce sont de grands debats

1600 Ce que la femme veut le mary ne veut pas.
Si ce bruit dure encor, ie iure sur mon ame
Qu'on ne pourra servir le mary ny la femme.

LVCILE.

Mais pourquoy disputer ? encore, à quels propos ?

FRIPESAVCES.

1605 Il faut, puis qu'il vous plaist, vous le dire en trois mots.
C'est pour certain garçon qu'on appelle Lisandre,
Qu'on a mis en iustice, & qu'on veut faire pendre.

LVCILE.

Quel est donc ce Lisandre ?

FRIPESAVCES.

1610 Vn Enfant d'Orleans,
Qui se disoit sorty des mains des mescreans,
Et semblant vn forçat sorty de la cadene,
S'introduisit ceans.

LVCILE.

O qu'il me met en peine !
Il a fait quelque vol, ce traistre, ce vaurien.

FRIPESAVCES.

1615 Il a volé le cœur à qui voloit le sien ;
Après s'estre introduit pour le fils de Manille,
Il a donné soupçon qu'il caressoit sa fille :
Enfin pour ce sujet, pour s'estre desguisé,
Et pour s'estre produit sous vn nom supposé,

1609. FURETIÈRE : *Cadène*. Chaine à laquelle est attaché un galérien.

Il fut mis hier au soir dans la Conciergerie ;
Et l'on fait son procès.

LVCILE.

C'est vne moquerie,
Je n'entend point cela.

FRIPESAVCES.

Le faut-il dire encor ?

1620 Lisandre qui passoit pour le fils d'Alcidor,
Pour frere de Lucinde, & se disoit Sillare
Qui fut mené captif en vn país barbare,
Par le mesme Alcidor sur ce temps reuenu,
Pour vn lâche imposteur se trouue reconnu :
1625 Et comme corrupteur d'une fille bien née,
Il est pres de finir sa triste destinée.

LVCILE.

Mais dy moy tout le reste ? & pour quelle raison
La femme & le mary grondent dans la maison ?

FRIPESAVCES.

Vous le sçaurez bien-tost, c'est pource que Manille
1630 Qui connoist que Lisandre ayme ardemment sa fille,
Voudroit de ce ieune homme empescher le trespas :
Mais son cruel mary veut qu'il passe le pas.
Pour moy ie croy que l'air qu'on respire en Afrique
Suffit à rendre vn cœur aussi dur qu'une brique ;
1635 Je ne sçay qui le porte à s'obstiner ainsi.

1617. RICHELET : *Conciergerie*. Prison qui est dans l'enclos du palais de Paris. — FURETIÈRE : On a amené ce prisonnier à la Conciergerie, c'est à dire aux prisons royales du Parlement.

A grands coups de baston les Turcs l'ont endurcy.

LVCILE.

A ce pauvre garçon tu serois fauorable ?
Tu le plains de bon cœur.

FRIPESAVCES.

C'est qu'il est fort aimable ;
l'enrage d'auoir veu trauer ser son desir,
1640 Et mangerois du bien pour luy faire plaisir.
Falloit-il qu'en ce deuil aujourd'huy ie le visse !
Il n'est rien que pour luy de bon cœur ie ne fisse ;
Depuis son accident ie ne fay que pleurer.

LVCILE.

Ne pleures pas si fort, on l'en peut retirer :
1645 Nous entendons vn peu le Droit, & la Coustume,
Et sommes pour le poil ainsi que pour la plume.

FRIPESAVCES.

Il resue, tout va bien.

LVCILE.

O miserable fils !
Ie venois pour te prendre, & ie te treuue pris.
Ie te voulois punir, lors qu'une main plus rude
1650 Corrige ton desordre & ton ingratitude.
Si faudra-t-il t'aider, & de tout mon pouuoir.

1646. TRÉVOUX : On dit qu'un chien est *au poil et à la plume*, pour dire qu'il arrête toute sorte de gibier, comme lièvres, perdrix, etc. Et l'on dit figurément qu'un homme est *au poil et à la plume*, pour dire qu'il est propre pour les armes et pour les lettres.

1647. RICHELET : *Réver*. Penser fortement à une chose. — Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, I, II.) — Cf. vers 1085.

Mieux que toy, mieux que toy, ie feray mon deuoir.
L'estat où ie te voy me donne de la crainte ;
Il faut te retirer d'un si grand labyrinthe.

1655 Dy-moy ? cét Alcidor n'a-t-il pas vne sœur
Voisine d'Orleans ?

FRIPESAVCES.

C'est sans doute, Monsieur,
C'est là que ce garçon vid Lucinde si belle,
Qu'il a perdu depuis l'esprit pour l'amour d'elle.

LVCILE.

Ils sont assez aisez ?

FRIPESAVCES.

1660 Cela m'est bien connu,
Ie connois leur despence, & sçay leur reuenu.

LVCILE.

Mais Manille est honneste, & sa fille de mesme ?

FRIPESAVCES.

Toutes deux ont le bruit d'une sagesse extrême,
Et ie sçay que Lucinde en cét engagement,
Auecque ce Lisandre a vescu chastement.

LVCILE.

1665 Dieu le veuille. Et pourquoy cependant introduire
Ce frere supposé qui pouuoit la seduire ?

FRIPESAVCES.

Pour empescher l'effet d'un hymen proposé,

A quoy iamais son cœur ne se fut disposé.
C'est ce qui de tous deux a produit la misere.

LVCILE.

1670 Ne sçauois-je en secret entretenir sa mere ?
Pour chercher le biais de faire quelque accord.

FRIPESAVCES.

Cela se peut, Monsieur, mais la voila qui sort
Auec son Alcidor. De ce trouble ils deuisent.

LVCILE.

Auant que leur parler escoutons ce qu'ils disent.

SCENE SIXIÈSME.

ALCIDOR. MANILLE. LVCILE.
FRIPESAVCES.

ALCIDOR.

1675 Ayéz soin du mesnage, & moy de mon honneur.
Mais il sera puny, ce lâche suborneur.

MANILLE.

Mais donnez-vous vn peu le loisir de m'entendre

ALCIDOR.

Non, ie vous dis encor que ie le feray pendre,
Deussay-je à cet effet employer tout mon bien.

LVCILE.

1680 Monsieur, n'en iurez pas, car vous n'en ferez rien.

ALCIDOR.

Qui m'en empeschera ?

LVCILE.

Moy, moy qui suis son pere.

ALCIDOR.

Le fussiez-vous cent fois, il ne m'importe guere.

LVCILE.

Nous verrons.

1678, Quoi qu'il puisse coûter, je veux le faire pendre. (MOLIÈRE, *L'Etourdi*, II, IV.)

ALCIDOR.

Nous verrons s'il ne fait pas le saut.

LVCILE.

1685 Vous vous emportez trop, & vous parlez trop haut ;
 Vous rendez criminelle vne cause ciuile :
 Mais i'ay de bons amis, & bon credit en ville.

ALCIDOR.

1690 Vous en aurez besoin pour pouuoir empescher
 Le cours de la Iustice, & l'honneur m'est si cher,
 Que pour estre vangé de ma fille rauie,
 Je n'espargneray point ny mon bien, ny ma vie,

LVCILE.

Nous verrons de nous deux à qui l'emportera.

ALCIDOR.

1695 Je n'ay qu'une maison, mais elle sautera,
 Et quelque arpent de terre, & quelque arpent de vigne.
 Plutost que ie n'en tire vne vengeance insigne
 I'y mettray tout pour tout.

LVCILE.

Et moy, graces à Dieu,
 I'ay sur les bords du Loire, en vn assez beau lieu,

1685. FURETIÈRE. *Civil*, en termes de Palais, est la procédure qu'on fait dans les procès civils, et pour des intérêts pécuniaires, par opposition aux procès criminels.

Vn Colombier qui vaut trois mille francs de rente,
 Et quelque autre à la ville ; & de plus ie me vante
 D'auoir quelques deniers dedans mon coffre fort
 1700 Qui pourront exempter Lisandre de la mort.

ALCIDOR.

Ie ne m'estonne point de propos ridicules ;
 Ie le feray perir.

LVCILE.

Vos fortes fièvres mules.
 Pour quel grand auantage, & pour quelle raison
 Voulez-vous ainsi perdre vn enfant de maison ?

ALCIDOR.

1705 Pourquoi m'offence-t-il ? pourquoi perd-t-il ma fille ?
 Et deshonore-t-il vne honneste famille ?

FRIPESAVCES.

La tache n'est pas grande, on la pourroit oster,
 Sans qu'vn arrest mortel se dût executer,
 Si l'on donnoit Lucinde à Lisandre pour femme.

1697. FURETIÈRE : Dans la plupart des Coutumes de France, le droit de *Colombier* n'est pas un droit féodal. Il n'est permis qu'aux seigneurs qui ont haute justice d'auoir des Colombiers à pied. Les autres seigneurs ne peuvent auoir de Colombier à moins qu'ils n'aient un certain nombre d'arpents de terre.

1701. FURETIÈRE : *Estonner*, au figuré, signifie ébranler, faire trembler par quelque grande, quelque violente commotion.

1702. FORCELLINI : *Mulleus*. Est genus calcei, coloris purpurei, seu puniceï, quem Festus primum a regibus Albanis gestatum tradit, deinde a patriciis Romanis. — FURETIÈRE : Enfin il y a des fièvres pestilentiennes, malignes, purpurées. La fièvre pourprée est maligne. — Cf. vers 1024.

1704. OUDIN : De maison, ou de bonne maison. De condition.

LVCILE.

1710 Lors que cela seroit, Monsieur vaut bien Madame.

MANILLE.

Vous l'approuveriez donc ?

LVCILE.

C'est ainsi que j'entends.

FRIPESAVCES.

C'est comme il faut parler pour estre tous contents.

MANILLE.

Jamais à cet accord nous ne serons contraires.

LVCILE.

Vous n'avez qu'une fille ?

MANILLE.

Elle n'a sœurs ny freres.

ALCIDOR.

1715 Vostre fils est unique ?

LVCILE.

Et pour son entretien,
S'il est bon mesnager, n'aura que trop de bien.
Mais tous deux l'avez veu ; ioïons sans auantage,
Je voudrois de Lucinde auoir veu le visage.

1717. ACAD. : *Avantage*. Ce qu'on a de plus qu'un autre, par dessus un autre, en quelque genre de bien que ce soit.

[SCENE SEPTIESME.]*

LVCILE. ALCIDOR. FRIPESAVCES.
LVCINDE. PHENICE. MANILLE.

MANILLE.

Ma fille, aduancez-vous, & salüez Monsieur.

LVCILE.

1720 Cette belle est vrayment digne d'un seruiteur.
En d'assez beaux filets mon fils s'est laissé prendre ;
De bon cœur maintenant ie pardonne à Lisandre.

PHENICE.

Il ne parle pas mal, il s'y connoist des mieux.

LVCINDE.

Tay-toy.

LVCILE.

Ie ne suis plus cét homme lubieux ?

PHENICE.

1725 Hé! de grâce, Monsieur, excusez ces paroles :
Les sages sçauent bien que les femmes sont folles.

*. L'indication SCENE SEPTIESME est omise dans l'originale.

LVCILE.

Nous traittons en discours, mais traittons en effet ;
Touchons-nous dans la main.

ALCIDOR.

Monsieur, cela vaut fait.

FRIPESAVCES.

Voila, voila parlé.

MANILLE.

Ha ! c'est nous faire grace.

ALCIDOR.

1730. C'est aussi bien que vous vn party qu'on embrasse.

LVCILE *parlant à Fripesaucés.*

Va dire à mes Archers qui ne sont pas bien loin,
Que d'eux pour aujourd'huy ie n'ay pas de besoin.
Qu'ils boiuent les santez de Lucinde & Lisandre,
L'acquitteray bien-tost ce qu'ils pourront despendre.

ALCIDOR.

1735. Nous, allons cependant querir le prisonnier.

MANILLE.

Tien les clefs de la caue, & celle du grenier.
Après t'estre meslé de ce doux hymenée,
Tu te peux à loisir souler toute l'année.
Va donner ordre à tout pour vn ample repas.

FRIPESAVCES.

1740 Je promets sur ce point de ne m'endormir pas.

MANILLE.

Ne manque pas aussi d'amener vn Notaire
Pour passer le Contract,

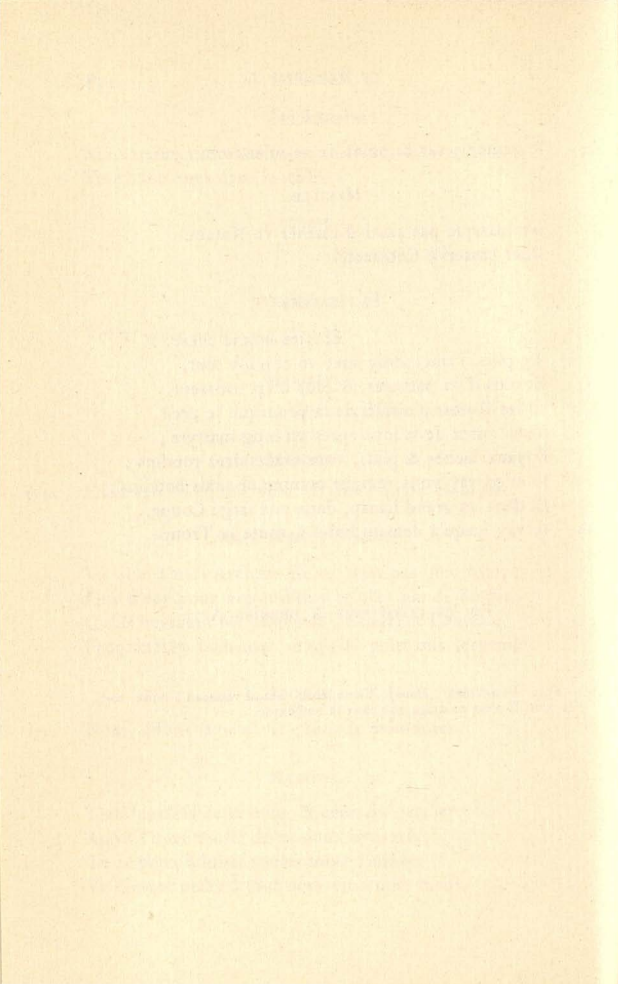
FRIPESAVCES.

Et faire bonne chere.

De plus, i'ameineray avec vn conuoy seur,
Et plus d'vn patissier, & plus d'vn rotisseur.
1745 O les Hostes plaintifs de la peau que ie tire !
Vous aurez de la ioye apres vn long martyre ;
Boyaux lâches & plats, vous deuiendrez rondins ;
Le m'en vay vous remplir comme de vrais boudins ;
Et dans vn grand hanap, dans vne large Coupe,
1750 le vay iusqu'à demain boire à toute la Troupe.

FIN DV CINQVIESME & DERNIER ACTE.

1749. FURETIÈRE : *Hanap*. Vieux mot. Grand vaisseau à boire, sort de broc. Il n'est en usage que dans le burlesque.



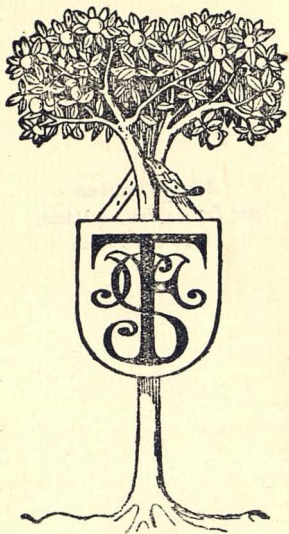
TABLE

| | |
|-------------------|----|
| Introduction..... | VI |
|-------------------|----|

LE PARASITE

| | |
|---|----|
| Epistre à Monseigneur le Duc de Chaune..... | 3 |
| L'Imprimeur à qui lit..... | 7 |
| Privilège du Roi..... | 8 |
| Les Personnages..... | 10 |
| LE PARASITE..... | 11 |

*Achevé d'imprimer
par Protat frères, à Mâcon,
le 18 mai 1934.*



SOCIÉTÉ
DES
TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *quarante francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *six cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *quatre-vingts francs*, ou un versement de *douze cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 % sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie E. DROZ, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS
DES VINGT-CINQ PREMIERS EXERCICES
(1905-1932)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. DROZ

| | |
|--|--------|
| <i>Maistre Pierre Pathelin</i> (E. Picot), 2 ^e tirage..... | 12 fr. |
| HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d' <i>Amadis de Gaule</i> , livre I (H. Vaganay), 2 vol..... | 50 » |
| MAURICE SCÈVE. <i>Délie</i> (E. Parturier), 2 ^e tirage..... | 40 » |
| DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> (H. Chamard), Tome I, 2 ^e tirage..... | 15 » |
| Tome II, 2 ^e tirage..... | 25 » |
| Tome III, 2 ^e tirage..... | 20 » |
| Tome IV..... | 20 » |
| Tome V..... | 40 » |
| Tome VI, 2 vol..... | 50 » |
| RONSDARD. <i>Œuvres complètes</i> (P. Laumonier), Tomes I et II, 2 ^e tirage..... | 40 » |
| Tome III..... | 20 » |
| Tome IV..... | 25 » |
| Tome V..... | 30 » |
| Tome VI..... | 30 » |
| AMYOT. <i>Demosthenes et Ciceron</i> (J. Normand)..... | 10 » |
| DES MASURES. <i>Tragédies saintes</i> (Ch. Comte)..... | 20 » |
| AGRIPPA D'AUBIGNÉ. <i>Les Tragiques</i> (A. Garnier et J. Plattard)..... | 30 » |
| Tome I..... | 30 » |
| Tome II..... | 30 » |
| J. DE SCHELANDRE. <i>Tyr et Sidon</i> (J. Haraszi)..... | 30 » |
| J. DE LINGENDES. <i>Œuvres Poétiques</i> (E.-T. Griffiths)..... | 30 » |
| CH. SOREL. <i>Histoire comique de Francion</i> (E. Roy), 4 vol..... | 100 » |
| ANGOT DE L'ÉPERONNIÈRE. <i>Les Exercices de ce temps</i> (Fr. Lachèvre)..... | 20 » |
| RACAN. <i>Œuvres complètes</i> (L. Arnould), t. I..... | 40 » |
| TRISTAN. <i>La Mariane</i> (J. Madeleine)..... | 15 » |
| TRISTAN. <i>La Mort de Sènèque</i> (J. Madeleine)..... | 15 » |

| | |
|--|--------|
| BOIS-ROBERT. <i>Epistres en vers</i> (M. Cauchie), tome I. | 20 fr. |
| Tome II..... | 40 » |
| BOILEAU. <i>Satires</i> (A. Cahen).... | 30 » |
| <i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brosselle</i> (P. Bonnefon), 2 vol..... | 40 » |
| MONTESQUIEU. <i>Les Lettres persanes</i> (H. Barckhausen), 2 ^e tirage, 2 vol..... | 32 » |
| VOLTAIRE. <i>Lettres Philosophiques</i> (G. Lanson), 4 ^e tirage, 2 vol..... | 40 » |
| VOLTAIRE. <i>Zadig</i> (G. Ascoli), 2 vol..... | 40 » |
| VOLTAIRE. <i>Candide</i> (A. Morize), 2 ^e tirage..... | 40 » |
| SENANCOUR. <i>Obermann</i> (G. Michaut), 2 vol., 2 ^e tirage..... | 40 » |
| LAMARTINE. <i>Saül</i> (J. des Cognets)..... | 15 » |
| <i>Le Conservateur littéraire</i> (J. Marsan), t. I et II..... | 40 » |
| <i>La Muse Française</i> (J. Marsan), 2 vol..... | 40 » |
| MICHELET. <i>Jeanne d'Arc</i> (G. Rudler). Tome I..... | 5 » |
| Tome II..... | 10 » |
| VIGNY. <i>Poèmes Antiques et Modernes</i> (E. Estève), 2 ^e tirage..... | 30 » |
| VIGNY. <i>Les Destinées</i> (E. Estève), 2 ^e tirage..... | 15 » |
| THÉOPHILE GAUTIER. <i>Émaux et Camées</i> (J. Madeleine). | 15 » |

VINGT-SIXIÈME EXERCICE (1933) :

| | |
|--|------|
| AGRIPPA D'AUBIGNÉ. <i>Les Tragiques</i> (A. Garnier et J. Plattard), t. III..... | 30 » |
| T. IV..... | 30 » |
| GUEZ DE BALZAC. <i>Premières Lettres</i> (H. Bibas et K.-T. Butler), t. I..... | 40 » |

VINGT-SEPTIÈME EXERCICE (1934) :

| | |
|---|------|
| RONSAUD. <i>Œuvres complètes</i> (P. Laumonier), t. VII. | 40 » |
| GUEZ DE BALZAC. <i>Premières Lettres</i> (H. Bibas et K.-T. Butler), t. II..... | 20 » |
| TRISTAN. <i>Le Parasite</i> (J. Madeleine)..... | 20 » |

SOUS PRESSE OU EN P...ARATION

HERBERAY DES ESSARTS. *Amadis de Gaule* (H. Vaganay), suite.

DU BELLAY. *Œuvres* (H. Chamard), suite.

ROUSSEAU. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), suite.

AMYOT. *Alexandre et César* (J. Normand).

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres* (A. Garnier), suite.

E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut).

— — — — — livre VIII (F. Gohin).

RACAN. *Œuvres complètes* (L. Arnould), suite.

SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).

Documents relatifs aux *Lettres Philosophiques* (G. Lanson).

Le Conservateur littéraire (J. Marsan), suite.

BALZAC. *Louis Lambert* (M. Bouteron).

Etc.



e.

)
)

)